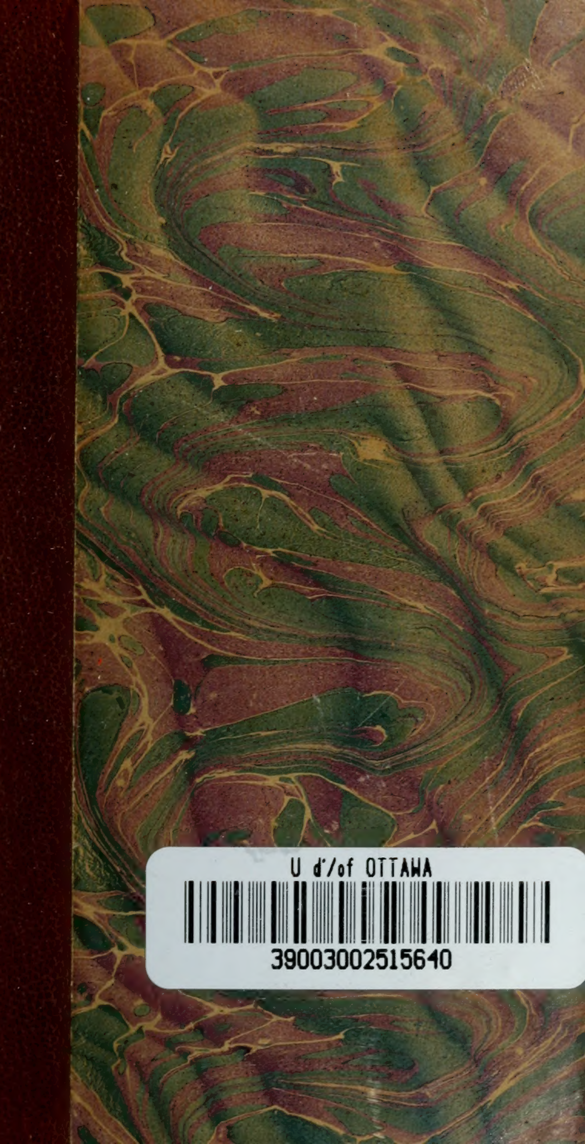
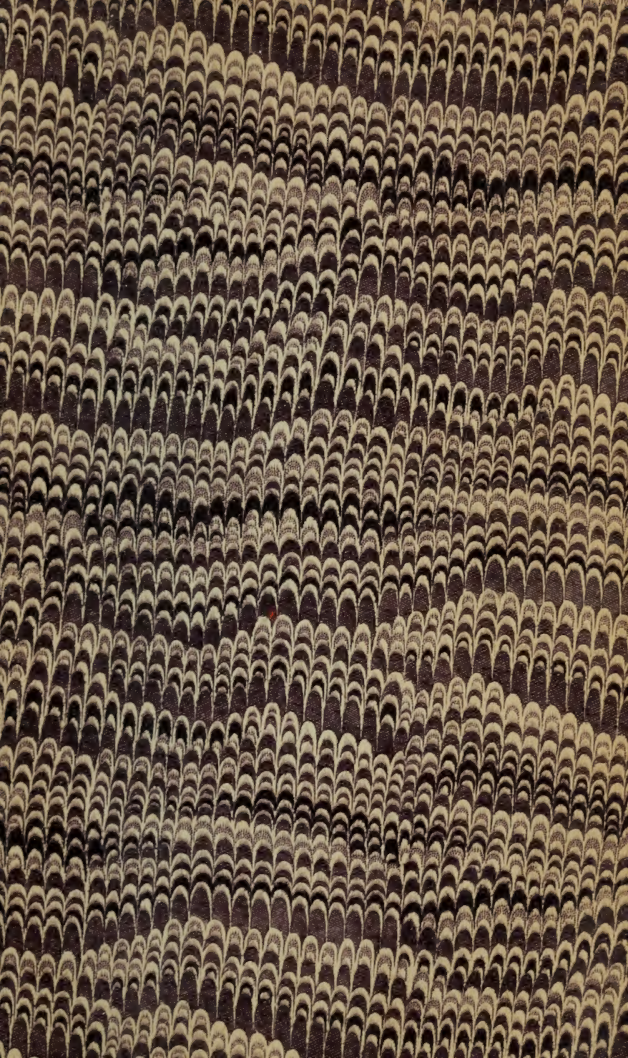
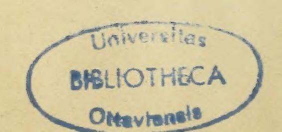






Henri BOUCHOT

# CONTES
# FRANCS-COMTOIS

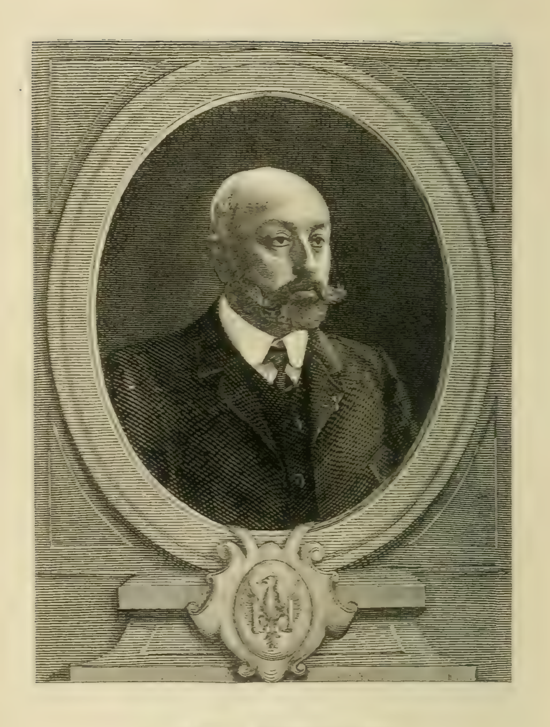
*Ouvrage couronné*
*par l'Académie Française*

ILLUSTRATIONS DE
MM. Coindre, Edelfeldt, Enders, Friant,
Mathey-Doret

ÉDITION DU COMITÉ BOUCHOT
1907



# CONTES
## FRANCS-COMTOIS



HENRI BOUCHOT

*Gravure de M. Mathey-Doret*

Henri BOUCHOT



# CONTES

# FRANCS-COMTOIS

---

*Ouvrage couronné*
*par l'Académie Française*

---

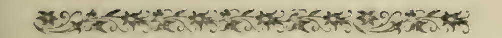
ILLUSTRATIONS DE
MM. Coindre, Edelfeldt, Enders, Friant,
Mathey-Doret

ÉDITION DU COMITÉ BOUCHOT
1907

A ma femme

Claire BOUCHOT

née Chevalier



*A Celle pour qui ce livre est écrit.*

Au plus loin que retournent mes souvenirs, demoiselle, je me vois au milieu du beau pays comtois, dans le plein soleil de l'été, avec de grands arbres cachant une petite maison. Devant le clos c'est la route de Gray éblouissante, a droite la fin de Saint-Ferjeux, au fond, les montagnes du Lomont bleues, bleues, et dansant avec la buée chaude ; dans un petit coin des montagnes, les clochers de Besançon apparaissent comme sortis d'un grand trou, et

la citadelle élève au-dessus ses escaliers de rochers gris et ses tours. Il y a, quand sonnent les midis, des voix lointaines subitement réveillées que je reconnaîtrais même mort; la petite clochette aiguë de Saint-Ferjeux, les sons confondus des bourdons bisontins, le cri des gens s'appelant pour dîner du bout des plaines, et le ron-ron sempiternel des foyards frottant les uns contre les autres leurs grandes branches d'en haut, la campène des vaches lâchées dans l'enclos, les cris-cris, les sauterelles, les oiseaux, ces riens qui forment une grosse voix amie et regrettée, et qui me manquent aujourd'hui. En dépit de ces soleils, alors éclatants, nous tenions les chemins des plaines ou des bois, sous prétexte de pêche ou d'histoire naturelle, coiffés de chapeaux de paille, affublés de blaudes en coutil, portant des lignes ou des freluches à papillons, faisant l'école des buissons,

la meilleure de toutes, en songeant du collège comme de notre premier pantet. C'est au milieu des foins, en courant les andins, dans les mares, où nous chassions les grenouilles à coup de trique, parmi les coupes ou les futaies des bois, que nous puisions à pleine seillée la bonne vie, dont ni les misères ni les poisons parisiens ne peuvent triompher. Et l'on allait par là-bas, c'est-à-dire devant soi, au hasard des idées, faisant des fois huit ou dix lieues avant que le diable n'eut mis ses culottes, comme nous disions, pour prendre un bain et pêcher dans l'Ognon, à Voray ou à Cussey[1], pour aller quérir les *Mars changeants* en plein bois de Chailluz, paradis des papillons et des papillonnes, souvent même pour des raisons moindres, qui nous ramenaient éreintés et gônés, pis que des masques, devant la justice maternelle, la plus douce des justices. C'est un soleil de la façon que

je dis, qui nous entraîna certaine après-dînée dont tu nous parlerais, toi, mon vieux Chapoy, sais-je bien où ? peut-être ma foi dans les joncs verts du Doubs, où les buis de la citadelle, loin du collège en tout cas, d'où les colères furent déchaînées inexorables et terribles. Il donnait alors ce soleil, il donnait même trop parfois, car dans les terres crevassées du jardin on eut logé facilement les maigres fruits de l'année ; seulement les gamés mûrissaient aux coteaux, les blés jaunes et secs encombraient les soliers des maisons, et dans les champs, à l'heure fraîche des soirs, la voix heureuse et gaie des moissonneurs montait ainsi qu'un hymne de mercis.

Et mes souvenirs me ramènent aussi aux journées pâles de l'automne, quand les pommes de terre se cueillent, quand es herbes sèches se brûlent dans les champs, mettant la fumée blanche sur le

paysage bleui par la soirée venue, quand du plus loin qu'on puisse entendre, on perçoit nettement les chants, ou le bruit des charrettes sur les chemins enrocaillés. Ce sont les bosses de vendange se suivant à la queue leu-leu dans les tranchées des routes, les gens de journée revenant en tas, sous la grande lune claire déjà levée. Puis les derniers coups de fusil des chasseurs attardés, le jappement des chiens, la bise fraîchie jetant à terre les feuilles jaunes. C'est dans la maison où l'on rentre, les chandelles déjà allumées, les frelées de fagots brûlés aux cheminées, la table servie d'un mettre-cuire de légumes et de lard fumant, les mines réjouies des enfants revenus des vignes, des vendangeurs fatigués, assis en rond dans la cuisine ; puis la petite cloche de Saint-Ferjeux autrement aigrelette qu'en été, avec une pointe de résignation, et comme sonnant l'approche des grands

hivers. Nous avons tous senti cela, nous autres les francs-comtois, et mieux encore alors qu'aujourd'hui, car les soucis ne nous poignaient point la cervelle. Tout au plus la rentrée des classes donnait-elle à ces heureuses journées la teinte de tristesse désirable, et l'on se mettait à compléter les devoirs de vacances si délaissés depuis la sortie. Pan ! Pan ! c'est la grande misère, le matin de la rentrée, et l'on frappe à la porte du dormeur. Du diable s'il dormait, même hier....

On reprenait alors la route de Gray moins éblouissante, on revoyait les arbres plus jaunâtres et les montagnes grises. Tout-à-coup, sans trop savoir comme, on avalait au grand galop le ruban de queue qui s'étendait de la maison à Besançon, et l'on tombait dans cette petite cour du collège où le désarroi s'augmentait à chaque arrivée. Là se formaient souvent les vieilles amitiés, résistant aux étés aux au-

tomnes et aux hivers. Et les rires pour des riens du tout ; parce que la bouche fait déjà de la fumée dans le brouillard un peu frisquet du matin ; parce que Vergerot a mis un tube et Pinginot une cravate bleuasse ; parce qu'un nouveau pleure sa maman. Puis les classes passées, le retour dans la nuit noire et le calme, avec la sœur et la mère venues à votre devant, la bise froide tombée du Lomont, et la plainte des chouettes dans les noyers de la charrière. Causes de joie et de bonheur diverses, santé des cœurs et des corps francs-comtois !

Même j'entrevois encore dans mes souvenances la plaine toute blanche, les montagnes toutes blanches, et la route de plus en plus éblouissante ; les arbres chargés de neige sur leurs branches nues et les sapins croulants. Je vois la cuisine où les entrants mettent des empreintes, où la cheminée s'illumine des flambées

de chenevrottes ou de coquilles de noix, cassées pour l'huile. Derrière la maison, on a nettoyé une place pour les oiseaux et nous y jetons le pain ; puis le frère et la sœur ont couru, malgré les défenses, dans les allées du clos, ont moulé leurs grandes personnes sur la neige, se sont jeté des boules, et sont rentrés les doigts *naisis*, les yeux pleurants, et les souliers humides. Le soir venu, ce sont les tempêtes déchaînées, les hiou ! ou ! ou ! des bises dans les fentes de nos volets, les girouettes grinçantes, les flocons grésillant aux vitres. Et. au milieu de ces rafales, de tout ce bruit, le feu paisible de la chambre, le bon gros lit chaud avec la mante et le duvet où la maman nous conduit, les histoires racontées, les chansons chantées sans plus grand souci de la tourmente. Ah ! pourvu que la neige ne fonde pas le lendemain, les enfants endormis ne sauraient demander mieux.

Ou bien, c'est l'hiver doux, les grandes soirées chaudes, quand le vent souffle en tempête à écorner les bœufs, et que les peupliers sifflent dans leurs branches. Parmi l'envolée des airs, les cloches ébranlées lancent leurs plaintes de ci de là, à peine entendues; les gros corbeaux noirs sont emportés au loin, et les feuilles oubliées par les gelées tourbillonnent et vont aux nuages. Alors la pluie tombe par torrents, gonflant les rivières, remplissant les combes, noyant les semailles ; les chemins sont détrempés pour longtemps et les maisons sont lavées. Au couchant les lueurs rouges où fuient les nuées noires, le soleil pâli, les montagnes sombres, et dans la nuit, la lune courant après les nuages gris, les éclaircies d'étoiles, l'obscurité complète et les petites lumières des maisons parsemant la plaine.

Enfin, c'est le printemps, les journées d'avril allongeant les travaux, les lilas se

couvrant de feuilles, les pic-mouchets commençant leurs chansons. Puis les teintes violettes des forêts encore dépouillées, les seigles poussés en herbe drue dans les chemins séchés, les merles revenus. Dans le clos les jacinthes trésies, le soleil trop chaud pour la saison, les arbres trop tôt en fleurs, les joies et les craintes revenues avec les coucous. Cou ! cou ! cou cou cou ! bonne croyance naïve qui vous faisait regarder votre bourse, la première fois qu'on entendait ce cri, le matin dans les bois, chant heureux du printemps répété par un affreux oiseau grisaille. Les laitiers et les laitières reprennent plus gaiement le chemin de la ville, conduisant leurs petites voitures suspendues, où les bidons s'entrechoquent en ferraillant, les gens labourent dans la fin et gourmandent leurs chevaux ou leurs bœufs : Dia ! Raimé ! Hue Jouli ! Ichte ! Puis les matras et les fumiers gras jetés

dans les sillons où viennent greviller et fourmiller les hoche-queue et les bergerettes, les grains lancés à la volée au milieu de la terre chaude, les toits d'ardoise recommençant à briller dans l'air pur. Dans les roches des montagnes, sur le bord des rivières fleuries de *plus-je-vous-vois*, au fin fond des forêts, les écoliers perdent leur latin, usent leur grec et leurs culottes à tous les murgers, poursuivent les papillons, les lézards ou les couleuvres, cueillent des muguets tôt délaissés, cherchent les nids, et finalement rentrent tard, moqués par les grives siffleuses.

Telle est l'enfance des souvenirs, les premiers amours, qui ne s'oublieront maishuy pas, d'où il s'ensuit que les meilleurs des hommes et les plus écoutés de nous, les comtois, ce sont ceux qui nous ramènent par la pensée vers ces beaux temps envolés à jamais. Mais le grand

bonheur paisible n'a point toujours régné là ; les orages se sont plu à troubler le ciel, à déraciner les arbres, à bouleverser tout dans le petit coin. Le collégien n'a pas suivi toujours sans mécomptes la traverse qui le conduisait à la classe ; plus âgé, les chagrins lui ont montré les ciels de l'été moins clairs, et les printemps moins frais. Ensuite les guerres sont venues mettre leurs douleurs dans tout ce pays. Par les fenêtres entr'ouvertes de la maison, à travers les arbres dépouillés, la fumée blanche des obus, ou la fumée noire des incendies est entrée avec les désespérances ; sur la route de Gray, les vendangeurs ne sont point arrivés, mais en leur place les tristes canons et les généraux ahuris, les mobiles pâles et les zouaves salis, toute la déroute et ses misères. Les angelus sonnaient des glas, les bises sifflaient la mort, la froide lune des hivers éclairait la plaine noire

d'hommes et de chevaux, et sur des routes défoncées le collégien courait la défaite.

Si donc les comtois se risquent à ouvrir ce livre, ils n'y trouveront pas autre chose que le mémorial de ces temps déjà lointains; les racontotes, comme on dit au pays, datant des beaux moments de la jeunesse, les histoires des paysans dont le collégien ne rougit pas d'être, les misères des petits bourgeois de la ville, sans compter le menu. Pour dire le vrai, cette réunion de nouvelles, de contes, ne saurait jamais s'appeler un *roman* parce que le lien apparent n'existe pas. Il n'y a et il ne saurait y avoir, ni coup d'épée dans des fantômes, ni alinéas nombreux, ni comtes ni marquis d'aventure. Les gens du pays ne sont point comédiens vivant de patés de carton et de poulardes peintes ; ils mangent beaucoup et du bon, parlent peu, mais de leur mieux, et pleu-

rent ou rient large. Pourtant ce ne sont point là non plus des histoires décousues, étrangères les unes aux autres ; toutes sont vraies, et l'auteur les a vécues devant que de les écrire sur le papier inoffensif. Il est mêmement allé plus loin, et il a choisi dans le tas celles que les enfants, comme les vieux, pourront lire sans honte ; pour naturaliste que l'on soit, il ne s'ensuit pas nécessairement l'obligation de venir tournailler et voler à la nuit, autour des choses malodorantes, ainsi que font les gros insectes noirs connus de tous ; on n'éprouve aucun ennui à laisser derrière les murgers ou les buissons feuillus, ce que tout chacun n'aime pas de voir étalé au beau soleil des chemins, vous m'entendez assez.

Aussi bien nos gens n'ont-ils point de sentiments compliqués ni d'aperçus grandioses sur les mondes ; ils ne conçoivent ni les théories de l'infini ni celles

des microbes; ils vont entre le ciel et la terre bonnassement, regardant pousser leurs herbages et leurs vignes en été, battant en grange l'hiver, sans grand souci du reste. Vouloir accommoder ces gens à la sauce épicée des boulevards, c'est faire des bulles de savon avec de l'huile, ou atteler un fémelin placide à un tilbury. J'ai tenté de les peindre ce que je les ai vus dans le paysage esquissé tout à l'heure en plein air, suivant la mode du jour, certes pour cette besogne, il faut oublier un peu la langue française à perruque du conquesteur de la Franche-Comté ; il faut employer des termes dont l'élégance n'est point reconnue de Chapsal, le bon vieux. Les peintres du plein air sont tenus parfois à jeter sur leur toile des tons qui eussent fait rugir les allégoristes du beau temps. Tant pis, vous concevez, tant pis, mais nous n'avons ni les uns ni les

autres envie de prêcher ou d'évangéliser, car, comme on dit des fois, les glands n'en remontrent pas aux citrouilles....

Allez, nos racontotes ne vous mettront point la tête à l'envers, mesdames ou messieurs. Vous ne trouverez là ni donzelles précieusement adultères, ni seigneurs pommadés portant rapière. Les beaux champs verts, la montagne, la rivière, n'ont que faire de ces mistifrisis de salon, avec leurs histoires et leurs falbalas. Dans le vert des prés, il y a le blanc et le roux des fémelins broutant, le bleu des blaudes, et le gris des charrues. Vouloir changer ces couleurs, c'est barioler sans goût, nous n'y toucherons pas, et nous laisserons les arlequins, là où ils sont mieux que chez nous.

17 août 1885.





Henri BOUCHOT

Membre de l'Institut

(1849-1906)

# I

# RIRES ET PLEURS



# CHÉLIDOINE

## I

Je l'ai connue au temps frais des grandes vacances, quand nous vagabondions chez nos oncles et que nous faisions nos folies comtoises. Elle m'est apparue un matin au milieu de mes cousines ainsi qu'une petite fleur éclose de la nuit; elle était pâlotte, maigriotte, avec de grands yeux bleus qui lui faisaient le tour de la tête, et une natte blonde tombée sur

son cou. Perdue au milieu de nous autres les robustes, les diables, elle faisait, à chaque mouvement de l'un de nous, ces gestes d'effroi d'une alouette enfermée dans une cage de tiercelets, et elle tournait ses yeux doux pour nous dire de ne la point toucher trop fort; nous l'eussions cassée.

Nous la nommions Chélidoine, à cause du mot grec qui veut dire hirondelle, et pour faire parade de notre science. De fait Georges, qui avait trouvé le nom n'était pas si mal tombé, car la pauvre gachenotte était grosse, tout du long, un peu moins que nos bras, et elle chantait en causant de sa voix futée de parisienne, comme une hirondelle aux rebords des toits, avec un parler gras et des gazouillis.

Il lui fallait bien du bon air, à la Chélidoine, pour lui enlever son teint et lui regrossir les membres, et c'est pour cela qu'elle était venue à. Ses veines violettes faisaient en dessous de sa peau des fleuves, comme sur nos atlas du Catho, et on lui comptait le moindre os à cinq

pas. Moi, le plus vieux de toute la bande, et soi-disant le plus raisonnable, j'eus la charge de la protéger même contre *ces demoiselles* dont l'aînée pouvait atteindre la quinzaine, mais qui, sachant leur nouvelle camarade une parisienne, mieux costumée, plus fine, se mettaient simplement martel de jalousie en tête ainsi que de véritables dames. Pourtant la Chélidoine était d'une douceur singulière, et d'une grande franchise; elle riait à mourir de nous entendre causer, en premier, à cause de nos mots traînants et de notre accent. C'est comme à Saint-Malo alors ici ? interrogeait-elle curieusement.

Elle me suivait plus volontiers que les filles, et me demandait des explications sur tout. — Alors le Doubs n'est pas un fleuve, pas ? — Non — Et ça c'est des montagnes ? — Oui ? — Oh mais pas bien hautes, hein ? — Non m'amie. — Pourquoi me dis-tu m'amie ?...

Il fallait la mettre au courant de tout, cette fille de dix ans, cette plante de serre ; sûrement, elle n'était point cause que les grenouil-

les n'avaient point de queue, et pourtant elle faisait de temps en temps des réponses de vieux qui m'arrêtaient en pleine marche. Je la regardais alors pour voir si cela venait bien d'elle; mais non, cela sentait les bals que sa mère courait trop, et les coulisses où s'égarait monsieur son père ; la Chélidoine était une hirondelle née et élevée en cage, elle ne connaissait rien des grands coups d'ailes en plein ciel, des fatigues réconfortantes ; elle ignorait même le nid, le nid de la fenêtre avec la maman toujours là près de sa nichée. Chélidoine, que je lui disais parfois, quand mes cousines embrassaient leur maman, tu aimes bien ta mère, dis, toi aussi? — Moi? qu'elle me répondait avec étonnement, oh! il y a des fois, quand elle m'emmène... Pardi, mais si la petite me causait à ce moment-là, c'est ma foi bien parce que la maman ne l'avait pas emmenée. — Dix ans, c'est encore tôt pour s'embarrasser d'une fille aux bains de mer, comme dit maman, assurait-elle, après avoir longuement pensé dedans elle, les yeux perdus sur rien...

Elle aimait mieux me parler, parce qu'elle ne comprenait pas grand'chose aux jeux de mes cousines, à leurs cachi-cachot avec les mots cabalistiques employés chez nous pour savoir celui qui l'est :

Un i une elle
Beribon beribelle
Six boyards
Trou ?

elle croyait que c'était encore du patois, de ce charabia dont elle ne pouvait rien retenir, et si elle riait tout de même, cela ne la récréait pas. Elle eut plus volontiers fait la dame, minaudé, parlé de son *méri*, de ses enfants, du théâtre, des bains de mer. Elle appelait notre Crèche, notre théâtre national, *un guignol*, irrévérencieusement, et du coup elle s'était mis à dos grands et petits, jeunes et vieux. Un guignol ! ma belle parisienne, on te donnera des petits couteaux blancs pour les perdre !...

Je me souviens encore du jour qu'elle arriva avec Madame Bellot, quand on voulut la mener

jouer au jardin, et que mes cousines lui firent l'énumération des jeux. Elle tâchait de comprendre les mots, mais sans y pouvoir rien, et elle se sentait très confuse. Elle ne savait ni ce que pouvait bien être la *pie-au-nid*, la *mère grue*, où l'on sautait à *pied-gogo*, *l'escaut*, la *gamache* à la paume, et toute la glenne des amusettes enfantines passées en revue à cause d'elle. Elle disait avec effroi : oh ! c'est que je ne sais pas, moi! je connais le croquet, la bella, le saut de corde, mais pas ce que vous disiez tout à l'heure...

Alors mes cousines, avec l'éternel esprit féminin, lui tournaient le dos, elles les provinciales, pour bien montrer combien son caquet bon-bec leur importait peu. Elles allaient s'asseoir à deux pas de là, parlaient tout le temps de *bien s'amuser*, et au fond, s'ennuyaient à regarder de travers la mine penaude de la Chélidoine. Comme j'arrivais toujours me mettre de biais dans l'aventure, et prendre par la main la pauvre écrignaule, moi, le garçon de plus de 16 ans, elle me regardait un



peu en sauveur des dames, et serait allée me quérir au fin faîte d'un arbre si l'occasion l'avait demandé. Puis elle commençait alors ses questions pour s'instruire — qu'est-ce qu'un escaut, dis ? qu'est-ce qu'une gamache, dis-moi donc un peu ? qu'est-ce la paume ? et patati patata, patata patati !

Un jour, je la fis lever de bonne heure pour la conduire pêcher au grand étang et à la morte aux grenouilles, tout près de chez l'oncle. Elle était la seule qui se fût réveillée à temps, et quand je pris des perches de ligne elle battit des mains. Elle allait donc enfin se rendre compte au juste de ce que faisaient les bonshommes éparpillés à Paris, le long du quai, avec des bâtons au poing.

Dans cette morte, toute une vie inconnue pour elle, un monde nouveau ; d'abord les camomilles jaunes qui sentaient la tisane, les glaieuls en sabre, coupant comme des couteaux, des larges feuilles vertes qui mettaient sur a surface de l'eau comme des garde-nappes. Et les

gros poissons arrivant au soleil en ouvrant leur bouche, de même que s'ils eussent baillé d'ennui, des grenouilles qui font comme les plongeurs de Saint-Malo, et sautent tête première. Oh ! puis les faucheux, ces araignées courant sur l'eau, des hannetons qui vont au fond et qui remontent tout le temps pour prendre l'air, des lézards qui, eux aussi, montent et descendent, des petits oiseaux fouillant les joncs, sans compter le soleil double, en haut et dans l'étang, crevant les yeux malgré nos grands chapeaux.

— Prends un poisson, dis...

Elle croyait les voir prendre en tas ; pourtant, si jamais elle avait regardé à Paris les gens des quais, elle eût dû avoir un peu plus d'indulgence. Je l'employais, pour m'en débarrasser, à chercher sous les pierres de gros vers plissés, au frais dans les racines blanchies des herbes; seulement, c'était encore comme ça, elle ne voulait point les toucher, et du plus loin qu'elle fût elle m'appelait :

— Viens donc, en voici des grrros !

Très obéissante avec cela et croyante, elle n'osait parler ou crier que loin du bord, parce que je lui avais dit de ne pas faire de bruit, de crainte d'effrayer les poissons. Alors elle revenait à pas de loup, regardant curieusement la plongeotte de ma ligne, et me faisant des signes avec des mines radieuses au premier verron qu'elle apercevait, pensant me voir le happer tout de suite. Mais quant elle sut combien de temps il fallait se tenir là sans souffler, pour des fois rentrer les mains nettes, elle commença à s'ennuyer, à parler un peu plus fort, même à jeter à l'eau des feuilles. Qu'est-ce que cela faisait, puisqu'on ne prenait pas de poissons !

Les paysans disaient en l'entendant causer : elle a trop d'esprit, elle mourra avant le temps, la demoiselle. Ils la regardaient drôlement, pour savoir d'où elle pouvait faire sortir tout ce qu'elle disait. Mais elle ne voulait pas mourir du tout, la Chélidoine, à

preuve qu'on ne voyait déjà plus guère les petites veines violettes, sous les lentilles que le soleil lui avait picotées sur la peau. Sans chapeau, les cheveux au vent, elle s'était appris à courir, à poursuivre les oiseaux, espérant toujours en prendre un, comme le monsieur faisait aux Tuileries de Paris. Seulement, elle se blasait vite sur ces envies folles, pour la difficulté : c'en était des oiseaux comme des poissons, on en voyait plus qu'on n'en prenait, et le jeu n'en valait pas la chandelle dépensée.

— Chélidoine, viens, voilà un nid !

C'est Georges qui avait fabriqué un nid de mousse et qui avait mis dedans six groseilles ! La petite arrivait toute rouge de joie, pour voir ce phénomène inespéré, un nid. Au fait, nous étions en septembre, et le nid ne laissait pas que d'être une chose assez extraordinaire. Georges écartait les feuilles et lui montrait son œuvre avec des coups d'œil donnés aux autres. Jamais je n'avais vu la Chélidoine aussi

tourmentée : Prends garde de casser les œufs ! qu'ils sont gentils !... et le traître lui expliquait les douleurs de la petite oiselle, voyant son nid à leur merci.

Un nid, pauvre petite ! Elle ne comprenait guère les angoisses d'une maman laissant son nid. Cela lui paraissait une chose bien naturelle, au contraire, et ses deux grands yeux de fayence encore allongés, fouillaient dans les arbres voisins. Alors, disait-elle, tu crois la maman là tout près ?... Oh ! non, vois-tu, elle a dû aller au bois...

Et le lendemain de bonne heure, elle se leva, et revint au nid, mais elle ne trouva plus les œufs, Georges les avait croqués. Ce fut un désespoir comique au milieu de nos rires.

— Qu'elle est bête, dites, concluaient mes cousines.

Moi, je défendais Chélidoine, et je l'emmenais, le cœur gros, derrière la maison, à côté du déversoir de la rivière, où j'essayais de jeter l'épervier. Déjà pour moi ce n'était plus

Chélidoine, mais Lili simplement. Allons, viens-t'en Lili, laisse-les rire, viens nous en au bief.

Vitement, ses yeux humides s'élargissaient, le sourire parti reprenait sa place au coin des lèvres rouges, et nous allions ainsi, moi, lui mettant paternellement la main sur l'épaule, tout dreit au bief, où sautaient les truites, où les ablettes montraient leurs ventres blancs, où les goujons et les chavots grevillaient le sable, mais où nous ne prenions guère non plus de toutes ces petites bêtes finaudes.

Lili en faisait sa moue, non pas qu'elle fût cruelle et qu'elle voulût les faire griller, mais tout bonnement désirait-elle les tenir, les embrasser en leur faisant des câlineries, et après les remettre dans l'eau pour les voir s'enfuir de joie. Elle battait alors ses deux petites mains l'une contre l'autre.

— Les poissons ont un paradis, pas, Ricot ?

Oh ! ma foi oui, ils ont un paradis là, dans un trou plein d'herbes vertes remuées, avec des

gros vers à avaler et des mouches. Et ils y vont, et ils en sortent quand ils veulent, ce qui est bien. Seulement, voilà les histoires ! ils ont des grands diables de brochets qui les croquent le long des chemins, et puis des gens qui leur lançent des éperviers, des petites filles qui les prennent avec des hameçons, et puis leurs mamans ne les voient plus revenir un soir, et elles pleurent...

— Leurs mamans pleurent ?...

Alors elle promettait bien de n'en plus jamais prendre de petits, mais de chercher les gros brochets méchants, les anguilles, et tous les diables des poissons, et de les faire frire à grand et à petit feu. La loi de Lynch, qu'on nous avait dite au collège.

Tout du long des jours, c'était là notre histoire. Chélidoine ne me quittait plus ; elle avait abandonné ses poupées et ses mounins, comme nous appelions ses autres bons hommes, à nos cousines. Et toute la jeune grêle se moquait de moi, qui me promenais avec cette gamine ;

on nous chantait un refrain populaire à Besançon :

> L'homme, la femme,
> La guibe de bois !

Lili me regardait avec sa mine futée de parisienne en se maniérant; elle baissait les yeux, puis elle me riait contre, très mystérieuse. Moi j'étais tout simplement gêné de Chélidoine, qui savait sûrement mieux ce que c'était mari et femme, que nid des oiseaux ou paradis des poissons. Cela lui rappelait ses petites camarades des Tuileries, avec lesquelles on s'entretenait des choses du ménage, ainsi que les mères; nos sœurs et nos cousines ne comprenaient point ces affaires...

Une fois, elle me dit très posément : Quand je serai mariée avec toi, tu me mèneras là en haut des montagnes, pas ? Ah! bien non, vous sentez, j'ai ri tout de même beaucoup de cette interrogation, elle s'y prenait de longueur, ma petite bonne amie.

— Ah ! comme-ça, tu crois que nous allons nous marier un matin, de but en blanc ?

— Comment de but en blanc ?

— Oui, enfin, sans raison. Mais ma fille, j'ai au moins six ans de plus que toi, et puis je n'irai jamais à Paris... probablement.

— Ah ! tu ne viendras pas... mais si je viens ici moi.... pour monter sur les montagnes, il faut bien que je vienne.

C'est vrai, il fallait qu'elle vînt, la pauvre mignonne, mais qui peut jamais dire : je viendrai ?



## II

Aussi elle n'est point revenue jamais.

Avant son départ, nous sommes allés au grand étang, nous avons revu les grandes herbes, les poissons pâmés au soleil, les papillons qui volaient se regarder dans l'eau. Puis nous sommes rentrés avec des bottes de fleurs cueillies au pré, parce que Chélidoine voulait emporter des fleurs à Paris.

Des tas de fleurs !

Sans rien dire, elle les a glissées au fond de sa malle, sous ses belles robes de parisienne, et puis, craignant le regard investigateur de la maman Bellot, elle a bouclé le tout au galop. Je ne sais pas pourquoi, je la regardais faire, très tristement assis sur une chaise à dos,

sur laquelle je me balançais et jouant l'indifférence. Franchement, je ne pouvais pas faire autre chose en face de la gamine qu'elle était, si singulière pourtant, et minaudant pour les moindres choses, pis que madame Bellot. Je lui disais : Ah ! tais toi Lili, de faire comme ça la vieille, tais-toi !

C'était pour montrer à petite mère ces fleurs, pour la décider à venir regarder les montagnes du Doubs, la rivière, les étangs et le reste. Je pensais en moi sans rien plus : si ta petite mère est ce que nous raconte la maman Bellot, tu peux la laisser où elle est, Chélidoine, tu entends. Je ne sais pas très bien la raison pourquoi la petite mère en question me baillait une peur bleue de sa personne, mais je ne lui aurais pas vendu ma toile, comme on dit chez nous.

Toute la soirée de ce jour là, nous avons couru les deux, laissant ces demoiselles appliquées à des jeux d'autrefois, même Georges, qui boudait, je ne sais plus bien pourquoi.

Chélidoine voulait dire adieu à chacun, à la Diane endormie dans sa niche, aux poulets qui couraient dans la cour, à la mémé Tastu, venue exprès de Chateau-Farine, à tout le monde également. Vite on grimpait, même à la chambre des pigeons, pour dire bonsoir aux deux pattus, des amis qu'on aimait d'amour-tendre ; on descendait à l'écurie pour tapoter le cou à la Biche, la jument ramée et pommée, ou voir les deux lièvres du papa, enfermés dans des tonneaux, et devenus de simples lapins de chou. Adieu, adieu tout cela ! adieu les bouleaux et les sapins du clos, le bosquet et les trois marbres de cheminée dont nos parents avaient fait des bancs ! C'est sous ces feuilles, déjà tombées, que nous venions nous mettre à l'abri les jours de pluie en grelottant comme des pierrots mouillés.

Tic-tac, c'est le moulin que ne reverra plus la Chélidoine ; clic-cloc ! c'est le bief où l'eau clapote, et où nous ne prendrons plus ensemble les goujons, les chavots et les dersons.

Les étiquets sèchent aux murs, l'épervier est là cloué, et la barque danse au piquet, sous les saules. Croua ! croua ! les grenouilles chantent au milieu de la morte, et dans l'étang ; elles appellent Chélidoine, qui les rejetait à l'eau s'il lui arrivait d'en prendre une par hasard.

Il faut en dire de ces adieux, ma fille, avant de te renfermer dans Paris, le beau Paris, où tu trouveras plus de choses à voir, mais peut-être moins d'adieux à faire.

Nous voici cinq dans la carriole de famille, sur la route de Beure. La Biche a mis ses *grillots* des grands jours et Chélidoine a obtenu pour cette fois de tenir les guides. Au galop nous suivons la route sous les noyers, et nous longeons le Doubs.

— Veux-tu, dis, mignonne, me laisser en aller toute seule à Paris ! demande madame Bellot en embrassant Chélidoine.

— Je veux bien, répond-elle en ouvrant ses yeux de fayence, et sans hésiter.

Ah ! c'est que ce ne sont point là des rires

à lui faire, et elle gobe facilement les mouches de ce genre; la voilà ne voulant plus partir, à cause de tout ce qu'il y a encore d'inconnu pour elle dans les montagnes de buis devant lesquelles elle passe, Arguel, le Bout-du-Monde, les rochers qui pointent dans les houx, la citadelle de Besançon sur ses roches taillées, jusqu'aux rues et aux maisons de la ville, plus petites pour elle que les maisons de Paris. Maintenant, elle ne tient plus les guides, mais elle me regarde pour que je l'aide à triompher de madame Bellot. Innocente Chélidoine, la maman Bellot a voulu rire!

On grimpe Battant, puis la montée de la gare. Dans ces temps déjà lointains, misère! on ne trouvait pas là devant de gazon ni d'arbres, mais plus bonnement des gros tas de cailloux. Enfin, ça ne faisait rien à la Chélidoine, qui se déversait des grosses larmes dessus. Maman ne dira rien! — criait-elle, plus on approchait de la gare — ce qui était certain.

Hélas ! ce qu'on dit pour rire, on ne le dit pas pour de bon, et Chélidoine en fut victime. Depuis, j'ai su par madame Bellot combien elle avait eu de peine pour faire oublier à la petite le mot malencontreux de la route de Beure. On me dit de rester et on m'emmène ! criait Chélidoine à la gare, entre deux sanglots ; si bien, ma foi, que moi l'homme je ne savais plus quoi faire de mes yeux...

Un coup de sifflet et voilà la vision disparue. L'hirondelle s'est enfuie, l'hirondelle ne revient pas, elle non plus. Nous reprenons nos chemins, assez tristes, parce que rien n'est un crêve-cœur aux collégiens, comme de se séparer des gens à la fin des vacances. Vole, Chélidoine, sur la route de Paris, tu n'iras jamais si vite que ma pensée qui t'y précède ! Tu rentres plus robuste, grâce aux étangs, à l'air, aux montagnes ; *petite-mère* admirera tes joues brunies, tes bras renforcis, ta chevelure revêche, et aussi on voudra te renvoyer, te faire revivre, et l'an prochain...

L'an prochain... Madame Bellot nous montrait en haussant les épaules une lettre, par laquelle *petite-mère* refusait que sa fille revînt ; on lui donnait des sobriquets, disait-elle, on la jaunissait comme un coing, et on en faisait une paysanne. Elle est trop âgée maintenant, et puis, elle dit des mots pas français...

Le coupable c'était moi, de toutes ces grosses sottises.



## III

Eh ! mon Dieu non, Lili n'est pas morte comme Virginie ; elle a au contraire pris ses peines en patience et deux ans après, elle avait bien oublié les gens. Par moments, je me remettais à y penser, à notre gamine, mais comme de bien entendu tout uniment, quand je revoyais les endroits de l'étang où nous avions pêché ensemble par le soleil. Sinon, bernique ! on nous laissait, nous laissions, n'est-ce pas justice ?

La maman Bellot nous en parlait de temps en temps, mais nous étions déjà un petit peu semés à tous les vents, et alors, on avait les nouvelles pas très fraîches. La vie va de cette manière-là, voyez-vous, et pas ainsi que dans

les romans ou les berquinades. La Chélidoine! ce nom ne me rappelait pas les parfums de l'automne comme autrefois. J'avais vu un temps, que dire simplement le mot, il me venait des odeurs de regain coupé dans les prés d'Avanne, les senteurs fortes des pommes de terre muries, le goût des chenevés, avec le mélange des fadeurs âcres échappées aux étangs. Tout cela, pour ce petit mot bien inoffensif de Chélidoine! Ah bien! maintenant, j'aurais eu beau le dire cent fois de suite, les idées avaient passé avec les années, venues au triple galop.

Et puis, dites-moi pourquoi, là, tout d'un coup, à dix ans d'intervalle, le souvenir m'en est rentré, de telle manière que dire *Chélidoine*, un coup ou deux me retransportait ran tan plan mèche allumée, sur le Doubs où je n'étais plus, et je sentais encore les foins, les chenevis, les pommes de terre et les étangs; je revoyais tout, depuis la pauvre petite jusqu'à moi, retroussés, fouillant les

roseaux, prenant des grenouilles, qu'elle rejetait à l'eau en battant des mains. Explique qui voudra, mes bons amis, moi je ne sais rien ; toutefois, il faut penser que la petite parisienne aidait alors à ma nostalgie, et que son nom me servait à retrouver le paradis perdu.

Je me la suis figurée, la mignonne, avec dix années de plus, et embellie, et je l'ai promenée par les sentiers de mon rêve, au milieu des bons coins du pays. Je la voyais très bien, svelte, blonde, rieuse et bonne, tout ainsi que dans le vieux temps, ouvrir ses yeux de fayence contre le monde. Je l'entendais rire autour de moi sans savoir où, et ses rires étaient différents, plus *jeune fille*. Jésus Maria! la belle gachotte de vingt ans, ma foi ; et mes pensées couraient entre elles, se dépassaient, au point que j'en avais quasiment oublié la Gustine de chez les Tastu.

Nous grimpions, — dans mon rêve, — la Chélidoine et moi, tout en haut de la colline

d'Arguel, et nous nous disions sous le ciel, des choses bien différentes d'autrefois. Maintenant, la mignonne savait, elle ne questionnait plus. Chélidoine, lui disais-je en pensée, à quoi songez-vous à cette heure, dites ? Et elle devenait rouge, rouge : elle pensait au temps où elle courait les prés avec moi, moi quasi son père alors, et à ses demandes innocentes. Du haut de la côte — toujours en rêve, hélas ! — nous écoutions les lointaines écluses du Doubs, le tic tac des moulins d'Avanne, nous voyons les prés étendus au bas de nous, où des gens passaient ; on entendait encore de ce temps là le marteau pilon de Gouille, qui battait moins vite que nos tempes et notre jeunesse.

Donc, voilà ce renouveau imprévu, qui m'avait subitement frappé la cervelle, et j'étais à Paris, à deux pas du logis de la Chélidoine. Jusque-là, je n'en avais rien demandé, malgré que madame Bellot m'en parlât de fois à autre ; je n'avais nulle souvenance impor-

tune, qui me poussât à savoir. Et puis, pour un petit ruban retrouvé, pour un virement de cœur, pour tout et pour rien, je retournais là tout à coup de dix ans en arrière, pour reprendre la Chélidoine où je l'avais laissée, et l'amener où je me trouvais à présent. D'enfant, je la faisais jeune fille, je bâtissais, sur ses gracieuses manières de fillette, des hypothèses en faveur de la Chélidoine de vingt ans. Race comtoise rêveuse et perdue dans les grands idéals qui ne se voient jamais, ou qui désenchanteraient !

Mes amis, je l'ai pardi bien retrouvée, et pas difficilement, chez des gens où il fallait aller, en noir comme un huissier, avec des gants blancs comme un communiant. Moi, là-dedans, je ne me sentais point à l'aise, mais pour la voir, c'était nécessaire cela. Elle va bientôt se marier, avait dit madame Bellot ! Vous concevez le coup reçu par moi à cette nouvelle, et combien je fus gai le jour suivant.

Ah ! bien, on ne sentait ni les foins, ni les

turquies, ni les luzernes séchées, dans le salon où madame Bellot me poussa. Des odeurs endormantes, de l'air chaud, des fleurs fanées dans des potiches, avec autour des gens minces, étriqués dans leurs habits noirs, debout devant un piano ; et puis, plus loin, les femmes en blanc, ayant des gants blancs, des visages blancs, des yeux blancs, tout blanc, comme le ventre des ablettes du Doubs ! Pouah ! la rancœur de ces corps sans âme, de ces poupées vides ! C'est ça ton monde, maman Bellot, ma grosse comtoise ; mais tu dois faire honte à tous ces paisceaux, avec ta carrure un peu massive, dis-donc ?

Vitement, j'ai voulu revoir l'escalier, seulement il paraît que cela ne se fait pas, et il faut saluer Chélidoine, Chélidoine ! vous entendez, ce nom là parfumé, frais, ainsi qu'un muguet des bois, au milieu de ce phalanstère au lubin et au patchouly !

Chélidoine !

Elle est là devant moi en rose, avec je ne

sais quoi dans les cheveux, et décolletée. Allons, mais voyons, franchement, c'est bien cela Chélidoine ?

Que voulez-vous, moi je ne suis pas poli, et je tombais de trop haut pour peser mes mots. Cela Chélidoine ! Cela Chélidoine ! me répétais-je en dévisageant la demoiselle à falbalas regardée par tous les mistifrisis de la salle. Et vous savez, je devais l'avoir bonne, parce que j'entendais rire tous les messieurs derrière. La jeunesse ne souriait même pas, elle ne se souvenait de rien ; elle avait bien par là, on ne sait pas où, une vague idée de moi, mais elle ne pouvait rien préciser, et elle ne se rappelait même pas les grenouilles...

— Et pourquoi ce nom de Chélidoine ? dit-elle.

Moi, j'ai tout bonnement repris le coin où je m'étais blotti en entrant, j'ai regardé s'en aller au bras de son fiancé la Chélidoine, plus maigre et plus jaune que jamais. J'ai vu ses minauderies, pour expliquer au monsieur,

son entrevue avec le paysan du coin, et puis je suis rentré avec l'autre Chélidoine, moi, celle du rêve, celle que nous aurions faite dans la Comté, si nous avions pu l'arracher à sa mère.

Le piano jouait :

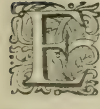
L'oiseau s'envole
Là-bas! Là-bas!
L'oiseau s'envole
Et ne revient pas...





# LA GUSTINE

## I

LLE venait de cinq lieues de l'autre côté de Salins, quand elle entra en condition chez le père et la mère Tastu, le jour même de Noël. Moi, je vous dirai que si je m'en souviens, c'est un peu au boudin que je le dois. Le père Tastu, un bon vieux de Château-Farine, avait tué un gros nourrin et l'avait débité en un tas de briques destinées à être avalées de suite. Les côtis les boudins, les andouilles, les grillades ca-

chées dans du linge blanc, étaient étalés sur une table au petit poële, et la maman Tastu, qui avait l'âge de Mathieu Salé, suivant son mot, et qui nous aimait, nous les *petitsgnots* à l'adoration, à cause qu'elle n'avait pas de gamin, nous avait tous appelés pour voir, avant la grande soirée projetée. Après avoir consciencieusement admiré les aunes de boudinaille enroulée, les côtes toutes roses, les andouilles parfumées, dont la luette nous clairait d'aise, nous sortions très recueillis du sanctuaire, refermant soigneusement la porte, crainte des chats, quand tout-à-coup nous voyons, dans un coin du fourneau, une fillette de nos âges, avec des yeux pelure d'oignon, des joues en pleine lune, et un petit air guilleret, comme ont les enfants sortis de chez eux et amenés aux fêtes.

— Allons, Gustine, dis bonjour aux camarades, dit la bonne maman Tastu, en remettant soigneusement au clou la clef du boudin, ils sont bien gentils, tu vois; allons, dis bonjour!

La Gustine devint comme une grenade mûre, elle se leva de sa chaise et nous fit un plongeon de chandelle des plus gais. Mais par exemple, pour desserrer les dents, l'as te fiche, elle se contenta de les montrer, avec leurs grosses gencives rouges, en regardant le bout de ses petits sabots vernis à garniture de peau. Puis elle reprit sa place, sans oser faire un pas en avant ou en arrière, en restant là, plantée sur sa chaise comme une aiguille sur une pelotte.

Cinq lieues de l'autre côté de Salins ! c'était toute une histoire pour nous, mais la mémé Tastu ne nous donna, bien entendu, aucune explication, des gens de 13 à 14 ans n'ont pas besoin d'en savoir si long. Et puis, au fond, cela nous était absolument égal ce soir-là ; les boudinailles nous avaient bien autant tiré les yeux que les joues de la Gustine, et nous avions en plus la messe de minuit en espérance, le chocolat en rentrant sur le coup des deux heures du matin, et le lendemain, la

journée entière d'amusettes et de gaîté. La maman avait bien promis de ne nous mettre au lit que jusqu'au premier de la messe à l'église de Saint-Ferjeux, seulement, une fois dans les draps, les riantes perspectives de la nuit nous avaient excités ; nous nous étions roulés ainsi que goujons dans de la farine, nous avions ri entre nous, tout doucement, afin de ne pas éveiller l'attention, si bien que l'heure était arrivée, et nous n'avions seulement pas tenté de fermer l'œil.

On nous avait levés au galop, calfeutrés dans nos cabans, emmitouflés dans nos cache-nez de laine à filet, et on nous avait reconduits jusque chez les vieux Tastu, à deux pas, dans la neige qui grinçait sous nos souliers, parce qu'ils avaient entrepris de nous mener à l'office, et de nous donner un réveillon à la cochonnade. C'était la bénédiction des familles, les deux vieux. Ils rattroupaient les petits à une lieue à la ronde, leur contaient des histoires de loups à faire saillir les yeux de leurs

orbites, et leur donnaient des énormes tartines de cuiture ou de raisiné tout le temps pour les occuper. Mêmement, on finissait par manger tout à fait à côté d'eux, pour entendre la fin des racontotes et les parents, sachant où nous étions rassemblés, ne s'inquiétaient nullement, connaissant la sollicitude de la mémé.

Une surprise de plus, c'est que la Gustine devait nous accompagner à la messe. Vous sentez la jolie occasion de faire davantage les fous, en présence de la petite étrangère. Tout le temps, Alfred et moi, nous fîmes des âneries par parade, tantôt montant sur les tas de pierres du chemin couvert de neige, où nous enfoncions jusqu'aux genoux, tantôt courant comme des briôles sur les routes, et très heureux d'entendre la Gustine rire aux éclats, dans la pelisse de la mémé, où elle était enfoncée aux deux tiers. Crie, va, bonne maman Tastu, menace-nous du bon Dieu et du diable, nous voici partis, nous les garçons, à la

conquête de la petite, venue de si loin pour assister à nos pantalonnades, et tu ne pourrais nous suivre, mémé, avec tes deux vieilles jambes de l'ancien temps !

Quelquefois, nous nous rapprochions de la Gustine, et au clair de la lune voilée de nuages grisâtres, nous regardions dans ses yeux l'effet produit. Il était grand. Sous sa petite caule blanche à bords de dentelle, on voyait un gros éclair fulgurant qui nous pointait et nous portait à faire d'autres folies. Maintenant, Alfred et moi, nous nous jetions de la neige, nous nous couvrions de boules, et les rivalités d'homme commençaient, parce que nous ne voulions ni l'un ni l'autre avoir le dessous à ses yeux.

— Vous vous gônez bien, polissons ! nous criait la mémé Tastu, vous aurez chaud à la messe, gamins ! Attendez ! Attendez ! Ne les regarde pas, ma mie, tu vois qu'ils sont braques, ces deux-là.

Heureusement, la petite cloche aigrelette de

Saint-Ferjeux tintait dans le clocher pointu, vous savez, ce clocher qui ressemble à une cheminée. Le tintement, c'était la fin, et si l'on voulait trouver de bonnes places encore, il fallait entrer au galop. Les chandelles faisaient un trou rouge aux fenêtres sales de l'église, et des voix montaient en sourdine dans le calme du village. Nous ne songions plus à jouer, et notre dévotion avait repris le dessus.

Tout était déjà plein dans la petite église, et la tribune des hommes regorgeait et craquait. Mais n'importe, il y avait bien encore une petite place pour madame Tastu et les enfants ; la femme des chaises eût plutôt donné la sienne que de la laisser debout.

La Gustine regardait d'un air émerveillé les gros cierges, les bougies, les tableaux noirs pendus au mur, et nous deux Alfred, nous regardions la Gustine comme savent le faire des enfants, en découvrant à d'autres leurs richesses. Hein ! disions-nous en nous-mêmes, que

penses-tu de cela, la voyageuse ? Ce n'est pas à cinq lieues de Salins, dans ton coin de bois, que tu trouverais tous ces cierges et ces gémissements d'orgue ! Car l'orgue piaunait lamentablement, sous les doigts outrecuidants d'un vieux curé, et la voix éraillée des chantres s'enlevait en basse sur les faussets criards d'une nichée de marmots. Nul pourtant ne se fût plaint de ces notes discordantes, et nous moins que personne, attendu notre fierté vis-à-vis de Gustine, nous nous redressions comme deux paons au milieu de la foule endimanchée.

Aussi les rires des garçons et des filles nous choquaient. Ils étaient venus là, suivant l'habitude, moins pour se prosterner devant le petit Jésus, que pour se dire des bêtises et se pincer. Les lazzis en patois se suivaient sans relâche, au milieu des chants ahurissants de la maîtrise improvisée. L'orgue alternait avec les chanteurs, paraphrasant à sa manière une strophe de psaume. Tout-à-coup, un immense

susurrement se produisit ; tout le monde fredonnait à mi-voix, avec les intonations nasales des gens de campagne, le fameux refrain populaire des Noëls de Besançon, que la musique venait de prendre à partie :

Pou moi y li voue pouthâ
Ne baireille de bon vin,
In ousé qu'y a tuâ
En revenant di melin,
Enne pâre de pussins
Et in pené de roussés
Chantant tretous, dé pa dé,
Noué ! Noué !

Ah ! la Gustine ouvrait ses grands yeux et riait sans être trop rassurée de cette unanimité poétique. Alfred et moi, nous avions quasiment crié l'air entendu si souvent à la Crèche, et nous promettions tous bas à la petiote de la conduire dans ce lieu de plaisir. Séducteurs que nous étions ! Les yeux pelure d'oignon se forgèrent alors des félicités infinies, nous les vîmes aller au plafond, courir sur la

nappe blanche de l'autel parmi les cierges, redescendre au milieu du monde et finalement s'arrèter sur nous. Alfred pensait que c'était sur lui, moi sur moi, avec la fatuité dont les hommes vivent dès le berceau.

Il y avait cette nuit-là messe avec « diable et sous-diable » selon notre expression irrévérencieuse de collégiens. Ces trois curés qui faisaient des plongeons, qui se saluaient, se boquaient sans presque parler, étonnaient fameusement la petite. Puis un gamin cria, après un instant de silence relatif :

Jube, domine, benedicere,

avec un tel feu, que nous en sautâmes tous comme des carpes dans la friture. Pendant tout le temps, la mémé Tastu avait le nez dans un gros livre sali aux coins, où elle lisait, en remuant les lèvres, une prière fervente. Nous, au contraire, nous avions l'esprit ailleurs, nous pensions toujours à étonner la Gustine,

puis aux bonnes grillades que nous trouverions en rentrant, et que le père Tastu préparait sans rien dire. Alors je poussais le coude à Alfred et je lui marmottais en patois la célèbre phrase du Barbisier de la Crèche « sates vous bin que la g... m'en tope ! » Et elle topait effectivement à moi, à Alfred, et même à la Gustine.

Une chose nous étonnait au milieu de tout cela, c'est que la petite n'eût point encore décroché un mot. Pour rire, elle riait, pour comprendre, elle comprenait, seulement elle était muette à rendre jaloux le muet Bassot de Casamène. Au point où nous en étions arrivés, nous considérions cette retenue comme une infirmité, et nous nous regardions avec un air étonné. Toutefois, au milieu du vacarme de la messe, dans le brouhaha s'élevant à chaque nouveau noël entonné par l'orgue, nous comprenions très bien qu'elle ne bavardât point autant que les filles de la conférence ou les garçons du cierge. D'ailleurs nous en aurions

bientôt le cœur net : les bénédictions nous tombaient de l'autel sur la tête, et pieusement inclinés, nous faisions des tas de signes-de-croix des plus fervents, en regardant par dessous ce que ferait la Gustine. Nous la vîmes aussitôt faire sa petite révérence rapide, son plongeon de chandelle, se boquer le pouce à la mode des vieilles gens ; puis elle prit la main de la maman Tastu et tous les quatre nous courûmes aux portes.

Joie ! Joie ! maintenant, le temps s'est couvert, la lune ne claire plus et la neige tombe silencieusement comme de la cotonnade ou des chenils blancs. La mère Tastu allume son falot et enfile sous sa pelisse ouatée la petite Salinoise.

— Monsieur Tastu nous attend, dites, madame Tastu ?

— Il fait du boudin aussi, dites, madame Tastu ?

— Et puis du chocolat ?

— Et puis des côtis à la moutarde ?

— Oui ! oui ! mes enfants ; allons, vous avez été bien sages, mais ne faites plus les fous comme tout à l'heure.

C'était entendu cela ; nous touchions au bonheur et nous n'allions pas nous exposer à des punitions, moi surtout, qui étais le plus diable. Nous rentrions, en riant de tout avec saccades, de la neige, de la lune apparaissant à travers, ainsi qu'une bougie derrière un rideau blanc. C'était encore du temps où le marteau de Gouille s'entendait dans la nuit, même la nuit de Noël, et nous le faisions écouter à la Gustine.

— Pourquoi est-ce qu'elle ne dit rien, la Gustine, dites, madame Tastu ?

C'est moi qui m'enhardissais. Il me fut répondu qu'elle n'était pas encore apprivoisée, que cela viendrait, et que d'ailleurs elle savait seulement le patois et un patois difficile.

— Oh ! ouais ! madame Tastu.

— Oui, mon neveur.

Madame Tastu nous appelait ses *neveurs* par amitié. Elle nous recommanda alors d'être bien gentils pour la Gustine, dont le papa était mort et la maman défunte aussi. Surtout que nous allions la voir tous les jours à présent. Il faudrait être d'autant *plus bons* près d'elle, d'autant plus doux, que la Gustine n'était pas riche, pas riche du tout, et qu'elle allait faire du petit ouvrage chez les Tastu.

Alfred, moins sceptique, eut de suite des larmes ; il se rapprocha de la petite, lui prit la main gauche, la seule qui passât par l'emmanchûre de la pelisse, et il m'avoua plus tard la lui avoir pressée. Ils allaient bien de mon temps les gars de treize ans, les élèves de quatrième ! Mais on ne lui répondit pas le moins du monde ; au contraire, lorsque je me trouvai à la portée de la pelisse, sans faire attention, sans chercher, je sentis qu'on tirait mon caban, en riant. C'était la Gustine. Elle m'aima de suite mieux, parce que j'étais le plus fort, le plus grand et

le moins honteux, parce que j'avais jeté le plus de neige et couru le plus loin, en venant à la messe, et peut-être même parce que j'avais moins de cœur que ce pauvre Alfred. Elle était plus femme déjà que nous n'étions hommes, la petite Salinoise !

Pan! Pan ! C'est nous, pépé Tastu, c'est toute la famille! Et je te cogne ! et je te cogne ! aux vitres éclairées. Je regarde par le trou de la chattenière, en me fourrant la tête en bas, et là je vois les préparatifs de la fête. Un grand feu de sarments flambe, les carbonnades embaument l'air, et le boudin, comme un serpent noir, s'enroule sur un plat de fayence blanche. Auprès du pépé, qui cuisine avec ferveur, voici Polyte Chérin, le garde, et puis le Jean-Claude Callot, chanteur et conteur d'histoires, qui se chauffent les pieds en fumant leurs grosses pipes.

Nous entrons tout blancs de neige, avec des mines rougeaudes, des yeux éveillés et fureteurs — Ah ! ne touchez rien ! crie le pépé,

très fier de ses fonctions, ou autrement on ne mangera pas de fricot !

Le fricot ! pensez voir ! Voilà le chocolat à la crême qui fume dans un aisement, et les bols alignés sur la table : quatre seulement, parce que les trois hommes aiment mieux autre chose, et que le pépé a beaucoup de vieux coins dans sa cave. Vitement, nous dévisageons la Gustine, dont les yeux pétillent, et alors seulement, nous remarquons sa petite robe de mérinos noir, et sa caline blanche de deuil. Alfred a un nouvel attendrissement sans plus de résultat que le premier.

C'est par la conversation entre les quatre vieux que nous avons su l'origine de la Gustine. La mémé Tastu l'avait recueillie par charité, à cause de sa mère, leur ancienne voisine, mariée au diable par là-bas, et à un mal petoue, un azor, dont elle avait eu une bonne besace, la pauvre fille ! Le Polyte Chérin riait en dessous, ayant connu la Jeanne-Pierre, la fille en question devant que l'autre

l'eût prise. Il lui *parlait*, c'est-à-dire qu'il l'eut volontiers épousée, seulement il l'avait laissée pour la Glaude, et la Jeanne-Pierre en avait pris une idée sur un auquel de courte rente. A la fin des fins, celui-ci avait emmené sa femme dans une masure de village, loin du pays. Bien que ce fût conté à demi-voix, et dans le patois de Chateau-Farine, nous avons re marqué la peine que l'histoire faisait à la Gustine, et nos gens se sont tus ; la mémé Tastu, d'ailleurs, avait donné le signal de s'asseoir à table.

J'étais à côté de la petite, et je cherchais à la faire approcher ; mais elle refusait, en baissant ses yeux pelure d'oignon, parce qu'elle regardait cela comme une chose pas polie. Pourtant elle prit son bol et s'avança de plusieurs centimètres. Jean-Claude Callot avait commencé les racontotes de Noël.

« Du temps de son père, qu'il disait, il y avait sur la côte des Tilleroyes deux gens simples, le Glaudot puis la Glaudotte, un homme

et une femme qui avaient des gros tas de biques. Ils étaient si couennes, si peu malins, que s'ils vendaient une de leurs caibes, et que le ioutre qui les achetait en offrît 21 francs, ils n'en voulaient que 20, à cause du motif pourquoi ils s'étaient mis ce prix-là dans la caboule et n'en voulaient pas démordre. Donc vous voyez leur manigance de zozos.

Mais toutes ces biques ou ces caibes, comme vous voudrez, allaient aux champs le long des murots, sur les bouts de chemin, et encore fallait-il au moins les garder ; seulement cette charge ennuyait autant le Glaudot que la Glaudotte, vous savez. Ils se disputaient tous les matins là-dessus, et ils ne voulaient jamais que leur tour soit arrivé. — C'ost toi que gaidherais las caibes aujedheu Glaudotte — Nenni ! c'ost d'aitoi Glaudot — Nenni ! Glaudotte — Sensi ! Glaudot. — Si bien ma fi que clic ! clac ! les trèfles à cinq feuilles pleuvaient sur les nez et sur les oreilles. — Tiens donc ! Azor ! — Tiens donc, femelle ! — T'en ramasserais pus

d'aivou ton nâ que d'aivou in pené ai crô Giaudotte! -- T'es vu das chandolles que cllairant bin Glaudot! — Tant et tant, voyez-vous, qu'ils firent un marché. Celui des deux qui parlerait le premier le lendemain serait tenu de garder les biques pendant un an, et comme ils connaissaient leurs langues, ils se figuraient tous les deux que l'adversaire causerait le premier.

Les midis avaient sonné le lendemain que pas un chat n'était tresi de la cambuse. Les biques râlaient, les voisins étaient très émeillés et on va trouver mon père pour lui demander consulte. — Faut enfoncer la porte qu'il répond; ce qu'on fáit au galop, et on trouve mes deux jocrisses couchés dans le même lit, qui se regardent, qui regardent les gens, mais qui ne soufflent pas un mot. On les croyait fous ou muets, et on était aux cent coups. Allons, que leur disent les gens, vous nous entendez bien Glaudot, puis vous aussi Glaudotte? Rien, pas un souffle. Ils trebillent

leurs yeux et voilà tout pour le moment. Alors mon père a une idée. Il dit au mari : Je sais que vous portez toujours vos sous dans votre poche, donnez-moi deux ou trois livres que je vous fasse dire une messe pour vous guérir.

Voilà-t-il pas que ce sapré Glaudot prend les cotillons de sa femme qui étaient sur le lit, et qu'il les tend à mon père. Ah ! bien voyez-vous ça ne fut pas long. La Glaudotte se lève tout d'un coup en pantet, elle raccroche au vol ses nippes, et elle crie : — Baille ta culotte, mâtin ! Puis voilà le Glaudot qui se lève aussi, et qui lui fait bisque ! bisque ! sur son doigt. — Te gaidherais las biques ! Te gaidherais las biques toute l'annâ ! Elle avait causé, la bête.

Et elle les a gardées ma fi ! »

Je ne crois pas que la Gustine avait bien saisi le fond de l'histoire, mais elle ressautait sur sa chaise en nous voyant rire tous. Seul Jean-Claude gardait un sérieux de canard au cresson ou de poule qui danse. — Et puis dites, Claude, une autre histoire...

Il nous promettait la Crèche pour tout à l'heure, mais il fallait manger avant ; la mémé Tastu n'eut pas été contente d'avoir des restes sur les assiettes ; de plus il ne fallait pas faire le péché du cabaret, et vider son chauveau. Le feu clair nous mettait les bris-bris dans les yeux à nous trois Alfred et la Gustine. Elle *niquait* comme on dit, et parfois son nez effleurait la table ; mais elle se ravisait, se passait la main sur les yeux et écoutait les vieux parler de leur temps, des gens, de ceci de cela, avec une tonalité endormante, et des voix sourdes. Ron ! Ron ! Ron ! Et puis dehors on entendait la bise faire piou-ou-ou ! par les volets, et la neige picoter les vitres. Des fois la voix d'un chien très loin, et puis le bruit sourd des trains de nuit, ou les paroles des gens attardés. Toutes ces causes ajoutées à l'heure avancée, au bon vin blanc du pépé, nous avaient engourdis. Tous trois nous mîmes nos coudes sur la table et bientôt les sons se confondirent ; nous n'enten-

dîmes même plus la voix de basse de Jean-Claude parfois élevée, ou le cri-cri de Chérin ; mais nous entrâmes, moi du moins, dans un palais magnifique où la petite Gustine avait des robes couleur du soleil, où tout reluisait, où les oiseaux chantaient, et où je voyais Alfred triste à faire peine. J'allais le consoler quand un vieux homme m'aborda.

— Il faut se coucher, les petiots ! disait-il.

Il y eut des frottements d'yeux, des bâillements, et de mon beau rêve je ne retrouvais plus que la Gustine en robe noire, Alfred rechigné, et la neige sans oiseaux. Les hommes étaient partis, et par la porte encore entrouverte la bise entrait, jetant ses paillettes d'argent. Nous avions deux pas à faire, Alfred et moi, mais nous eussions mieux aimé ne pas bouger, et nous accagnardir là près du feu sur nos coudes.

Encore une belle soirée d'envolée, sans compter ce que l'avenir nous réserve, et à la Gustine aussi.

## II

Il y a belle lure de tout cela ! Chez les Tastu on travaille, on travaille. Les pruniers du clos ont donné des bouilles de fruits, et il s'agit de fabriquer les confitures et les raisinés pour l'hiver. Dans la grande chambre, blanchie à la chaux, les deux femmes sont assises, la mémé Tastu qui remue la tête de vieillesse, comme si elle' disait perpétuellement non ! non ! non ! et tout près d'elle la Gustine, une grande fille blonde, toujours avec ses yeux pelure d'oignon, qui enlève les noyaux, se gône les bras jusqu'au coude, et qui me rit contre.

Les Tastu font bien les choses ; il n'ont pas voulu que l'enfant recueillie par eux fût une

franche paysanne. Ils l'ont débaudrillée et éduquée, ils lui ont fait suivre les classes du Sacré-Cœur, et ils l'ont vêtue en demoiselle. Cela leur rappelle leur petite, celle qu'ils ont perdue, il y a trente ans au moins, et qu'ils pleurent encore. Pour les gens, l'Augustine n'est plus la petite Gustine, gaupée de robes trop larges et de sabots fourrés; elle n'est surtout plus la domestique, puisque les vieux ont pris une servante à cause d'elle. Alors, vous pensez bien, voilà les cancans qui vont la poste et l'on raconte mille histoires. C'est une nièce, c'est une fille d'un enfant au père Tastu, c'est ci c'est ça, le diable ou le bon Dieu, ainsi que dans la chanson des *louis d'or*. Pour ce qu'il en est de la vérité vraie, c'est que la petite est de ce moment ci la plus jolie fille de Saint-Ferjeux et de Château-Farine, et que les garçons ne manquent pas qui la rebeuillent de près; seulement il faut bien avouer que le plus gros tas songe un peu aux sous du pépé Tastu en même temps.

Alfred Pinginot mon vieux camarade est souvent revenu chez nous, non pas pour moi, mais pour la Gachotte. Il a peu grandi le gamin de la nuit de Noël ; moi au contraire. Nous voici à la vingtaine, ma foi sans grand peine, et nous cherchons des états en priant le bon Dieu de ne pas en trouver trop tôt. Pinginot sera militaire et il voudrait bien entrer à Saint-Cyr, sans trop se fatiguer ; moi je me contenterais de bonnes rentes au soleil.

Sauf tout ça, rien de changé, sinon nos farces de la treizième année, en face de notre Tine. Les réserves sont venues avec l'âge et les éloignements. Au plus se voit-on deux fois l'année maintenant, aux Pâques et à la mi-août, et encore la mère Tastu se trouve-t-elle toujours, comme par hasard, dans la chambre où se tient Augustine. Moi, cela m'est égal, n'ayant jamais su dire des choses bien, même à la Gustine, même à d'autres, mais Alfred ce n'est plus cela ; il voudrait causer, il trouve mille histoires pour faire descendre la mémé Crou-

louse, comme il appelle irrévérencieusement la maman Tastu, afin de rester seul avec la petiote.

Allons ! voiqui nos rafuts ! dit la mère Tastu, en nous voyant entrer pour la sixième fois dans la chambre depuis les tantôt, laissez-nous faire nos confitures, vous entendez.

Vitement on s'asseoit auprès des femmes soi-disant pour leur aider. Alfred s'est mis vers la Gustine, et il lui jette pour rire des noyaux dans un coin de devantin où il ne faut pas.

— Reste tranquille Alfred, tu sais...

La phrase courte, le mot dur. Ah ! cela n'avait point changé pour ce pauvre Alfred qui l'aimait bien, depuis la fameuse nuit de Noël où il avait été repoussé durement. Il y mettait cependant une furieuse persévérance ; il guettait toutes les occasions, tantôt humble, tantôt boudeur, mais sans arriver à émouvoir. Souvent il la regardait en dessous des heures entières, en faisant semblant de lire

un journal ou un livre, et en se mettant les mains en abat-jour sur les yeux ; il croyait la faire endêver de rester là des temps fous, atopi sur la table aux Tastu, sans parler, avec sa moue. Mais ouiche ! elle n'y prenait point souci du tout, et ne se doutait de rien de pareil ; seulement voilà que dans les plus tristes moments d'Alfred, elle lançait ses éclats de rire perlés pour une mouche qui faisait sauter Sultan le chien, ou pour une chenille égarée sur la caule de la mémé.

Il se croyait simplement méconnu à cause de sa taille qui n'était pas énorme, et de même qu'au vieux temps, il faisait des sottises pour attirer l'attention. Parfois il portait des sacs de 100 kilos, en s'écrasant pour la gloriole, et me défiait aux jeux les plus saugrenus. Puis il me raillait sur ma stature de grand flandrin avec des cuisses de cigogne... Au fond j'étais plus gros et fameusement plus grand que lui, et puis je ne poussais pas des soupirs en passant près de la Gachotte. Nous

nous boquions, en plein, devant les gens, deux ou trois fois le jour, nous nous donnions des petites tapes sur le dos à la mode du pays, mais ni moi ni elle ne songions à bêtiser des heures de rang pour ressembler à deux sots.

Je n'étais pas plutôt dans le courtil au père Tastu, au mitan des groseillers, que patatrac ! notre Tine dérochait les escaliers de la chambre d'en haut pour arriver. C'était, que je lui cueillais des cerises plus facilement qu'Alfred, et que je n'étais pas tout le temps à lui tourner des mots à fleurs. Et puis je ne lui tirais pas les anglaises de son cou, en reboulant des yeux de sacristain. Pars ! Reste ! Jamais je ne faisais un pas à son intention, seulement je la frôlais avec un certain plaisir.

Elle appelait Alfred le *yodot*, et l'avait placé à table entre les deux vieux ; elle était maîtresse souveraine, ayant su prendre un ascendant énorme sur la mère Tastu, l'*homme* de la maison. On ne l'eut pas déniée d'un mot, même pour

Alfred, notre soldat, comme nous disions. — Un crâne soldat! assurait la Gustine sans rire, pas seulement capable de tirer un coup de fusil aux pies.

Ah! voilà encore une chose grave. Alfred, très nerveux, très frougasse, tressautait au coup de fusil, et jamais il n'avait voulu chasser les pies qui venaient fracher les cerises. Moi, qui braconnais à journée faite, j'avais mitraillé les agasses pendant tout mon premier mois de vacances, et ma mie Augustine m'en avait su un gré immense. Elle me menait alors voir ses petites raves tresies de la nuit, les pois mange-tout qui trûchaient comme du chiendent, et elle soulevait les cloches des melons où la buée chaude mettait des senteurs moites de terreau et de feuilles. Alfred suivait par derrière en disant des âneries pour l'agacer, mais elle ne haussait point toujours les épaules. Décidément il ne lui était rien, et je le pensais innocemment.

Un jour elle me regarda bien en face

avec ses yeux en vin de Beaujolais. — Qu'il est bête cet Alfred, il m'a écrit une lettre, crois-tu ! comme voir s'il ne me parlait pas assez dans la journée — Ah ouais ? — Mais oui.

Elle grimpa dare dare chercher la lettre. Elle ne l'avait point défaite, et Alfred n'étant pas là, elle voulut que je la lise. Bon sang elle était en vers !

C'était fou, et nous en avons ri toute la journée. Seulement quand Alfred est revenu, il a mal vu la chose, et il a voulu bon gré mal gré reprendre le train. Là, j'ai cru que décidément la mie Gustine ne brillait pas par un bon cœur ; elle le laissa tranquillement s'en aller, disant en forme de bon voyage :

— Reste où tu es, mon vieux yodot, tu es bien !

Calme trompeur !

De fait il y était si bien qu'il ne revint pas de l'année, et que l'an suivant c'était trop tard.

Il était arrivé au père Tastu, dans les premiers d'octobre, une grosse oppression, après une course aux vignes de Planoise. Il soufflait, sans comparaison, comme un cheval qui a couru longtemps. C'est le sang, disait-il, en cherchant à respirer quand même, notre femme va me faire suer et demain ce sera tout. Effectivement le lendemain c'était tout pour lui, le pauvre pépé!

Jamais de ma vie je n'ai pleuré tant. D'abord de lui, et puis de voir la pauvre mémé crouler sa vieille tête toute pâle, et ses grandes joues creuses, blanches comme des serviettes. — Mon poure Mignot! Mon poure Mignot! criait-t-elle, en regardant fixe au dedans d'elle-même les longues années de bonheur parti, là tout d'un coup, sans qu'on n'y ait pu rien. On sentait l'effondrement subit de ces deux vies, par la suppression de l'une d'elles, et sûrement la mort n'avait pas fini. Ah pardié non, allez! Pendant la nuit, tandis qu'on arrange le vieux, que nous sommes tous sur pied, la

mémé se mourait doucement dans sa petite chambre à côté, d'un coup de sang au cœur. La fenêtre avait été laissée entrouverte par elle, comme si elle eut voulu donner une issue à sa bonne chère âme de grand'mère. Quel patarou ! quel rafut, lorsque Chérin, le garde, ouvrant la porte le matin, cria du haut de l'escalier.

— L'ost môthe ! L'ost môthe !

Nous sommes tous arrivés, la terreur aux yeux, et quand nous avons vu le bon visage de notre mémé tourné du côté d'en haut, où le pépé avait monté tout dreit, ma foi nous nous sommes reconsolés bien vite. Ses rides s'étaient nivelées, et elle semblait tout quasiment la Sainte-Philomène en cire de Saint-Ferjeux.

Çà, c'est la poésie, mais la réalité la voici avec la Gustine. Elle fait dans un coin de gros sanglots, et ses yeux se ferment de temps à autre pour laisser couler des larmes chaudes qui lui bleuissent les yeux. Les gens se de-

mandent déjà si les Tastu ont fait un papier, autrement la pauvre gachenotte va fièrement se manger les doigts. Les héritiers — des vieux de Franois — enverraient joliment au plâtre la demoiselle, pour lui apprendre l'orthographe et le maintien, surtout que le pépé et la mémé l'avaient recueillie au préjudice des autres. Le diable à cuire, c'était la répugnance des Tastu à prendre la plume ; le pépé signait ses reçus avec une encre plus blanche que de l'eau, et jamais il n'aurait eu le courage de faire un testament. Pour le notaire, il n'avait rien. Quant à la mémé, elle avait été élevée derrière le couvent au soleil et à la pluie à grands coups de trique pour tout potage, et elle ne lisait ni n'écrivait jamais.

On ne trouva rien de rien. Après l'enterrement les gens de Franois vinrent reconnaître leur domaine ; dès le soir ils voulurent coucher, pour savoir à quoi s'en tenir. Tout ce qui était là leur appartenant sans grand conteste, nous avons retiré la pauvre Augustine chez

nous, en attendant les événements. Mon Dieu quelle situation bête ! A peine sauverait-elle de là dedans ce que les vieux appelaient ses gages, c'est-à-dire des cadeaux reçus par petites sommes de temps en temps, et qui ne faisaient pas mille francs pour le tout des tous.



III

Un soir de la Noël suivante ma mère, en rentrant, ne trouva plus la Gustine ; elle avait fait sa malle et était partie. Une lettre pour nous était sur la table :

« Ma chère man Céline,

Pardonnez-moi de m'en aller sans rien vous avoir dit de mes affaires. Madame Bellot m'a trouvé une place à Paris. Je n'ai pas voulu vous voir avant le train à cause que je serais restée et qu'il faut que je parte. Je vous dirai, chère man Céline, que je vous remercie bien des fois de toutes vos bontés, ainsi que Ricot, mais je souffrais beaucoup de me savoir là sans rien.

A revoir chère man Céline je vous embrasse tous du fond du cœur.

Augustine.

« C'est aujourd'hui le jour que je suis arrivée chez le pauvre Pépé ! »

Eh oui ! mon Dieu ! Il y avait alors sept ans tout juste, sept ans déjà de ce fameux boudin dont nous parlions toujours, sept ans de notre vie, les meilleurs, enfuis à jamais. J'ai pleuré silencieusement, le soir dans ma chambre, ma petite Gustine, ma Gustine envolée.



## IV

Paris, c'est là qu'ils viennent tous ; j'y suis venu avec les autres me percher tout là haut sous les toits. De ma fenêtre je vois des collines bleues du côté de l'Est, et je crois retrouver encore Planoise de loin, de bien loin. Je fredonne le fameux refrain de mes conscrits, des garçons de Saint-Ferjeux, quand nous tripions les blés le jour du tirage :

On verse bien des larmes
Au moment de partir,
Mais la gloire a des chââârmes
Et l'on peut revenir !...

C'est l'hôtel du Jura où je loge. Il est tenu par un gascon qui ne comprend rien à nos demandes ahurissantes, et qui nous prône son

vin de Bordeaux, son vin d'hôpital. Il y a parmi nous les esprits forts de la Comté, les sceptiques, qui se moquent de ce trou de Besançon et du reste, mais qu'on fait pleurer le soir en leur chantant des couplets de la Crèche, ou en leur parlant de Chamars. Alfred est de ceux-là ; il ne croit plus à rien, il a raté Saint-Cyr, mais il a pris un métier plus intelligent, dit-il, il racommode ceux qu'il eut tués ; il est chirurgien.

Et puis, après deux ou trois ans, les voilà tous partis aux quatre coins du monde, je suis resté seul dans mon grenier, toujours avec Planoise en face, et mon Gascon en bas. C'est là que j'ai perdu Germain, mon pauvre ami, lequel est venu chanter dans ce coin une dernière chanson patoise :

Nout Mairia
Vout s'mairia
Son troussé n'ost pas felà...
Oh ! maman ne lou filas pas...

plainte oubliée déjà, mon Dieu, tant les jours des vivants sont courts !

Je ne sais plus, ni quand ni comme, Pinginot, Alfred Pinginot m'arriva de Rouen. Nous avons fait des gaudes ce jour-là, et bu une petite bouteille de Trois-Châtés en regardant Planoise.

Tiens ! lui disais-je, en lui montrant les découpures des collines de Chatillon et de Bagneux, vois-tu si Rognon est bleu aujourd'hui ! nous aurons du beau ; Planoise disparaît presque dans la brume. Seulement, voilà ! on n'entend pas le martinet de Gouille.

— Parbleu ! c'est signe de beau encore plus, mon vieux, quand on entend le martinet, c'est le vent de la pluie.

— Ah ! oui c'est vrai ! le vent de la pluie !

Et nous voilà tous les deux assis l'un en face de l'autre, les yeux perdus sur la nappe.

Et le Calvaire, les Trois-Croix, le polygone où l'on allait en été dès cinq heures, pour *voir* les coups de canon ; les papillons qu'on collectionnait dans le bois de Chemaudin avec Vergerot, Vergerot le poseur, Grandcuinet, ou

le grand Cardon qui voulait aller à Saint-Cyr.

J'avais aussi tout près de l'hôtel du Jura, la rue Poitune, la rue Poitune avec des trapons de cave ma foi, avec une modiste comme la petite... chose, voyons ! Celle à qui on décrochait les enseignes, la nuit, en sortant de classe. Au diable le nom ! Nous ne le savions plus ni l'un ni l'autre

Puis les doigts de Pinginot firent ran tan plan ! sur la table, il parut réfléchir un moment.

— Et la Gustine ? dit-il.

— Je n'en sais rien de plus que toi, mon cher. Elle n'a jamais écrit depuis son départ. Elle est peut-être morte...

Une larme lui vint.

On l'avait ancrée dans je ne sais quelle pension, puis elle était devenue maîtresse. Depuis cela elle avait changé bien des fois, tellement de fois même qu'elle en avait perdu la mémoire des gens. Pas une lettre ne nous était jamais venue.

— Pauvre Gachotte, dit Alfred, si je la retrouvais jamais ! J'ai assez de ma vie de garnison, je veux me retirer à Château-Farine.

Après le départ d'Alfred je suis allé à Planoise. Planoise, ce sont les coteaux de Châtillon que je vois de mon balcon. Il fait un temps du pays, avec des rosées vertes sur les feuilles de trèfle. Le mercredi est béni pour les Parisiens de la banlieue, on n'a point ce jour-là des bruits dans les coins de bois, ni des papiers gras sur les pelouses. Et puis le brouillard nacré et doux, sous lequel Paris dormait, cachait ses dômes et ses cheminées. Par places la Seine apparaissait, ainsi que le Doubs dans les prairies d'Avanne ; on retrouvait les bonnes odeurs de fenaison, les clameurs lointaines des gens, les cris de fauvettes tout à coup dans un buisson vert. Mêmement qu'en fermant bien les yeux, et en s'asseyant sur l'herbe, on reconnaissait l'accent des insectes de la Comté, les *grillots*, les sauterelles. Enfin voilà donc un coup d'air de Velotte, qui me court

dans la luette, ainsi qu'un bon verre de Miserey : n'étaient les cheveux tombés et les tempes grisonnantes, je me fusse trouvé plus jeune de dix années, au temps des Tastu, de la Gustine, quand on entendait le martinet de Gouille par les vents de pluie.

Le souvenir de la Gustine m'était demeuré dans la tête, très vivant, mais non point comme celui d'une bonne amie ; elle avait été plus pour moi, la gachotte ; c'était un autrefois presque fraternel, un jadis de fraîches et insouciantes pensées, de galopinades inconsidérées sur les chemins de la Malcombe, où nous allions quérir les prunelles acides, que nous sucions en ouvrant des yeux torturés. Je la retrouvais en idée avec son cotillon nânnette, ses cheveux broussus, et ses yeux pelure d'oignon, se déchirant à ma suite, dans les murgers énormes et parmi les ronciers.— Quatre que tu ne vas pas là ! — Quatre que si ! et puis plan les jambes ! hardi les semelles ! on grimpait, on faisait dérocher les pierres, on se dévorait

tout, mais on arrivait les premiers laissant Alfred, ou des fois Vergerot, le plus malin des malins, se tâter les côtes avant de risquer la course. Alors, il s'était trouvé souvent que la mémé Tastu nous appelait en mettant sa main sur ses yeux, en tâchant de nous voir — Oh! petits ! Oh ! petits ! ce qui nous faisait filer au plus vite de nos jambes, pour rattrapper les deux poltrons restés en bas, et qui avaient l'avance par ce fait même. Nous étions grondés, bien entendu.

Je ne sais pas trop pourquoi je pensais à cela, malgré un gazouillis de petites filles venues tout à coup sur la route, et qui riaient et se bouliguaient dans leurs robes noires.

J'aurais dû me méfier du mercredi; il réserve ces surprises-là, et il est notre ancien jeudi pour beaucoup de pensions. Mais il ne me peinait point d'entendre cette jeunesse piailler ainsi, quand mes souvenances me reportaient précisément au temps où nous allions de même, faire nos gouillanderies aux vignes de Planoise.

— Mesdemoiselles venez ici ! dit une voix.

C'était encore le *oh ! petits !* de la mémé Tastu, moins l'accent traînant toutefois ; décidément avec un peu d'imagination je m'étais, moi aussi, refait un Simoïs sur la terre d'exil, j'avais retrouvé Planoise, Avanne, Velotte, les sauterelles, les grillons, les foins et la mémé !

Dites-moi ce qui me poussa à me lever et à regarder la personne conduisant le troupeau ! Moi, je n'en ai jamais rien su. Je suis allé de l'autre côté de la route, et j'ai aperçu une dame habillée de noir, avec des cheveux blonds, qui par derrière me parut jeune. A ce moment elle écrivait sur la poussière — encore une chose que nous faisions jadis — avec le bout d'une ombrelle.

Ah ! bien il a fallu me tenir vous savez ! quand la maîtresse s'est retournée pour voir qui venait, j'ai reconnu de suite les yeux perçants et doux, et la bonne figure de la gachotte. Un peu plus je m'élançais, au risque de la

compromettre, et je l'aurais embrassée jusqu'au sang. Elle était bien pâlie, et comme je la pus voir alors, elle me peina.

Vitement je fais l'indifférent ; je regarde le ciel, je ramène mon chapeau sur mes yeux, et je suis de très loin la petite troupe cabriolante. Je vais ainsi jusqu'à Fontenay où demeure ma gachotte, sans l'avoir gênée.



## V

Dans l'église de Saint-Ferjeux tout est de blanc et de fleurs, la cloche aigrelette tinte, tinte. Les gens groupés sur la place se causent, attendant le beau monde.

C'est la tour de Babel, au milieu du tas. Les cautaines baragouinent en même temps, on ne s'entend plus.

Je le sais moi, qui suis sous le porche à attendre. Voyons voir encore une fois la montre ! Il sont pourtant assez pressés, les mâtins! — Allons ! Monsieur Jean-Claude, faites reculer les gamins. Et le bedeau les repousse de son bâton plat comme une férule.

— Hiche ! Hiche ! les gosses !

Il faut *ce pourtant* bien qu'ils voient ! Ils

affirment ce droit tout en se bousquignant, en reniflant, en chusant les uns entremi les autres. On n'a pas, tous les jours que le bon Dieu a faits, une belle noce dans l'église.

Ding ! Ding ! Ding ! et toujours ding ! sans que les voitures apparaissent. Pourtant il ne fait pas gras dehors, la neige est tombée, le gevrun pend aux arbres, et la bise fioute sous les entrejoints des portes. Moi, je suis là en gants blancs, savez-vous bien, et je grule comme un oiseau malade. Monsieur Jean-Claude, le bedeau, est près de moi avec sa robe rouge, et lui non plus n'a pas une de ces chaleurs extraordinaires.

— Les voici !

On étend un bout de tapis et l'orgue commence à piauner.

Couan ! Couan ! Houan ! Houan !

J'ai demandé au vieux curé qu'on joue un air de la Crêche, un de ceux entendus par notre Tine le premier jour où nous l'avons rencontrée; Alfred l'a désiré avec moi. La

Noël est revenue pour tout le monde sauf pour le pépé et la mémé, qui dorment leur grand sommeil derrière chez Chevri. La neige tombe amoureusement, langoureusement, ainsi que la fameuse nuit du boudin, restée dans nos cervelles, comme une de nos plus belles et de nos plus gaies. Avant-hier nous avons assisté à la messe de minuit, même moi, le triste parisien, l'incrédule. Alors nous voulons qu'à son entrée, on salue notre Gustine du vieil air.

Elle est toute simple dans sa robe blanche unie, avec son voile couleur de la neige qui tombe, elle est rouge comme les cerises de Château-Farine, et ses yeux se baissent doucement. C'est toujours celle qui revenait de cinq lieues de l'autre côté de Salins, elle est seulement un peu plus dame. La voilà sur le porche de l'église où l'orgue criaille gaîment.

Pou moi y li voue pouthâ
Ne baireille de bon vin...

Oh ! oui ma sœur, ma bonne retrou-

vée, je te porterai comme au petit Jésus les choses les plus friandes et les plus exquises. Je te porterai de plus, avec mon gros cœur rustique, mes souhaits de bonheur.

Et je la regardais ainsi que le premier jour, pour voir l'étonnement de ses yeux. Tiens, lui disais-je par dedans moi, vois, tout y est. La sainte Philomène qui ressemble à la pauvre mémé Tastu morte ; les saints Ferjeux et Ferréol au cou coupé ; les cadrillons pendus aux murs salis ; la Sainte Elisabeth de Hongrie, avec son page aux jambes d'écrignaule ; le chemin de croix déchiré ; les bancs des gens venus pour te voir ; la tribune bondée.

— Ah ! si la pauvre maman était au moins là !

C'est le premier attendrissement de notre Tine. Il met de grosses larmes sur son corsage blanc, et je me sens pleurer aussi.

La queue se forme ; je vais le premier avec elle ; *je suis son frère.*

Et Alfred nous suit avec man Céline.

Grands Dieux, Alfred n'est plus un homme ! Moi qui l'ai connu dédaigneux et fier, crâne d'avant-poste, médisant de toutes les femmes, je le retrouve pareil au gamin du temps des Tastu, qui ne quittait pas plus la Gustine qu'une noix griffe ne laisse son échaulne. Vrai, aujourd'hui, il est plus grand que des fois. Il va là, raide comme un paisceau, avec un bel uniforme d'or. Il ne quittera pas son métier — son état, pour dire le mot du pays — il viendra seulement en garnison à Besançon, qui n'est plus ni un trou ni une *boîte à peste.* « Comme on change dans la vie nous autres, comparés à nos montagnes toujours les mêmes, à la neige qui tombe semblablement depuis tant d'années, et à tout le fourbi ! »

Cette pensée de Chérin, qui m'a accompagné ce matin, est au fond le résumé de notre histoire, ma petite Gustine...

Au temps des prunelles pas mûres, on eut menti en apparence de dire que tu pouvais souffrir Alfred, on eut menti de soutenir que

tu ne m'aimais pas. Voilà tout cela au diable d'Arguel !

Ils sont maintenant assis l'un près de l'autre sur des fauteuils, et l'abbé de St-Ferjeux leur fait un prône.

Laissez, monsieur, il n'ont pas grand besoin de vos recommandations, nos enfants, ils ont entendu le vieil orgue, qui a longuement parlé à leurs âmes. S'ils ont les yeux humides, c'est de cela, monsieur l'abbé.

Les voici sous le dais que nous tendons au dessus de leurs têtes, la *mandrille*, disent nos gens. Souvent on rit dans cette position drôle, mais nul de nous ne songe à rire, malgré que nous soyons tous heureux...

— Couan ! Couan ! Houan ! Houan !

L'orgue reprend une berceuse comtoise qui nous transporte bien loin. Nous sommes assis, engourdis par la chaleur de l'église, par les cierges qui clairent, par les chants endormants. La Gustine et moi, sans nous voir, nous pensons à la même chose ; nous courons

les chemins bien fort, bien fort ! Nous allons retrouver les vieux Tastu dans leurs petites chambres, au milieu de leurs poutots et de leurs coquelles. Vite ! vite ! mettez vos habits des dimanches et arrivez ! Et nous les voyons se dépêcher ; le pépé enfilant son paletot, son *anglaise* comme il disait, et son chapeau gris, la mémé sa robe de soie et son châle à fleurs. Et pensez voir un peu ! C'est pour le mariage de la Gustine, le mariage de notre petite !

Alors notre pensée les ramène au triple galop sur le chemin de Château-Farine. La mémé a mis sa pelisse, pour la neige, et a pris son falot. Les voici. Le pépé est tout faraud, croyez vous, et la mémé se tient très droite. On leur donne la meilleure place, et tout chacun les salue...

J'entends la mémé nous dire en croûlant la tête.

— Mes pauvres gens ! On a tout de même des bons moments des fois...

Ah ! tu peux le dire bonne maman Tastu qu'il

y a de bons moments, même pour ceux qui ont voulu et pu oublier...

Tu me connais, toi mémé, seule tu m'aurais compris, toute seule...

Nous remontons en voiture pour aller jusqu'au cimetière où sont, las moi ! les deux bons vieux. C'est Augustine qui l'a voulu pour leur parler au moins une fois dans ce beau jour ; elle est très émue, elle rit et elle pleure tout à la fois, et par moment on dirait qu'elle écoute une voix.

Et puis après les yeux pelure d'oignon me cherchent et me dévisagent, tandis que je regarde les perruques blanches des buissons, et la neige qui tombe. Ce sont les yeux émerveillés de la nuit de Noël, les yeux heureux de voir le bonheur, joyeux de contempler des figures en joie.

On descend presque tout de suite à la porte du cimetière, *chez Chevri*, et dans la première allée à droite, deux tombes en pierre avec une petite croix de fer se cachent sous des ifs.

Pauvre pépé ! pauvre mémé ! que vous devez avoir froid par ce temps de loup, endormis là côte-à-côte comme dans votre chaudot de Château-Farine !

| | |
|---|---|
| CI-GIT | CI-GIT |
| PIERRE TASTU | ELODIE SIMPLOT |
| VIGNERON | FEMME TASTU |
| 1795-1875 | 1799-1875 |

Morts ensemble

priez pour eux !

La toilette de la petite tombe est faite; la Gustine se précipite à genoux dans la neige, et elle sanglote tout comme le jour qu'ils sont morts. Moi, j'entendais encore la mémé :

— Las moi ! mon poure Mignot ! mon poure Mignot !

Alors la Gustine se releva après un long silence, elle embrassa tout le monde, et quand ce fut à mon tour elle me prit la tête et tout bas :

Je sais... dit-elle, la mémé vient de tout me dire...

J'étais bien sûr, moi, que seule la mémé Tastu m'aurait compris.





# RAFOILLON

Si je savais seulement qui qu'est mon père !

Cette phrase, souvent revenue sur les lèvres du pauvre Rafoillon, c'était sa vie entière, le souvenir de son enfance nouée on ne sait pas où, de ce que les heureux appellent le bon temps de la vie, passé au milieu d'un hôpital avec des trouvés comme lui-même, sans les embrassades ou même les gronderies de la maman. Quelquefois, lorsqu'il lui arrivait de rencontrer sur sa route un enfant fessé par

sa mère, le Rafoillon pensait douloureusement que jamais il n'avait eu cette joie, la joie d'être battu, parce que les mères ne battent pas tout le temps. Dans sa cervelle énorme d'hydrocéphale, il passait des idées de douleurs effrayantes et de haines farouches en songeant à son père, et s'il avait su pleurer, la pensée de la maman lui aurait fait couler les yeux. Quoique bossu, bancale et têtot, avec une voix aigre ainsi qu'un bruit de lime enferraillée, le pauvre estropié valait au fond les plus belles âmes du bon Dieu, et pour un chien malade ou un enfant égaré, il se mettait en campagne afin de chercher remède. Il aurait donné les pauvres sous gagnés à relier les seilles pour éviter des ennuis aux gens, il eut fait mieux encore, seulement il ne pleurait pas, il voulait paraître méchant, il faisait mauvaise mine ; paria de corps, paria d'origine, il ne lui déplaisait pas qu'on le nommât Rafoillon, lui-même eut désiré s'appeler Tourniquet en mémoire de son premier berceau.

Tourniquet, c'est encore un nom, tandis que Pierre-Joseph n'en est pas un. On l'avait qualifié de Pierre-Joseph du Saint-Esprit à cause de l'hôpital où les sœurs l'avaient élevé, mais le souvenir de cette maison où il n'avait manqué de rien au matériel ne l'importunait point, il eut désiré le nom de Tourniquet, pour vengeance, parce que selon lui, son père le connaissait bien, et que le nom eut crié éternellement contre lui.

Pauvre diable! il s'était forgé des idées de l'autre monde sur son origine. Sa mère était, pensait-il, une pauvre fille des faubourgs ou de la ville, peu importe, séduite par quelque milord du pays ; il sentait cela dedans lui en songeant combien ses envies étaient des envies de monsieur riche. Jamais le fils d'un pégot n'eût eu cette tournure de la pensée, il en était pardié bien sûr, le mayeux! De là venaient son désir de connaître ce père, et de lui jeter à journée faite devant les yeux sa bosse et ses jambes cagneuses, en se nommant simplement

Tourniquet. Tourniquet ! fils de M. le vicomte de X. ou du baron de Z., vous imaginez le piquant. Pierre-Joseph Tourniquet, relieur de seilles, enfant trouvé, et fichu comme un as de pique, rejeton du beau monsieur à gants de la rue de la Préfecture ! Bon sang de bon sang ! les amis, les bringueurs, on en eut rigolé à Chamars plus de six semaines de temps.

Moi je ne sais pas, mais je crois au fond à des machines passées autrement. Prétendre à des pères venus des croisés, parce qu'on est rabougri et mal planté, ce n'est peut-être pas des raisons, vu que des fois le contraire se trouve également. Que sait-on aussi sur le coin où on l'a découvert, le pauvre petit ? Le procès-verbal d'entrée mentionne le tourniquet mais après, c'est tout.

Plus jeune, le boîteux ne songeait point à ces problèmes, il venait avec nous vagabonder dans les chemins de Chaudane, dans les bois ou les roches, sautant le plus souvent d'un pied, l'autre étant plié trop ; très finaud pour éviter

les aventures, pour tourner les pas difficiles, il montait la « rebeuille » pendant que nous, les galopins, nous faisions nos folies. Il nous aimait bien tous, même Vergerot malgré sa tête de marquis, pour le motif que nous l'avions admis, lui le petit apprenti minable, à tenir la compagnie de nos personnes plus ou moins universitaires, et aussi parce que nous coupions en deux nos tartines à cause de lui. Il nous aurait suivis, et il nous a suivis il faut bien le dire, jusqu'au *bout du monde*, car ce bout du monde là se trouve à Beure mon pays. Seulement, ma foi, il ne revenait pas toujours au grand galop; sa pauvre jambe tournée ne le lui permettait guère.

Il avait en ce moment la mine raintrie et reserrée, la peau regrignée des pommes qui tombent des arbres avant de pouvoir se manger ; les comtois appellent cela un *Rafoillon*, et nous n'avions pas manqué de lui appliquer ce sobriquet, sans qu'il s'en fachât peu ni prou. Il riait en ridant sa misérable peau jaunâtre de

blesson, et en ouvrant une bouche fendue au coupe-chou. Pensez-voir, nous qui voulions bien le recevoir dans la bringue où Vergerot, où Cardon, où Pinginot, et moi-même, le plus grand de tous et le plus fort, nous arrêtions les caravanes à tenter, les farces à faire ! Occupé à retaper les seilles et les seillots, à gratter les douves égralies chez son patron, le bossu ne nous suivait guère que le dimanche, seulement il ne le faisait pas tant seulement pour gouillander et ravauder son existence aux quatre coins de la terre ; il nous recherchait à cause des mots savants dits par nous, à cause de nos manières plus douces, et aussi pour ce que nul des nôtres ne lui avait jamais reproché ses jambes ni son dos.

Déjà l'idée d'une naissance illustre avait dû lui férir le cerveau : il n'en [soufflait mot toutefois ; ce fut peu à peu que sous des influences étrangères il en arriva à se bâtir sa petite histoire. C'était aux environs de notre tirage au sort, quand les poils de barbe nous

duvêtaient les joues, et que certains d'entre nous retournaient leur casaquin, sans parler de Vergerot, pour prendre des têtes de mistifrisis et de crevés. Rafoillon, las-moi ! nous voyait égrenés les uns après les autres, et dans la rue, en nous retrouvant, ne savait pas toujours s'il devait continuer de nous saluer ou non, nous les bacheliers, les seigneurs, les heureux du monde ! Une poignée de main lui faisait alors un bien ! un bien ! Avant de nous la donner il s'essuyait la main droite, sa main longue et maigre, sa main de bossu, au dos de sa blaude bleue, et il nous *vouvoyait*, emprunté, rouge, droit sur sa bonne jambe, en nous faisant des compliments à sa manière. Puis il s'ensauvait au triple galop à travers les gens, en sautant, en tratelant, en trebillant.

Il eut voulu savoir le nom de son père, voyez-vous, pour lui cracher toutes ces affaires là en plein museau, et lui demander compte de sa vie. Lui aussi, il aurait pu ne pas être têtot, bancrochon et dromadaire, il aurait pu

avoir des redingotes au lieu de relier des seillots pour les servantes. Il n'entrait dans son esprit aucunement de jalousie pour personne, mais bonnement une envie de ressembler aux autres, ni plus ni moins. Quand on pense — et des fois en songeant de cela il en était blanc comme une assiette de porcelaine — quand on pense que près de lui il avait peut-être *la manman* aussi à plaindre, que même il lui avait probablement relié ses seilles, sans plus, son cœur lui virait pis que le tourniquet où on l'avait couché autrefois ; aussi ne restait-il presque pas dans sa chambre de la rue de Glères, il y cherchait un portrait contre le mur, ainsi que nous en avions tous, nous les hommes bien campés, les bacheliers, les satisfaits, les gens portant le nom d'un père !

Au fait, sa mère eut été la seule femme qu'il eût jamais embrassée : il avait pour les autres une de ces frayeurs candides dont chacun riait. Je me souviens encore de l'avoir conduit chez es vieux Tastu à Chateau-Farine, où il avait

rencontré la Gustine, la petite Gustine rieuse et babillante, une enfant trouvée elle aussi quasiment. Pauvre Rafoillon ! il aurait perdu le goût, de la regarder trop, notre fille, sans lui dire rien, en rougissant du moindre coup d'œil. Une fois il avait à grand peine fabriqué un petit bouquet de pervenches en se tirant sur le ventre comme un limaçon à cause de sa jambe raide, et il l'avait fourré je ne sais plus où la petiote l'avait trouvé. — C'est toi ? qu'elle me dit en me regardant de ses yeux pelure d'oignon. — Ma foi non. — C'est toi ? qu'elle dit à Alfred. — Non plus. J'ai pardié cru voir s'évanouir le bossu quand on est arrivé à lui ; et il a dit non si bêtement que nous avons tous éclaté à la fois.

Le Rafoillon, vous concevez, n'avait pas fait ce bouquet pour nous voir rire. Il avait mis un peu de son sang après en se frougnant le ventre aux cailloux ; il rencontrait dans ce coin des figures absentes de sa vie, une grand-mère et une sœur, il en avait témoigné son ad-

miration à sa manière. — C'est très bien m'amie, disait la pauvre mémé Tastu, c'est très bien, tu es bien gentil.

Tu es bien gentil ! il ferma les yeux et se renversa sur sa chaise en savourant cette parole maternelle ; d'ailleurs la mémé l'eut grondé l'eut battu même, qu'il n'en eut pas moins cru à un instant de vie comme tout le monde. Je le vois encore après le dîner sauter de table sur sa bonne jambe et joyeux, et content ! Il lui était permis de dire mémé et pépé avec nous ; il en serait mort de joie si ce bonheur lui était arrivé dix ans plus tard. Au moment dont je parle, ses ennuis, ses déboires, n'étaient point devenus aussi tristes et aussi cruels, et il ne devinait qu'à moitié la portée de sa joie.

Mémé ! Il disait ce mot pour un oui ou un non ; il rentrait, mémé ! il sortait, encore mémé ! il n'y en avait que pour lui, pour lui tout seul, nous ne comptions plus. Au fait, mais la mère Tastu l'avait embrassé deux ou trois coups, et ma foi, aussi la Gustine, si je ne me trompe ; d'où

la folie de bonheur montée à son cerveau, et je pourrais dire au propre, l'ivresse de son premier jour de fils. Le pauvre petiot s'en allait en ivrogne, grisé de cette journée fameuse dans sa vie. Je ne m'en suis douté que bien après, quand le bossu avait fini ses souffrances. Pour le rentrer le soir il a fallu parlementer deux heures, il aurait couché dans la niche du chien.

Il nous regardait faire nous deux Alfred, pour se rendre bien compte de la manière dont les fils doivent se conduire dans la vie. Il eut voulu trouver un tic connu, qui l'indiquât au monde pour un fils lui aussi : le malheur c'est qu'il n'y avait rien à retenir, la seule manière d'apprendre à être fils étant d'avoir une maman, vous comprenez. Il brossait ses habits se cirait, se faisait une raie de même que si une mère l'eut soigné. Ainsi bichonné, le bossu était vraiment très propret. Un jour il avait failli éclater de bonheur en entendant une passante dire de lui à son fils ; « Regarde, Eugène, voilà

un petit garçon plus propre que toi ; sa maman doit être bien contente ! Il se redressa huit jours de rang, le petit, huit jours de bon. Certes sa mère eut été contente, si elle n'avait pas joué au tourniquet dans le temps jadis, la malheureuse.

Avec l'âge la misanthropie était venue ; convaincu de sa naissance élevée, Rafoillon ne frayait pas avec tout le monde, et il avait perdu ses anciens camarades les uns après les autres. Maintenant il courait les rues en bancrochant, avec une seille sous le bras, criant de sa petite voix aigrelette et maladive :

— A relier les seilles ! relier les cuveaux, les tonneaux ! Seulement il avait un concurrent sérieux, un gros garçon haut en couleur, robuste et trapu, braillant la même phrase du matin au soir dans les trages, de sa voix sonore et timbrée de cuivre. Et la besogne était plus pénible pour le mayeux désoié, parce qu'il redouvait sans goût et qu'il cerclait sans conviction seilles ou cuveaux. A quoi bon d'ailleurs le mal qu'il se

fût donné pour sa vie ? L'espoir ne lui était pas demeuré dans l'âme de jamais trouver même un de ses compagnons de travail qui voulût le recevoir à son foyer ; il travaillait donc pour le roi de Prusse, il trimait pour Bismarck, suivant son mot, et il passait des après-dinées de dimanche à *pitancher*, à boire chez la mère Guillout dans la rue de Glères, le nez dans le *Doubs*, le journal d'alors.

— Si je savais seulement qui qu'est mon père !...

Il répétait cette phrase à tout moment, dans ce français un peu bizarre et voulu de l'ouvrier, et cette préoccupation obsédante le tiraillait. Au fond, s'il eut seulement connu sa mère, il n'aurait plus bu de macvin, ni de marc ; il aurait eu son chez lui, serait allé aux champs avec la « vieille », et revenu le soir au milieu de son train-train, il eut sans défaillance pensé à la besogne du lendemain.

Au lieu de cela, la cage était vide. Il ne passait plus près d'une fille ou d'un garçon de

son âge sans se demander : est-ce ma sœur ? est-ce mon frère ? Quelquefois il avait des éclairs, il se trouvait des ressemblances avec tel ou tel, et vite il courait aux glaces pour mieux juger. Vous vous figurez aisément ce martyre de toutes les minutes d'une longue journée, quand on n'a que le marc ou le mac-vin pour consolation suprême, ou les plaisanteries stupides des buveurs.

Un soir du mois d'août, il n'y a pas dix ans las-moi ! — On apprit tout à coup une nouvelle sur la place Saint-Pierre par des gamins qui revenaient de l'écluse Saint-Paul. Le relieur de seilles, le petit bossu venait de retirer de l'eau la demoiselle à monsieur Tranchant le tailleur du clos Saint-Amour. Il y avait déjà parmi les gens les enjolivures ordinaires dans ces cas-là, et les *traînasses* étendues sur les bancs devant le palais de Justice, en répandaient le bruit aux quatre coins de la ville . Quand les curieux sont arrivés pour voir, ils n'ont plus trouvé que la ribambelle des ba-

dauds occupés à discuter l'affaire, la très grave affaire que certains d'entre eux avaient vue. C'était la fille à M. Tranchant, disait-on, qui s'était comme cela tenue debout sur la margelle du canal, pendant qu'on éclusait un gros barquot de pierre de taille. Elle regardait d'avec sa grand-mère l'eau trésir des trous et remplir l'écluse, le bateau monter tout doucement entre les quatre murs, quand les deux carcans attelés à la corde, qui traînait sur la pierre, se sont mis à tirer sans savoir pourquoi, ont tendu le cordeau et ont flanqué la fille à l'eau les jambes en l'air, entre le bateau et le mur de l'écluse. L'éclusier a crié, le batelier idem, la grand-mère s'est évanouie sur le bord.

La demoiselle barbottait, faisait glou-glou et le barquot jouait d'un des murs à l'autre, au fur et à mesure des tas d'eau qui le poussaient. A supposer même la petite nageant au-dessus de l'eau, elle pouvait être écrasée entre le barquot et le mur, tout bêtement.

Et puis gas ! on faisait des âneries ; on lui

jetait des cordes, mais elle buvait trop et ne les attrapait pas ; les mariniers lui tendaient des bouts de bois, seulement les bouillons de l'eau la remontaient, la redescendaient, et tout pour un instant on ne la voyait déjà mêmement plus. Gare ! que cria le relieur de seilles — vous savez le bossu de la rue de Glères, pas l'autre — gare ! et avec seulement sa culotte il saute depuis le bord dedans en nageant de sa bonne jambe et des bras. Ils sont perdus tous deux ! que cria l'éclusier en rejetant ses cordes.

Alors voilà qu'on ne voit plus le bossu, mais au dessus de l'eau ça faisait comme quand il y a de gros poissons au fond. On se pensait déjà que le pauvre diable n'avait pas duré trop longtemps, on courait quérir une grande échelle, des hommes se pendaient à une corde les gens disaient quel malheur ! cela faisait un gâchis, un mêli-mêlo...

Pouf ! la tête énorme du caribossu arrive en haut, il n'a qu'un bras en l'air, seulement il a

bu, il crache, il crache. En voici au moins un, qu'on se dit. Mais sa main qui était en dessous l'eau tenait la demoiselle par son casaquin et il lui sort la tête dehors, avec son pauvre petit chapeau à fleurs rouges tout trempé, et la figure violette. — Qué sapré bossu ! qué crâne garçon ! Il aurait fallu voir les femmes ! pour elles, il était gentil à croquer. C'était un amour de bossu, il valait bien les droits sûrement ; et avant de l'aider on lui criait bravo, on se cassait les mains de battre. Il était, lui, pâle, plus pâle qu'on n'avait jamais vu, il tenait la jeune fille doucement, et portée par l'eau elle lui oscillait dans la main ainsi qu'un battant d'horloge.

La gloriole, allez ! n'était pour rien dans ce corps-là, vous pouvez croire : il ne songeait point à ce moment d'honneurs ou d'applaudissements, le bossu. Sur le chemin de halage il y avait une vieille femme, une grand-mère à demi-morte, et il avait suffi de cette idée pour le jeter dans ce trou et faire de lui un

crâne d'avant-postes. Moi qui le connaissais, je sais sa pensée dans ce temps précis, et ce sentiment indéfinissable du fils sans mère lui était venu au cerveau comme un coup de sang. Quelqu'un m'a dit avoir vu le pauvre seilleur au-dessus de l'eau, sa grosse tête malade sortant seule avec ses cheveux débouclés et tombant sur ses épaules, et on l'avait vu penser à quelque chose à ce moment, tandis que chacun lui donnait un conseil. Pardié, penser à quelque chose ! je vous crois, c'était à ce que je viens tantôt de vous dire.

Eh bien, après ? on allait lui retirer la jeune fille des mains, bien entendu, on l'emporterait chez elle, on la soignerait ; la grand mère serait revenue, la mère folle de joie, le père, vous devinez comme. Demain elle serait debout, elle reprendrait le chemin de halage, avec plus de précautions toutefois, elle irait courir sans nul souci ; lui, au contraire le damné ! à son retour, tout à l'heure au chenil de la rue de Glères, il n'aurait même pas une

âme pour lui mettre sécher ses culottes, et dès le lendemain il faudrait reprendre le marteau, retrotter les rues, brailler à nouveau le refrain sempiternel, sans autre espoir jamais. Lui dirait-on merci seulement de ce bain forcé entre un barquot de moellons et un mur, au risque d'être écrasé ou noyé ?

Huit jours après, quand on vint pour lui serrer les mains, il eut une lueur d'espérance. Il compta un instant sur des choses inespérées. Le tailleur était riche, il serait peut-être admis à venir dîner de temps à autre dans ce milieu de bonnes gens, où il verrait des mamans. Dernière illusion vitement envolée, rêve bleu disparu ! On lui offrit une somme, une somme très ordinaire, pour s'être failli crever le long de ce mur d'écluse. On lui montrait le prix auquel on évaluait son chétif cadavre de rien du tout, et celui de la fille repêchée. Un autre lardon lui avait point le cœur en plein et lui avait mis la cervelle sens dessus dessous au reste. Lorsque le tailleur avait prié le bossu

de passer chez lui pour lui montrer la ressuscitée, il avait parfaitement discerné la froideur de cette réception de politesse ; il était un créancier dont on ménageait les nerfs en attendant le remboursement en numéraire, et rien de plus. Alors il s'était résigné à subir cette nouvelle injustice avec tant d'autres déjà éprouvées, il avait simplement repris son air minable de pomme blessée, sa mine de Rafoillon, et il avait été montré à la jeune échappée.

Elle avait eu peine à tenir son rire en l'apercevant, malgré qu'on l'eût stylée. Au fond elle n'y devait point mettre malice, mais cette manière de mounin jaune, tordu pis qu'une vrille, sorte de têtard incomplet, lui produisit un effet indéfinissable. Pour comble, M. Tranchant le père lui remit 200 francs entre la poire et le fromage, de même qu'il lui eut payé une pièce de drap d'Elbeuf, ou la façon d'une queue-de-morue. Le Rafoillon fut blessé à mort il n'avait plus à espérer rien, rien à désirer,

rien à vouloir. Il refusa l'argent, refusa les invitations forcées à lui faites, refusa même un parapluie qu'on lui offrait parce que l'averse s'était mise à tomber inopinément, et la tête brulante, les yeux rouges, il s'ensauva dans la rue, gagna les bords du Doubs, et marcha jusqu'à la hauteur de la percée de Morre sur le chemin de halage. L'idée cependant ne lui vint jamais d'en finir par un plongeon, il lui restait de l'hôpital une somme de principes dont il ne s'écartait guère, et il regardait sans frayeur l'eau tranquille de la belle rivière, où la pluie faisait des boucles près de lui. Il s'était mis la tête au frais, le front à l'air, et il portait son chapeau ainsi qu'une lanterne.

Ah ! la pluie le soulageait, le temps pleurait pour lui, car il ignorait les pleurs avec tant d'autres choses. Il s'assit près du bord, regardant les vers luisants perdus dans l'ondée au milieu des herbes, où ils mettaient des clartés dans les goutelettes d'eau. Seulement le froid l'envahissait, le froid humide des nuits plu-

vieuses de l'automne, et la fièvre gagnait. La peur de se retrouver dans son local de la petite rue lui tenait un étouffement dans le cœur... Il voulut marcher plus vite, mais il lui sembla sentir sa rate se dilater à se rompre, il lui parut qu'une chose énorme lui bouchait le gosier. A force il arriva dans sa chambre, où il tomba sur son lit.

Et ce fut sur ce lit qu'on le retrouva le lendemain, couché sur le flanc, les yeux tournés vers je ne sais quelle lithographie maladroite où une mère emmaillotait son enfant. SOINS MATERNELS, portait la lettre, et le misérable bossu, le pauvre paria était mort, jetant sur cette image un dernier regard, étouffé par la pleurésie, par les injustices, par l'espérance déçue et envolée pour toujours, qui l'avaient étreint de telle sorte, que sa belle âme droite de nain contourné s'était enfuie en souriant dans son coin de paradis.,.



# LA BABET

Je suis retourné il y a quinze mois chez le papa Vergerot à Chemaudin, et j'ai monté la petite rue bordée de fumiers, — de matras, suivant le mot du pays, — où nous avons galopiné nous deux Alcide il y aura vingt bonnes années le printemps qui vient. Dans ce temps-là, on grimpait une petite grapille depuis la route, au bout de la grapille on trouvait la rue, au bout de la rue une ruelle, et dans la ruelle une petite barrière ; on levait le loquet, les poules se

sauvaient suivies par les coqs qui faisaient un co doc ! co doc ! effrayé, la Diane jappait et la mémé Jacoulet arrivait sur la porte d'avec sa main sur les yeux, en retroussant son devantin pas toujours bien propre.

C'était nous deux les collégiens qui arrivions pour passer la vesprée — lai vôprâ — dans ce fouillis de choux, de groseillers, de fleurs, de fruits, d'animaux, et pour faire endêver les gens, depuis le papa Vergerot, la maman Vergerot, la mémé Jacoulet, jusqu'à la pauvre Jeanne, la sœur d'Alcide, une petite bossue un peu simple et bêtotte, et la Bâbet, la cousine des enfants, une orpheline élevée au tas. Alcide entrait au milieu de tout son monde sans même dire bonjour ; il m'entraînait comme honteux de m'amener là, dans un coin du poèle, où il y avait des clous pour suspendre les frusques, et où on respirait une bonne odeur de lait caillé, de fromagère et de pain frais, avec d'autres senteurs venues des crèches, des vieux meubles, et des arbres du clos. Par

les beaux jours de juin, quand on avait tiré les volets à cœur, et que le soleil piquait des trous ronds sur le plancher, on sentait quelque chose de frais entrer en soi, un bon coup de vie, qui nous remettait de nos quinze jours de prison au collège, et nous faisait sauter comme des cabris. Jusqu'aux mouches qui s'agaillardissaient de cette sève, et faisaient des rondes dans le soleil en chassant les poussières soulevées, les poules qui ronronnaient en cherchant les miettes dans les rainures des planches.

On se mettait à table dès nous, avec des monceaux de viande de boucherie, de légumes et de fruits, en l'honneur des bisontins. J'étais toujours entre les deux filles, la Jeanne d'un côté et la Bâbet de l'autre ; elles me faisaient toutes sortes de politesses, jusqu'à me fourrer cinq ou six fois des triques de viande dans mon assiette, et à me couper au chanteau des crougnons jaunes et croustillants, que je faisais craquer avec mes dents longues. La mémé Ja-

coulet s'en mêlait aussi et nous forçait à tirer plusieurs fois les légumes du plat parce que c'était elle qui les avait écossés et fait cuire ; quant au papa Vergerot il versait des grands coups de vin de Miserey à vous faire saillir les yeux de leurs orbites, et à griser un régiment. Vous pouvez croire qu'on était bien pour sortir de table et aller sauter tout par là, après des mangeailles pareilles.

Mais Alcide-Napoléon, mon camarade, n'aimait pas ces exhibitions plantureuses ; il souffrait de la rude bonté de ses père et mère et de leur manque de bonnes manières. Il aurait voulu qu'on sortît pour nous les assiettes peintes cachées dans la crédence, et les fourchettes de la boîte. Il avait eu bien soin de me conter par le menu les journaux de champs et les ouvrées de vigne du vieux, ainsi que les ustensiles et le butin apportés en dot par sa mère. Il lui semblait utile de faire le déballage de ces choses et de mettre sur la table des linges calendrés comme ceux de chez Klein à Be-

sançon. Ensuite la place de la petite cousine, selon lui, ç'aurait été de faire les fricots, et non pas de jouer à la demoiselle avec les autres, pour le mauvais service que cela rendait à cette fille pas riche de lui fourrer comme cela des idées de faraude.

Des fois cela s'était dit le soir quand la pauvre Bâbet était remontée dans sa petite soupente à galandures, et qu'on attendait l'heure de nous reconduire à la gare de Franois. Seulement le père Vergerot avec sa mine rouge, ses gros yeux et son gros ventre n'aimait pas que le bisontin, comme il appelait Alcide, vînt lui faire de la morale sur des histoires de ce genre là, il disait simplement :

— Couise-te vais, miâle à bec jaune !

Le patois avait le don de mettre Alcide dans tous ses états, mais cette appellation de *merle à bec jaune* dont son père le saluait de temps en temps, avait surtout le privilége de le rendre enragé. Il montait sur ses grands chevaux et disait :

— Papa, moi je ne comprends pas le charabia, tu sais!

— Paile lâtin, mâtin; répondait le père, y m'en moquais pas mau, pourvu que mas cheveux frisînt !

C'est que le père Vergerot était raisonnable et qu'il ne voulait pas voir la Bâbet, sa nièce la fille de la *Malthide* sa sœur, être moins que les autres. Au fond, les trois femmes depuis la mémé Jacoulet jusqu'à la Jeanne, se fussent accommodées très bien du départ de la fille. La mémé Jacoulet, parce que la Bâbet était la fille d'une vieille ennemie, la maman Vergerot pour le même motif, et la Jeanne parce que la gaillarde était droite comme un i, dure au soleil et à la pluie, et que les garçons lui disaient déjà des mécaniques qu'on ne lui disait pas à elle. Le pis de tout ça, c'était la pauvre Bâbet qui s'était fourrée dans la cervelle de n'avoir d'yeux et d'idée que pour le bel Alcide, le collégien, le monsieur, depuis surtout la casquette d'orphéon du Catho et la houp-

pelande à galons dorés dont on l'avait harnaché.

— Tu verras ça quand j'aurai la *boîte*, me disait parfois Alcide-Napoléon, après une scène, tu verras ça...

Moi je défendais la Bâbet qui avait de grosses joues rouges, des yeux bleus, des cheveux blonds, un petit cotillon nânnette, sous lequel ses formes naissantes se dessinaient. Et puis elle avait une manière si naïve et si franche de boquer tout le monde, en riant de son gros rire joyeux, quand elle arrivait ou qu'elle s'en allait ! Aussi nous vivions en bons amis les deux, mais son regard d'enfant de quinze ans suivait partout l'autre, qu'il la rudoyât ou qu'il la laissât faire, elle ne le quittait pas d'une semelle, lui passait toutes ses fantaisies, et souvent elle s'arrêtait des demi-heures entières, en extase, avec un bout de tablier dans la bouche, pendant qu'il pérorait dans la cour devant les gens.

Turlututu pour elle ! ce qui lui fallait à lui,

c'était une demoiselle de la ville, ne causant pas patois et ne sentant pas la bouse. Il en avait assez des calines de la mère et des blaudes neuves du papa. L'idéal pour lui, ce n'était pas un vigneron mangeant du lard sur une croûte avec un gouisot, mais le monsieur assis aux tables des gargotes, avec des tas de superfluités, et l'air du gaz par dessus. Il savait *rosa* la rose, *dominus* le maître, *ancilla* la servante, etil entendait bien que la confusion entre ces termes ne se rencontrât point sous son toit. La Bâbet, sans un sou vaillant, lui paraissait une chose moindre que la bique de la mémé, ou la Diane, et il ne permettrait pas des privautés trop grandes d'elle à lui.

La Jeanne sa sœur, la petite bossue, avec sa mine futée d'écrignaule, et sa voix pointue comme son dos, ne souffrait plus déjà les expansions franches de la Bâbet. Au dimanche, quand toute la maison s'en allait à la messe par la ruelle du village, on laissait la jeune fille à la queue, ou bien on lui donnait

juste au moment, une besogne à la mettre en retard. Elle s'était breli-brelan habituée à ces manigances, et tant qu'ils étaient entre eux cela lui coûtait peu ; seulement le collégien une fois revenu, la Bâbet ne prenait plus la plaisanterie du même bras, et elle envoyait promener tout le fourbi, sachant que l'oncle était là pour la défendre, et n'admettant guère les observations si elles ne venaient point d'Alcide. La bossue recevait ainsi de temps en temps un giffle sérieuse, et comme elle ne voulait point avoir l'air d'être en dessous pour rien — naturellement — elle essayait de la rendre ; la giffle devenait une belle et solide raclée dans l'instant.

Malgré ces anicroches, on ne s'ennuyait pas à Chemaudin les jeudis, même sur la fin, quand l'outrecuidance d'Alcide était devenue grande ; on ne restait jamais chez les vieux, mais on courait le village, chez celui-ci, chez celui-là, où l'on accueillait d'autant mieux Alcide qu'il avait plus de journaux de champs et d'ouvrées

de vigne en perspective. Et puis on allait à l'auberge là, vers la route, pour faire une partie de billard sur un gringlot à blouses dont nous avions troué le tapis ainsi qu'une écumoire. On appelait dans cet endroit mon ami Monsieur Vergerot, et on lui donnait les billes neuves, celles qui ne faisaient pas de cabrioles comme les cassées de tout le monde; nous fumions alors avec une certaine gloire des cigarettes à deux pour un sou, et nous prenions une absinthe verte, après notre déjeuner, ce qui nous fourrait des grenouilles dans l'estomac pour toute la journée. Sur le soir on venait nous quérir, et quand Alcide voyait la Bâbet pointer aux carreaux, il ne manquait pas de se tourner vers elle d'un geste olympien et dominateur :

— Dis qu'on serve !

La Bâbet regardait les absinthes à demi bues, le billard, les cigarettes, et s'en retournait à regret en nous attendant, au risque d'être assautée et traitée de male sorte par son

seigneur et maître. Nous, les hommes, nous faisions poser, nous venions lentement par le sentier qui conduisait à la maison, causant de nos coups de la journée, des billes des queues, des absinthes vertes, rêvant d'avoir fini du Catho pour nous envoler vers le pays où fleurissent ces belles choses.

— Moi, assurait Alcide, je ferai comme mon oncle Auguste, je me ferai avoué et j'irai à Paris ; on ne fait rien dans le métier et on gagne des gros tas de sous.... Je laverai la boîte du haut en bas et je ne rentrerai à Chemaudin qu'avec ma voiture.

Quant à moi je ne sais pas trop ce que je voulais dans ce temps, mais sûrement c'était bien beau. Tous les deux nous en avons joliment rabattu...

## II

Donc, il y a quinze mois j'ai pris la route de Chemaudin au grand soleil, et je suis arrivé en haut de la côte par les sentiers. Depuis vingt ans j'avais perdu même la souvenance des traverses, car je me suis égaré deux ou trois fois parmi celles des bois ; j'ai tragé, comme on dit au pays, de droite et de gauche pendant des heures sans m'y retrouver aucunement dans l'écheveau embrouillé des petits chemins.

Je n'avais jamais plus entendu parler d'Alcide-Napoléon Vergerot, mon ancien camarade. Je l'avais quitté le soir de notre baccalauréat j'avais été reçu, lui retapé et il avait disparu. Puis j'avais pris une mauvaise route, celle de

Paris et lui la bonne, disait-on, celle d'une étude d'avoué à Besançon, où il devait apprendre à trousser galamment le drille et le client. C'est le diable, vous concevez, que de courir en sens contraire, et à moins que de faire le tour du monde il n'y a pas chance de rencontre.

Je savais vaguement qu'il n'était pas avoué mais plus simplement notaire et qu'il habitait paisiblement le logis du vieux. C'étaient là des rumeurs venues de partout, un peu sans contrôle. Mais, en dépit de ses allures, j'avais eu avec lui de si bons instants de gaudaillerie, qu'il y avait pour moi un vrai plaisir à le retrouver au milieu de son courtil de Chemaudin, dans son matras, ses groseillers, ses poules, bien changé sans aucun doute, et probablement revenu aux réalités de l'existence. C'est pour cela que me voici aventuré dans les ajoncs du bois, faisant sauver les merles, les grives, et écrasant de gros escargots jaunâtres — des cocrilles — sur les feuilles tombées. Au dedans de moi

je sens revivre les vieilles chansons de notre jeunesse, celles que nous entonnions, en courant à la gare de Franois reprendre notre train.

J'ai un pied qui r'mue
Et l'autre qui ne va guère !...

Et dire qu'il y a près de vingt ans aujourd'hui de cela, et que nous nous croyions déjà de grands personnages ! C'est ça qui vous repousse et qui explique les calvities précoces, les poitrines bombées et les jambes roidies.

J'ai un pied qui r'mue
Et l'autre qui ne va plus !...

Et puis figurez-vous que tout me semble rapetissé, les champs sont moins grands, les arbres moins hauts. Le petit ruisseau que nous écambions jadis, en faisant tant de jocrisseries, je l'ai passé tout à l'heure en marchant sans le moindre écart. Allons ! maintenant je me retrouve : la Bâbet venait nous chercher là le soir.

Ah la Bâbet ! qui sait où elle est à cette

heure ? vais-je la retrouver là-bas la grosse fille rieuse, la bonne pâte, que j'ai tant de fois consolée — même en l'embrassant, ma foi — lorsque ce grand bête l'avait insultée, et que les larmes chaudes pleuvaient sur sa camisole au point d'y faire une grosse place mouillée. C'est elle d'abord, puis le bon papa Vergerot que je voudrais voir dans ses choux, en train d'écraser les limaces avec ses mains, si bien qu'il était obligé d'essuyer son front avec son bras, comme les moutards se mouchent sur leur manche. Je verrais sans joie les autres, sauf peut-être la mémé Jacoulet, qui me racontait ses histoires de l'*Empéreur*, et qui avait donné à son gamin le prénom du grand homme. Les deux autres femmes peuvent être au cimetière si bon leur semble, ce n'est pas moi qui les pleurerai.

Je vais, je vais. Je passe un bouquet de bois un champ de betteraves, un petit bout de vigne de rien du tout. Je rencontre un gros homme avec un chapeau de paille qui m'indique

la maison Vergerot, là bas au bout du grand mur blanc. Le grand mur blanc ! ce n'est déjà plus la haie d'autrefois avec ses aubépines, ni le chemin bordé de fumiers, qui conduisait tout droit à la porte ; maintenant il n'y a de matras que plus bas, bien plus bas, dans les endroits où M. Vergerot n'est pas maître.

Ah ! Ah ! mais c'est que la vieille talvane grise de la maison a été abattue, mon doux Jésus ! et l'on a crépi au balai toute la façade. Sur le devant on a dressé une petite vérandah, on a taillé les sapins en boule, on a mis des bancs verts. Bon Dieu de Dieu ! mais croiriez-vous qu'il y a une grille, et que sur la grille il y a ces deux mécaniques dorées dont les officiers ministériels parent leur boutique ; c'est donc que notre ami est resté le même, il faut croire.

Drin ! Drin ! la maisonnée accourt. Deux enfants, un chien qui n'est plus la Diane, hélas ! et une bonne qui n'est plus la Bâbet.

Monsieur est dans son cabinet, il peut recevoir, quelle chance pour moi ! Vitement je mets mon chapeau à la main pour entrer dans le vestibule en mosaïques, et je salue. Dans un coin de cabinet noir, où l'on voit des livres sur des tables et des affiches collées au mur, un gros monsieur se tient assis en redingote noire.

— Bonjour Alcide, tu ne me reconnais pas ?

— Tiens ! c'est toi, comment cela va-t-il ? Donne-toi la peine de t'asseoir.

Très froid cet abord. Je ne suis pas un client, et le temps c'est de la monnaie. Toutefois je m'inquiète de tout le monde suivant la hiérarchie. Le père est mort, la mère vit, la sœur bossue vit, elles sont là. Quant à la mère Jacoulet, il y a dix-huit ans — oui ma foi dix-huit ans, le croirait-on ? — qu'elle est enterrée.

Cela vous repousse joliment !

C'était justement mon avis, et l'avis de bien d'autres, de la mère Jacoulet surtout, vous pensez bien. J'apprends alors le mariage de

notre Alcide avec Mlle Stéphanie Briot, la fille du cafetier de la rue des Granges, et la venue de trois bébés, par baux trois six neuf, de trois en trois années.

— Eh bien et la Bâbet ?

— Tiens ! tu as connu la Bâbet toi ? oh bien elle est par là qui soigne les veaux — car il y a des veaux ici — elle n'a pas rajeuni elle non plus la pauvre Babet, elle est bien rustique...

— Je serai bien aise de la revoir.

Mais il y a d'autres conversations qui plaisent davantage au notaire ; nous causons de Paris, où il ne va jamais, de Besançon où il va trop, des enfants, des vieux, des souvenirs. Il reste froid devant tout cela, une chose l'inquiète, c'est que je ne sois pas venu par la grille de la route d'où le coup d'œil sur la maison vaut mieux, et que je n'aie pas aperçu ses deux mécaniques dorées. Je rassure le bon notaire, et je le réjouis par quelques paroles menteuses.

Je trouve même beaux ces trois affreux gamins à l'accent pleurnichard, qui sont venus se rosser dans nos jambes avec un chien pouilleux. Je lui fais compliment du portrait de *madame*, ainsi qu'il appelle la petite gargotière épousée par lui ; j'approuve tout, je loue chaque chose, mais durement et cruellement je lui rejette en plein visage cette phrase méphistophélique :

— Allons voir maintenant *ces dames* et la Bâbet...

Voilà ! Il a fallu m'avouer que ces dames logent en haut du village dans une petite maison à elles, et que la Bâbet y est itou. C'est moi qui dit *itou* remarquez bien, parce que je sens la façon maitre d'écolesque dont s'exprime Alcide. Tu seras toujours le même ! assure-t-il en fermant les portes pour que ses domestiques n'entendent pas baragouiner le patois chez lui. Sa haine pour la langue de ses aïeux s'est accentuée, il l'a prise à partie avec la rage du parvenu ; il ne veut pas de ce sou-

venir importun et chasse impitoyablement ceux qui n'en savent pas d'autre. Moi qui affecte de la parler je le fais devenir jaune.

En haut du village, dans une vieille cassine à claire-voie, avec la soue aux gouris devant et le bûcher derrière, je trouve les deux vieilles. La bossue a maintenant des rides comme une pomme raintrie, et sa voie ressemble une charrue mal graissée. Aussi bien suis-je venu tout seul là, sous prétexte que le notaire avait à expédier encore un tas d'affaires avant le dîner. Les femmes ne m'ont pas reconnu; elles m'ont trouvé vieux, les bonnes chères âmes !

— Et ma Bâbet voyons !

— Tiens ! vous connaissiez la Bâbet !

C'était une phrase à servir à tout le monde. Ces seigneurs ne s'imaginaient pas que la Bâbet pût m'occuper autant qu'Alcide-Napoléon. On appelle la Bâbet qui arrive lourdement avec un bidon à la main, en se lissant les cheveux et en les renfilant dans sa caule. Pauvre Bâbet, il faut pardié bien que je la sache là

pour la retrouver sous ses guenilles. Les cheveux dorés sont devenus de la filasse, les joues sont creusées, les dents sont loin, la taille dévalle. Cepourtant a-t-elle bien plus de la trentaine ? Jésus, ce qu'elle ressemble !

Elle me reconnait tout à peine, et paraît une bête éreintée qui ne se souvient même pas des coups. Des lueurs passent cependant dans ses yeux grisâtres, et elle me donne bien mon petit nom de guerre d'autrefois, le *Ricot*. Mais prrt ! plus rien, savez-vous, plus rien que la maritorne fort empêchée d'être surprise embousée par un monsieur à redingote, et qui demeure sottement les jambes écartées, les bras sur les hanches, la bouche ouverte. Le notaire avait fait cela de cette créature du bon Dieu douce et intelligente, blonde comme la mère Eve et gentite, gentite à croquer : une manière d'animal plus bête qu'une bourrique et assurément moins ragonneuse et moins grognon que l'habillé-de-soies du coin.

Et même pas ce patois spirituel, cette langue

montagnarde mordante des anciens temps ! Tout au plus des bribes de politesses en méchant français, assaisonnées de mots minables. Lorsque j'avais dit aux trois femmes que je les reverrais le soir chez le notaire, j'avais remarqué l'air d'effroi de la misérable fille. Mais je ne savais donc pas ! Alcide était maire, Alcide était conseiller général, Alcide était tout le diable et son train. Des fois le préfet était venu là, pensez-voir un petit peu les affaires ! On ne va pas comme cela rouler chez un homme d'état qui a besoin de tout son temps. J'aurais pu faire mon profit de tout ceci, à supposer que la maman Vergerot y eut mis malice, mais las moi ! autant voudrait supposer malicieuse une sainte en bois, et je me contentai de leur dire en patois combien Alcide-Napoléon m'inspirait de respect.

Et j'en ai vu bien d'autres. D'abord il ne s'appelait plus Napoléon mais Alcide tout court. Il faut savoir ne pas remonter les courants. Ensuite il avait fait place nette autour de

lui, comme de bien entendu. Bon Dieu de bois, que tu as la barbe dure !

J'aime mieux vous dire ce qu'il n'était pas, que ce qu'il était, j'aurai plus vite fait. Il n'était pas marguillier, et pas de la confrérie, le vent n'est plus là. A part ces deux affustiances, il fait tout et autre chose avec, même qu'il est officier d'académie et... de l'armée territoriale, sans compter son grade ministériel, bon sang ! Les malintentionnés disent tout bas qu'il prête à la petite ou à la grosse semaine, avec des sous pas à lui, mais ce n'est guère prouvé, et puis d'ailleurs c'est le maire, il saura toujours bien s'en tirer.

Je suis redescendu de la petite ferme, tristement, en songeant ce que vingt ans amènent de changements dans nos existences. Je n'ai pas eu le courage d'embrasser la pauvre vieille Bâbet, et pourtant...

## III

Dans un carrefour de Paris, un soir du mois dernier, j'ai rencontré le notaire. Il m'évita tout net en prenant sa route derrière un fiacre et en pressant le pas. Il m'avait bien semblé que les bottines n'étaient point neuves et que la chemise était fatiguée ; le chapeau faisait un lamentable accordéon, et le paletot luisait. Vitement j'ai couru après lui, appelant Alcide ! Alcide !

Il fut obligé de s'arrêter. Il était très rouge et sa barbe truchait. Devant que je l'eusse interrogé il m'avoua simplement son désastre. Les suites du Krach, des faillites Savary et toute la séquelle. La vérité c'est qu'il n'avait plus un sol vaillant, qu'il cherchait aventure.

— Et tout ton petit monde ?

Le petit monde était resté au pays en attendant. Quand à lui, fatigué de frapper à toutes les portes il avait quasiment résolu de finir cette vie de déboires en se jetant à l'eau. Il n'y avait pas un chat sous la calotte des cieux qui ne lui dût des sommes, et il ne pouvait rien tirer de personne, rien.

Certes il n'était plus fier maintenant, je l'eusse appelé Napoléon, marguillier et suisse, je lui eusse causé patois même, sans le voir regimber. Mais franchement je n'en avais guère le courage. Je lui fis quelques bonnes phrases pour le remettre debout, je lui promis de m'enquérir et de lui trouver la moindre chose à faire dans un bureau ou ailleurs. Il souriait en me remerciant d'un air lugubre, le pauvre notaire inconsolable.

Puis il me quitta, sans accepter même un dîner, en me donnant rendez-vous.

Mais comme de juste il ne vint jamais.

Il y a deux ou trois semaines j'allai à Che-

maudin pour savoir. Les volets de la maison neuve étaient clos, et les panonceaux ne brillaient plus sur la grille. Dans la belle allée sablée, les herbes étaient montées comme un champ de seigle. Plus d'enfants, plus de chien et plus de bonne. Les mêmes voisins se tenaient pourtant devant leur porte et causaient sans autrement de souci. C'est d'eux que j'appris la vérité vraie, et le cataclysme ; Alcide avait fui, emportant le magot, pour aller vivre on ne savait où, et laissant en plan toute la sainte boutique.

La petite ferme de la maman Vergerot était toujours habitée, mêmement elle y avait logé sa bru et ses trois petits enfants. On n'était pas crâne par là dedans on n'y mangeait pas de brioches, et on avait plus souvent des gaudes que des rotis de mouton. Le diable était aux vaches, comme on dit, parce que le foin manquait aux crèches. Pourtant on n'y mourait pas de faim à cause de la Bâbet qui trimait dur et finissait toujours par apporter des sous et des victuailles.

A présent elle allait au lait tous les matins à Besançon portant trois énormes bidons sur sa tête parce qu'on n'avait point les moyens de lui payer une charette. Tous les matins à Besançon ! aller et retour, plus de vingt-cinq kilomètres, sans compter le travail du jour et les apprêts du marché. Et tandis qu'on me contait ces choses-là si particulièrement navrantes, on me montra une femme courbée en deux, chargée comme un baudet, qui arrivait à grand pas sur le chemin ; c'était la Bâbet. Sous son petit jupon d'indienne, avec sa face bronzée, sa bonne figure fatiguée, la pauvre fille m'apparut encore plus belle que je ne l'avais jamais vue dans, ses quinze ans, aux jours heureux où le bel Alcide ne la ménageait guère. Elle eut été bien vengée la pauvre cendrillon, si son malheur ne l'avait condamnée à toujours porter la besace. Elle passa très près de nous, sans me reconnaître, en lançant aux gens, en guise de bonjour, une de ces phrases patoises qui sont tout à la fois un salut et un soupir.

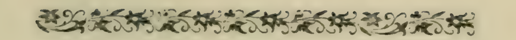
— Enco ne jouniâ de fila !

Encore une journée de filée, un morceau d'elle même resté sur la longue route blanche, comme ses meilleures années et ses bons espoirs avaient été enfouis là-bas dans la maison du papa Vergerot, derrière la petite barrière, au milieu des groseillers et des fumiers disparus. Un jour de moins à souffrir dans cette vie, bonne sainte Bâbet du bon Dieu !



# II

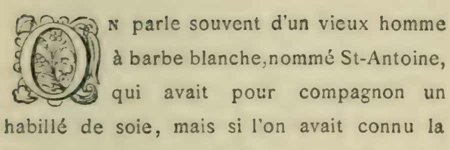
# DES BÊTES



# LA ROUSSOTTE

ET

# SON COCHON



On parle souvent d'un vieux homme à barbe blanche, nommé St-Antoine, qui avait pour compagnon un habillé de soie, mais si l'on avait connu la Roussotte et son gouri, si on les avait entendus parler, se causer, même des fois se disputer, on aurait fameusement relégué le saint dans le rencart pour faire un sort à la Roussotte, vous m'entendez.

Tout en haut des Tilleroyes, au fin dessus, pour dire le mot du pays, il y a tout près du bois de Pirey une cahutte couverte de moel-

lons avec une porte basse, et une petite fenêtre, las-moi! grosse pas tout à fait autant qu'un verre de lanterne, avec des chenils devant, rebouillés, secoués, un tas de fagots dans un coin, et le chemin par côté; c'est la maison de la Roussotte, une cabane sans plancher, presque sans meubles, où la vieille loge d'un bout de l'année à l'autre avec Quiqui son nourrin.

Ma foi, Quiqui n'est pas le premier gouri venu, croyez bien; d'abord il n'est pas trop gras ni trop maigre, il est rose partout et a les soies clair-semées. Sa queue en vrille brangouille fièrement sans se jamais détordre. Il va devant lui, tout à la douce, grognant les chenils rencontrés, farfouillant les équevilles, et mangeant ses trouvailles avec un certain air malin; puis il reprend la charrière, il jette le groin de droite et de gauche, suivi par la Roussotte tricotant ses chaussettes et parlant tout haut, la pauvre innocente. Au fond, vous savez, cette vieille femme accompagnée d'un gouri,

cette créature à faire peur au diable, ayant des cheveux plus jaunes que du foin de Turquie, une caule de petite indienne bleue, et un grand manteau carrelé de pièces, c'est mieux que cela ne paraît, et je me suis laissé raconter sur elle une blague ou une vérité dont vous pourriez peut-être bien faire votre affaire. Le sûr, c'est qu'elle s'appelle la comtesse Adélaïde de Porcheret, d'après les livres et son extrait de baptême, mais vous concevez, jamais elle n'a été plus drue qu'elle n'est aujourd'hui. Défunt son père était un pouilleux, défunte sa mère idem, et ils sont dans la cassine depuis Mathieu Salé, si plus ne passe.

Rafalés comme ils le sont, c'est-à-dire à peu près des camps-volants, ils n'ont jamais manqué d'élever un nourrin, surtout le père. Il disait, pour expliquer sa manie, que ses gens dans l'ancien temps en avaient eu sur leurs boucliers, à cause de leur nom. Mêmement qu'il a montré à Bati-Baulard et à Fanfan-Lagrune des vieux bouts de peau jaune, où tout cela était écrit

avec des couleurs. Moi, je n'y comprends rien, sauf cepourtant leur nom de Porcheret qui est, sauf respect, pas loin de porc, mais pour tout le reste je m'en bats l'œil.

Tenez ! il y a là Fiasco, le crâne bel homme, mon voisin, qui vous en conterait long dessus eux ; je ne sais pas où diable il décroche tout ce qu'il dit, ce sapré nigaudinos, mais il n'est pas gêné. Il fait endêver la Roussotte, comme on appelle la comtesse, il lui fait croire des machines crevantes, même que Napoléon I n'est pas mort, et qu'il s'est conservé en mangeant des gaudes. Elle ne sait pas lire et ne connaît pas deux mots de français, donc ce n'est pas difficile de l'empâturer dans les feux de file ; elle regarde Fiasco avec placidité, sans autre souci : Ost-tu vrâ ? qu'elle dit, ainsi que d'autres auraient répondu : Qu'est-ce que cela me fiche ? Mais comme elle ne sait pas plus ce que c'est de *Nâpolion* que de billets de mille francs, elle se remet à ravauder, à resuivre son gouri dans les chemins, et à chan-

trouiller entre ses deux gencives sans dents des chansons de l'autre monde.

Elle a bien pris cette vie là, et par le bon côté. On dit que des gens bien lui envoient des sous, pour le premier de l'an, et qu'elle les fourre dans une marmite cachée au milieu du bois de Pirey ; c'est encore possible, car elle vous dirait en patois qu'elle est la cousine du comte de Chagey, la tante des ci, la parente des ça, tous des noblaillons avec des châteaux et des écus, des chevaux, des voitures et des domestiques mâles. Elle tient ces racontotes là de son papa, qui les avait entendu dire au sien du temps de la Révolution. Manquablement c'est des riches, plumés à cette époque avec les camarades, vous pouvez croire.

On mourrait à faire la vie qu'elle mène. La voilà partie aujourd'hui pour les chemins de la fin de St-Ferjeux avec le Quiqui. C'est que c'est *mécredi* ; elle ne va dans ces endroits là que le mécredi : elle restera toute la journée à joux près d'un murger, en train de tricoter

et de chanter, pendant que l'*autre* ira freguiller les brequilles sur les routes. — Quiqui, qu'elle lui crie des fois, marche-t-en par qui! Et le Quiqui arrive au galop, pour éviter des scènes, mais il gourgousse intérieurement, et il se dit : c'est-il bête les vieilles filles, c'est-il bête !

Elle sait tout ce que pense le Quiqui. S'il met ses oreilles en l'air, c'est qu'il aura entendu causer par là, et elle se dépêche vite de le mettre au milieu du chemin, pour que le garde ne lui fasse pas de misères. S'il grogne en couinant, c'est qu'il ne trouve pas ce qu'il voudrait et qu'il s'abîme le museau à farfouiller dans de la terre trop dure ; alors elle rebausse avec son bâton des endroits frais où il pourra picorer, et elle cherche avec lui. Un soir Fiasco l'a trouvée à croupetons dans un pré fauché ; elle freguillait des grillots dans leur trou avec une bûche de paille : aussitôt qu'ils montraient leur nez au pouthu, v'lan ! le Quiqui les rôpait au passage, et je te croque, et je te baffre, en fermant ses petits yeux pour mieux

les goûter. Moi, je crois que cela fait autant de plaisir à la Roussotte que si elle les mangeait, elle; je l'ai vu des fois regarder le Quiqui *craquer* des noyaux de cerise — vous comprenez bien, n'est-ce pas, ce que parler veut dire ? — eh bien elle en aurait avalé avec lui, qu'elle n'aurait pas été plus appétissée. Elle reboulait des yeux, des yeux !.....

Remarquez, les amis, que jamais son père ni elle n'ont mangé ni vendu un nourrin. Ils l'ont d'avec eux, comme vous auriez un chien, ni plus ni moins, ni moins ni plus. La Roussotte se bouche les oreilles quand elle entend saigner un *autre* chez les voisins. Avec cet amour là je comprends ses grands-pères de s'en être fourré sur des parchemins. Et puis, après tout, nous ne saurons jamais le fin fond de l'histoire; si le grand Saint-Antoine, le patron des gouris, a jamais eu des enfants, probable voyez-vous, que la Roussotte en descend par les femmes; ces idées là sur les cochons, ça n'a pas dû se rencontrer deux fois sous le calotte du ciel, et

je serais bien étonné si le saint n'avait pas eu des petits cochons de sa race, pour hériter.

Le cocasse de tout cela, le voici : Le Quiqui, sauvage avec les gens, pas toujours très bon pour les petits camarades, ne voit clair que par la Roussotte. Si elle disparaît deux minutes, le voilà aux cent mille coups. Il gueule — au respect que je vous dois — plus fort qu'un des chantres de St-Ferjeux, et il se met en route pour la retrouver ; ce qui fait que jamais elle n'a pu quitter la cambuse sans l'emmener. Vous ou moi, nous aurions une soue pour le mettre coucher hein donc ? elle pas le moindrement du monde, il est là auprès d'elle, la nuit et le jour, seulement dans la baraque il est très propre... à ce que je me suis laissé dire.

Si jamais il crève, elle en trouvera un autre qui l'aimera tout autant, lui parlera, la suivra, et si elle meurt avant lui, vous verrez qu'il la conduira au cimetière...

C'est pas étonnant que les Porcheret aient

eu des cochons sur leurs habits, manquable que si les cochons avaient des habits, ils y auraient fourré des Porcheret...





# SAUTE-A-TROIS

Ce fut pendant la débâcle de Bourbaki que nous fîmes connaissance, *Saute-à-trois* et moi, sur la route de Suisse, près d'Ornans. Je grelottais dans la neige et la boue tandis que mon capitaine, un beau monsieur de Besançon, décoré depuis, mangeait la soupe à l'auberge. Il ne faisait pas *gras* dehors pour parler comme chez nous, et *Saute-à-trois* pensait cela avec moi, tout en croquant des écorces d'arbre, et en tournant de temps à autre vers moi ses deux gros yeux rouges de fièvre.

Je m'approchai de lui, pour lui faire un brin de causette ; les gens pas heureux ont besoin de s'épancher ; *Saute-à-trois* n'était pas heureux. Il me raconta cela en grinçant ses dents allongées, et en remuant plusieurs fois la tête, comme au bon temps où il y a des mouches et du foin, temps si loin de nous à cette heure. *Saute-à-trois* avait l'éloquence communicative, et ne mentait pas ; il disait qu'il avait bien souffert, et ses côtes en cercles de tonneau confirmaient son dire ; il disait qu'il avait connu d'heureux moments, et son nez fin, ses jambes grêles en témoignaient avec énergie.

Pauvre *Saute-à-trois* ! nous partageâmes notre biscuit, et je le fis marcher pour qu'il ne s'engourdît point. Ce fut même à ce propos que je lui donnai ce nom, *Saute-à-trois*, parce qu'étant cheval, et blessé à la jambe gauche de derrière, mon nouvel ami ne marchait plus qu'en sautant, ainsi qu'un chien boîteux.

L'amitié enfante des prodiges ; je finis par découvrir dans ce maudit trou de Lavans où

les Prussiens avaient tout mangé, une grosse botte de foin réservée à notre capitaine ; j'entends dire qu'il devait s'en faire un bon lit chaud pour la nuit dans une grange déserte. Tant pis pour lui, et qu'il me pardonne aujourd'hui, — je lui pardonne, moi, bien d'autres choses ! — je la volai, le soir venu, et tout fier je courus à mon pauvre *Saute-à-trois* endormi à sa longe. Ah ! il me remercia bien, allez ! Il tourna vers moi sa bonne figure malade, se laissa caresser le cou, et fit avec ses lèvres le bruit particulier des chevaux bien portants ; puis il salua de sa tête disant chaque fois : merci ! merci !

Bientôt il fallut nous quitter ; *Saute-à-trois* prenait une direction différente de la mienne. Il fuyait en Suisse, je rentrais à Besançon avec ma batterie de montagne. On avait été long à reprendre le chemin, parce que le capitaine avait fait chercher partout sa botte, furieux d'avoir gelé toute une nuit. Heureusement, *Saute-à-trois* ne révéla rien ; il avait croqué

jusqu'au dernier fétu, mangeant même la neige sur laquelle le foin avait porté.

Nous nous dîmes adieu sur le coup de midi, les larmes aux yeux. *Saute-à-trois* me fit bien des promesses, il me parla bien de ses projets d'avenir, de l'envie qu'il avait de se retirer à la campagne, chez de braves gens, pas trop durs et pas trop exigeants, car le travail le fatiguerait longtemps encore, après une pareille épreuve. En effet on avait eu de bons jours ; on avait connu les courses folles, les jeux, les crêches pleines d'avoine, les bonnes carottes toutes vertes et fraîches. Que pouvais-je lui répondre ? Moi aussi, va, mon pauvre vieux, lui disais-je, moi aussi. Ah ! les gros gigots aux pommes de terre que je mangeais aux Tilleroyes, si tu savais !

Allons ! il valait mieux se dire tout bonnement adieu de suite, et pour toujours, que de faire de mauvais rêves trompeurs. *Saute-à-trois* se tourna contre l'arbre où il était cloué depuis la veille et il dut bien pleurer. Moi

j'avais le cœur tout gros ; on n'est pas maître de ces choses-là.

Adieu, *Saute-à-trois* !

Bisontins, qui voulez bien me lire, vous savez ce que sont les marchés aux chevaux de Chamars, et cette grande corde tendue où l'on attache pêle-mêle bêtes de sang et haridelles éreintées. Parfois un cheval au galop, conduit par un homme tout en sueur, vous frôle ; parfois aussi un coup de queue cinglant comme un fouet vous rappelle que des êtres vivants sont mangés des taons et des mouches, apeurés par les cris, fatigués d'une longue course, et réclamant énergiquement qu'on les emmène. C'est là que je retrouvai *Saute-à-trois*, entre deux pauvres rosses comme lui, tellement maigre, tellement efflanqué, que j'eus peur de l'aborder trop franchement.

Il y avait un an et demi que nous nous étions rencontrés par hasard dans la neige du Lomont, mais ma mémoire ne me trompait point. L'étoile blanche du front, et ce je ne sais quoi

de triste et de minable, particulier à mon ami, empêchait toute erreur possible.

— Bonjour, *Saute-à-trois* !

Ce fut un éclair pour le pauvre animal. Il me regarda béatement, remua les yeux très vite comme s'il eût pleuré. Le paysan à qui il appartenait me vanta sa douceur, sa résignation.

— Achetez-moi mon *Bourbaki*, me dit-il, ce n'est pas un Gargantua. Il ne mange rien.

Cela se voyait de reste, mon brave ; mais moi, acheter un Bourbaki, quand nous n'avions déjà guère de foin pour la vache, n'était-ce point une trop forte entreprise ? Le prix me tenta cependant ; cinquante francs avec le mors de bride et le licou, plus la bouteille au garçon, et l'affaire était bâclée.

— Tope-là ! Tope-là ! Filou qui s'en dédit !

— Filou qui s'en dédit !

C'était la formule.

Je rentrai au logis avec ma bête clopin-clopant ; *Saute-à-trois* n'avait jamais repris son

équilibre, ainsi qu'il me l'expliqua, en suivant la route de Pouilley-les-Vignes ; d'ailleurs il me parla peu ; était-il maintenant trop abruti pour se ressouvenir ? La joie lui enlevait-elle ses moyens ?

En dépit des sarcasmes et des lazzis, je me mis à soigner mon Bourbaki. Je lui donnai le plus d'avoine qu'il m'était possible : je le mis aux champs sans *pâturons*, bien certain d'avance qu'il ne s'enfuirait pas. Au bout d'un mois de repos, *Saute-à-trois* me fit comprendre qu'il essaierait volontiers de se rendre utile dans la mesure de ses forces. On était fin juin et les foins se coupaient partout.

Nous l'affublâmes d'un affreux collier, une montagne de bois et de cuir pointue et acérée, qui pénétra sa peau fine et la déchira. Il ne se plaignit point et souffrit que nous le missions dans la limonière d'un charriot à échelles. Tout alla bien jusqu'au champ ; mais quand on eut un peu chargé la voiture et que le poids devint plus sérieux, *Saute-à-trois* s'évertua en vain.

Crispé, les deux sabots de derrière enfoncés dans la terre, il tenta un effort suprême et tomba.

Un paysan, une brute, lui donna un coup de fourche pour le faire relever; *Saute-à-trois* se contenta de le regarder doucement, comme il m'avait autrefois regardé à Lavans, avec ses deux yeux rouges et bons. L'effort qu'il avait fait avait fendu sa peau, refermée à l'endroit de sa blessure, et le sang coulait. Je le dételai en toute hâte.

— Il n'y a pas grand'perte de votre *vioule*, me dit Jacques Baulard.

Pendant qu'on allait quérir un meilleur cheval, je ramenai ma pauvre bête à l'écurie. Il s'était rompu tout. A peine entré, il tomba sur le flanc et se mit à trembler la grosse fièvre et à pousser de petits gémissements plaintifs. Alors il me parla par son procédé ordinaire, et me conta que le coup de fourche l'avait tué.

Quand il fut mort, je lui creusai moi-même un grand trou dans le clos; j'attelai après la

Finette, notre vache, qui, ne comprenant rien à ce que je voulais d'elle, emporta la légère dépouille en courant. Je poussai dans le trou mon bon ami, mon pauvre *Saute-à-trois*, en jetant toutes les larmes de mon corps. Je me rappelais la neige, la guerre, la faim, la botte de paille, le capitaine. Oh ! ce capitaine surtout, heureux et décoré, et puis ce paysan au coup de fourche...

Sur le petit tas de terre je mis une pierre où je gravai moi-même cette inscription qui fit bien rire les gens :

CI-GIT

UN AMI

1872



# III

# FAUSSES ROUTES



# ROSA LA ROSE

Le père Emonnot a tenu, entre la porte Taillée et la porte Rivotte à Besançon, un caboulot borgne, même aveugle, où les mariniers de l'ancien temps prenaient des fois un chauveau, et d'autres fois logeaient à la nuit. Au-dessus du toit, les rochers moussus de la citadelle se dressaient droits comme un grand mur, ce qui fait que l'été on cuisait dans son jus, et que l'hiver on gelait de froid. N'importe, le père Emonnot, un paysan du grand Saône, plus roué que

les bancs Granvelle, et la mère Emonnot, née native du Port Douvot, s'étaient établis avec peu de sous dans cet endroit, par là du temps de Louis-Philippe, et par leur économie, leur conscience aussi large qu'une chausse de laine, leur vin encore assez buvable, ils avaient mis des écus dans leur bas, au point de devenir très riches. Pas de luxe dans l'établissement vous pensez bien ; à la porte un bouchon de genièvre, sur le mur, un écrit barbouillé en noir par Emonnot lui-même : ICI ON LOGE A PIED, sans faute d'orthographe ma foi, et dedans, quatre chambres à trois ou quatre lits, où les mariniers, les scieurs de long, les *voyageurs* s'empilaient entre eux à l'*hasard* des rencontres, et au petit bonheur.

Bien sûr que des gens aussi raisonnables devaient avoir un coin de cuderie dans la cervelle, et ce coin c'était leur amour du fils, un galopin de sept à huit ans, toujours dévoré, troué, fourbu, qui gouillandait et mandrinait du matin au soir, et souvent du soir au matin

sur les rochers de la citadelle, dans les grottes des roches, où il assommait les chauves-souris, et même aux prés de Vaux, entraînant une bande de voyous, gônés, sales, reniflant, assautant les gens et dénichant les nids. La mère Emonnot n'avait pas le temps de le tenir dans ses cotillons, à cause de son bouchon, non plus que le père, occupé à séparer les ivrognes, à se battre, à menacer; dans ce milieu d'hôtes interlopes, ils n'étaient point de trop là les deux, et Palmyre — leur gamin avait ce beau nom — Palmyre avait vite fait de leur glisser des mains pour rejoindre les autres.

Le père Emonnot, après avoir compté ses bas et leur contenu, devenait généralement un glorieux. Il savait que dix ans encore lui constitueraient un bon magot de jaunots et d'écus, et il voulait, vous sentez, faire de son garçon autre chose qu'un hôtelier. Pardonnez à la mère Emonnot d'avoir eu la même idée, mamans qui lisez cette histoire, mais le fait est qu'elle rêvait mieux de son côté pour le

*mimi*, et dans ses moments de tendresse, cette grosse torche de graisse remuait du haut en bas ses cascades de chair, en souriant d'aise. Avocat ! Elle le souhaitait avocat son Mimi, pour faire endèver les Poisson, ses épiciers, dont le fils serait un jour homme de robe noire, et pour tuer de rage l'oncle Emonnot, qui n'avait jamais pu faire même un curé du sien. Et tout en faisant roustir des grapçons au fond d'un coquelon, dans la fumée rancie et jaunasse qui sortait du pot et allait noircir le plafond au reste, la mère fixait ses yeux en vrille sur son idée voltigeant au milieu, et elle entrevoyait le mignon, avec une belle barbe de cocher, des cheveux frisés, et une robe noire, comme les messieurs du juge de paix. Au fond, pour elle, un avocat c'était avant tout un homme à robe noire, qu'il fût avoué, huissier ou autre chose, mais cette robe lui en imposait, pour l'avoir vue à diverses reprises, quand elle était allée défendre ses intérêts contre des clients malhonnêtes, et elle en avait con-

servé un grand respect, en même temps que dans sa candeur, elle espérait voir Palmyre faire réformer certains arrêts injustes pour eux.

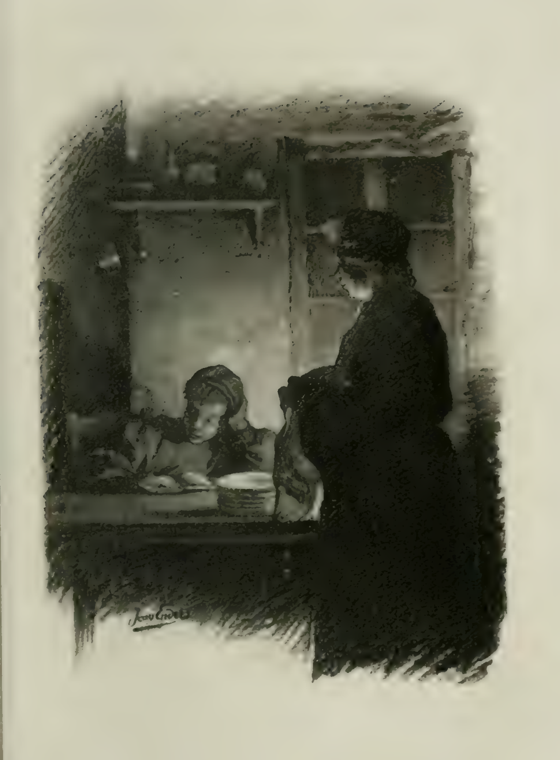
Plouf! on colla un matin le mandrin dans une grosse maison, où des gens à lunettes apprenaient le latin aux mômes, et on le requinqua, on lui lava les mains, sales depuis sa naissance, on lui acheta une casquette en feutre, suivant qu'on les portait alors, avec une houpette en haut, une ceinture à plaque jaune, un cartable sous-main, on lui mit des manches en machine noire, on le démêla, on l'astiqua, et la mère, aussi requinquée, le conduisit elle-même, en lui faisant des recommandations plus nombreuses et plus pressantes que tout.

— Tiens-toi bien à la table, tu entends, Mimi. Ne te pille pas le nez, tu sais, hein? Dis bonjour en entrant au maître... N'abîme pas ton cartable surtout et rentre tout de suite...

Ce fut un ébahissement, lorsque deux ans après le gamin se mit à réciter *rosa* la rose;

dire que le latin c'était cela, ce latin ouvrant toutes les portes ! Rosa ! le nom de la petite à M. Carion le loueur de chevaux. Et très émue, penchée sur la table grasse, entre deux chandelles fumeuses, la mère Emonnot regardait aller les lèvres du polisson, récitant en soi, et pour soi, le fameux *rosa*. Le père, lui, se tenait près de la cheminée, les mains croisées sur le ventre, sa pipe retournée la tête en bas, les yeux ouverts au grand large, et ne soufflant plus. Enfin on avait bien du mal de gagner sa chienne de vie, pour ne pas dire plus, mais on avait au moins des consolations. *Rosa* la rose, la rose sans épines, la meilleure des roses de la vie !

Palmyre avançait ; à présent il savait *Dominus* le Seigneur, *homo* l'homme, des noms entendus jadis à la messe par les Emonnot, quand ils y allaient encore, avant leur *hôtel*. A chaque mot nouveau, entrepris le soir à la lueur des lampes par le gamin, la mère Emonnot s'arrêtait de relaver, et venait regarder son fils. Ah ! Dieu !



la robe était longue à arriver, on ne peut pas dire, mais la queue de notre chat était bien venue après tout, et voilà le petit qui marchait dans ses dix ans et demi, qui avait un bon commencement, et qui promettait.

Mais la nostalgie des houx et des buis avait repris le gamin ; il songeait un peu trop sur son pupître aux courses à la Chapelle-des-Buis, aux baignades du Doubs, aux escalades de Bregille. Un remords lui venait de décliner ainsi *Rosa*, la rose, et de ne plus en voir du tout, entre les quatre murs sales du Lycée, où le tambour battait du matin au soir pour l'enclore. Deux ou trois fois, pendant l'été, on reçut à la maison Emonnot des notes sévères, où l'on demandait des explications sur des absences répétées et non justifiées, et la mère courait voir, sans rien oser dire. Lorsqu'il rentrait après ces affaires-là, on le bourriaudait un peu ; mais il avait une manière si maligne de bouder, en se jetant la tête sur la main et le coude sur la table, en faisant fff ! que la mère hésitait à

le corriger. Souvent il rejetait ses courses sur la maladie, il avait été obligé de prendre l'air, il étouffait, et ceci et quoi encore? ce qui mettait la mère aux cent coup ; elle faisait vitement une infusion, elle courait au vin, l'emboquant pour ainsi dire, et maugréant contre les professeurs, contre les murs du collège si hauts, contre toutes choses.

En cinq ans la *robe* était joliment compromise ; arrivé à la quinzaine Palmyre renâclait. On le maintenait en seconde avec des gens très forts, pour la forme, mais le fond ne valait pas tripette. C'était maintenant une grande chique toute dégingandée, qui portait des pantalons venant aux genoux, et des anglaises à jour. Il avait une voix de voiture sans huile qui donnait mal aux dents à l'entendre, et il ne faisait sûrement pas deux versions sur cinquante. A l'étude du soir, il s'était fourré près de Jacoutet, un malin, et il pillait à s'en rendre malade, tous les devoirs, toutes les copies ; puis l'heure de la sortie arrivée, il allait avec une

bande faire des rafuts dans la rue Poitune, ou casser des lanternes dans la rue de l'Orme de Chamars.

Il y avait un beau temps de *rosa*, la rose ! Le père Emonnot vendait toujours sa bistrouille aux mariniers, et la mère faisait toujours griller ses bouts de saucisse ; seulement Palmyre ne rentrait plus guère avant une heure du matin, aux trois quarts échigné, presque toujours perclus de pensums et de vers à copier, qu'il transcrivait avec des plumes enfilées dans des bouchons, pour faire quatre vers d'un coup. Alors il se mettait en retard, il avait des retenues, deux ou trois fois du séquestre, des renvois motivés, après lesquels il fallait venir intercéder pour lui. Un soir, on le remercia tout simplement, sans vouloir entendre parler de rien, il avait passé six litres d'absinthe aux pensionnaires !

A cette époque-là, il a réussi à édulcorer son père et à retourner complètement sa mère. Du latin ! un beau venez-y voir ! Il n'y a

rien de plus agréable pour les paresseux et les traîneurs de bibliothèques; lui, il avait mieux dans sa foussotte, et il s'en vantait. D'ailleurs ceux qui réussissent au collège, ce sont les nobles et les faiseux de cadeaux, lui n'en voulait pas faire, il ne voulait pas être avocat !

Quel crève-cœur pour la maman, Jésus-Maria ! Elle en pleura deux nuits pleines à en mouiller les draps. Mais comme elle craignait son fils, qu'elle le savait très rageur, en même temps que sciencieux et bien appris pour le latin, elle pensa avec lui et ne le voulut point contrarier. Il avait choisi le métier d'avoué, où on met également une robe noire, une toque et tout le bataclan, où l'on n'a pas besoin non plus de décliner *rosa*, ni même d'écrire le français, mais simplement de pouvoir copier, à peu près, des pages de livres sur du timbré à 1.50. Avoué, cela sonnait moins bien aux oreilles de la mère ; elle connaissait peu ces gens, que dans sa jeunesse on nommait plus raison-

nablement des procureux, mais du moment qu'on lui garantissait la robe, la robe à photographier, la robe en fine orléans, elle n'y voyait plus grande affaire à marronner, et elle dormait plus tranquille.

Je ne sais plus bien chez qui on logea le garçon, pour lui donner de bonnes leçons de procédure et apprendre le métier d'*officier ministériel*. Ce nom avait sauvé la situation et complètement retourné la mère. Officier ministériel! cela sonnait clair et tenait à la fois de l'armée et des ministres pour la bonne femme; Palmyre ne la détrompait mie.

Toujours est-il que voilà notre garçon attelé au corbillard d'un avoué quelconque, où il fait de la fameuse besogne, sans compter le reste ; il copie, il copie, il fait des rôles, des lignes à tant de francs et de centimes le coût, il court les ruisseaux, les saute même, et pendant six mois au moins, — les six mois d'hiver, — cela va tant bien que mal. Après, crac ! le soleil recommence, le tentateur, à couler ses

rayons jaunes dans les houx et les buis, les cancoines sont revenues, on entend : piout ! piout ! piout ! dans les bois, on revoit des papillons sur les boues des gouillats. Il se passe en vous des choses physiologiques inconnues, des coups vous frappent les tempes ; alors on reprend les charrières, on monte aux collines, on trotte des tas de journées, sans le moindre souci du corbillard noir, ni de l'étude de l'officier ministériel où les clercs baillent, où les lignes s'allongent ; on revient le soir gonflé d'air, après s'être fait chercher partout, chez soi et ailleurs, si bien que la pauvre mère en avait laissé brûler ses grapçons pour répondre aux gens lancés à la poursuite.

— D'où deviens-tu, dis donc, que tout le monde te cherche depuis les midis ?...

Il revenait du diable ; Chéreau était malade et il était allé le voir avec Gaillon ; il comptait bien revenir à temps, mais Gaillon lui avait ait boire des drogues ; il était malade lui aussi, et il allait se coucher.

Il y avait ma foi de quoi rire à voir le patarou de la mère Emonnot, qui croyait cela ferme comme tenaille, et sautait à toutes les infusions du saint paradis.

— Et puis dis voir, Mimi, çà s'attrappe-t-il la maladie de Chéreau ?

Mais le voyageur dormait déjà à six francs par tête, dans son lit de la chambre du dessus, la meilleure de l'*hôtel*, où jamais un marinier ne se fût risqué, où l'on avait fourré les actions, les sous, et les plus belles affaires. Il dormait, ma fi, si tranquillement que la mère n'osa plus l'éveiller pour lui faire avaler sa tisane de chiendent.

Il arriva une chose pénible ; au bout d'un certain nombre de jours passés à soigner Chéreau, on mit Palmyre à la porte de l'officine ministérielle, sans tambour ni trompette, sans vacarme, en lui retenant je ne sais quoi pour des objets égarés. Chéreau eut le temps de guérir alors, vous pouvez croire, et Gaillon put griser tout à son saoûl le pauvre expulsé. A

eux trois ils s'amusaient comme quatre, voire mieux, et rentraient sur le matin le gosier sec, les cheveux trempés et la bourse vide. Le père Emonnot ne comprenait plus très bien cette conduite d'un homme instruit, et il se demandait dans sa tête de Saônier, si des fois *rosa* la rose n'aurait pas tourné la caboule au gamin. Celui-ci cherchait une nouvelle position sociale, et il la trouva finalement chez un pauvre diable d'huissier minable, où, ma foi, le papier timbré restait comme chez lui ; sans compter d'ailleurs que si les loups se fussent mangés, les confrères du malheureux homme n'eussent point manqué de *parler souvent à sa personne* en lui faisant des politesses.

Dans ce milieu là, mon Dieu, on pouvait espérer encore mettre une façon de robe noire ; un huissier audiencier est un personnage souvent plus malin que le juge, cela n'est point beaucoup dire, et faisant bonne figure à son rang. La mère Emonnot, las-moi ! ne savait plus espérer. On lui ramenait à chaque instant

le Mimi, plus ivre que le père Noé, tratelant, cabossé, bleu de coups, la langue verte d'absinthe ; et quand les pensionnaires de la maison le voyaient ainsi, ils riaient et blaguaient la pauvre vieille, en disant que jeunesse doit se passer. Le fait est qu'elle passait la jeunesse, et solidement, au galop des verrées, dans les caboulots, dans le jeu, avec les filles, partout.

Vous me croirez à peine, et c'est pourtant la vérité vraie, l'huissier flanqua Palmyre sur le pavé. La robe noire était bien compromise, et, à moins que de revêtir celle des chantres de St Jean ou de St-Pierre, jamais le fils de la mère Emonnot n'aurait réalisé le rêve. Les grapçons cuisaient mal au milieu de tout cela, et les pensionnaires partaient ailleurs, chez un voisin plus habile et plus jeune. Heureusement aux économies ! sans elles on aurait tiré une saprée ligousse dans l'*hôtel* Emonnot, les louis ne poussaient plus entre les pavés de la cour.

Dans le désarroi. Palmyre se posait en

martyr de la fatalité, il était trop malin et trop instruit pour tous ces bougres-là, et on le remerciait pour éviter ses remarques. Insensiblement il descendait de son dédain pour les latinistes, et il remontait en désespéré le courant. Il voulait que les avoués sussent tous que Palmyre Emonnot avait autrefois décliné *rosa* la rose, et le déclassement commençait. Rien ! pas même bedeau, vous comprenez la misère ! Il se faufila à ce moment là dans des clans d'argonniers, il battit la flegme des journées faites, il tint les gargotes, mais pour ce qui était de succéder à son père, jamais par exemple ! Avoir failli être avocat, et faire rôtir les grapçons, recevoir des Jeans-Jeans, la mort plutôt !

La mort ! elle enleva l'un après l'autre les deux vieux, meurtris, désabusés, anéantis. Palmyre ne les pleura guère, mais en revanche il fouilla partout, afin de trouver les cachettes ; une fois les quatre ou cinq mille francs de reste découverts, il vendit le fourbi, et posses-

seur de près de dix mille francs, il se mit à faire des cudes, à inventer des âneries pour avaler ses sous, jusqu'à vouloir ruiner son dernier patron l'huissier, besogne peu compliquée. Puis des souvenirs de collège lui revenaient, et il se demandait s'il ne ferait pas bien d'aller à Paris tâter de la littérature, comme tant d'autres misérables. *Rosa* la rose, toujours et sans cesse, cauchemar noir, fantôme de la vie ratée, de l'existence dévoyée, éternel sujet de misère et de duperie, revenant sans cesse...

En cherchant sa voie, il mangeait à un bout, pleurant ses deux vieux dans les pots et les brocs :

Mon père était broc
Ma mère était pot
Mon grand-père était pinte !

dit la chanson comtoise; au fond Palmyre devait le croire, tant il s'attendrissait à la vue d'un chauveau ou d'un litre. Après des recherches nombreuses, il se fit agent d'assurances, courant le client, raccrochant, recrutant, mais

toujours échoué où l'on trouvait des litronnées. Ceci fit qu'on le remercia bonnement, et que de fil en aiguille, de roche en roche, il en vint à placer du thé suisse, ou telle autre panacée. Il avait en ce moment près de vingt-sept ans, des grandes jambes et un nez rouge ; il avait adopté une manière de casquette, de viscope garibaldienne, jamais changée, et une redingote en alpaga violet, non sans charme. L'argent décampait, décampait ; à l'heure présente il n'eut pas réuni mille francs nets, trois ans après la mort des vieux !

Il voulut frapper un coup décisif, et, dans une brasserie de la rue des Granges, il résolut de fonder une feuille à scandale contre les avoués, les notaires et les huissiers. Vingînce ! Vingînce ! comme disent les cabotins au théâtre. Mille francs c'était assez court, mais tant pis ! Il prendrait ses précautions, il aurait cela, et il canarderait cette bande à Mandrin, pour employer son mot. Heureusement pour les avoués, et pour lui, l'imprimeur ne voulut pas

imprimer, les compositeurs pas composer, et le reste à l'avenant. Sombre, parlant d'ennemis riches et puissants, avec des phrases de marchands de thé suisse, ou même d'avoué, le fougueux Palmyre allait par les rues racontant des histoires sur ses anciens patrons, qui le firent cueillir un soir de juin et mettre à l'ombre. Voici les robes noires devant lui, inexorables, perfides, flanquées de témoins violents : en deux heures l'affaire était baclée ; deux mois de prison, mille francs d'amende, mille francs juste heureusement, telle fut sa récolte.

Il sortit de prison vous concevez dans quel état d'esprit, et il fallut vivre. Sans souliers, sans bas, avec une casquette et une blouse de toile par 15 degrés de froidure, Palmyre arriva au port Rivotte, devant l'ancien bouchon, et là, les deux mains sur ses yeux, il pensa un peu à sa vie perdue. La faute à cette sacrée *Rosa* la rose, sans conteste..... Ah ! Ah ! les robes noires !

L'absinthe d'autrefois, la prison d'hier, l'ave-

nir de demain et la faim d'aujourd'hui, lui faisaient trebiller le cervelet sur la poutre où il s'était assis. Il demanda un morceau de pain à un ancien ami, auquel il fabriqua une racontote pensant l'étonner. Il revenait de Belgique, et avait égaré ses malles où tout son argent se trouvait. L'autre voulait bien lui donner à manger et à boire, à cause des pauvres vieux, mais il n'entendait pas être blagué par un latiniste.

— Tu as beau sortir du collège, tu es bête mon pauvre Mimi, qu'il lui dit.

Certes, il fallait croire l'homme bien bête pour le soupçonner ignorant des histoires de la prison : toujours *Rosa*, toujours elle, partout et toujours, jetant une note fausse dans la vie du malheureux garçon !

Après, il a tout de même fallu trouver à banqueter, et se mettre à quoi que ce soit, aux besognes les plus dures. On a vidé l'équeville, ramassé les chenils le matin dans les rues, puisé le gadou dans les fosses

pour le compte de Badin. Les camarades l'appellent le bachelier, et le blaguent, le pauvre bachelier couvert de drilles, de guenillons, de *pattes*, et maigre à faire loucher un clou. Faut rien perdre ! dit-il, et il ramasse dans les caisses à chenils les croûtes de pain, les cosses de melons, les os que les chiens voudraient bien lui prendre. Et pas un ami ne le regarde, pas un ancien condisciple ne lui donnerait dix sous, tant sa physionomie a sombré dans l'aventure; on passe à côté de lui au galop, crainte d'un salut compromettant, ou d'une poignée de main.

Maintenant il joue aux baillistres avec les gamins, à 35 ans au moins ! Boque à dépit de maître ! crie-t-il, lorsqu'il dérange les billes d'un adversaire. Il bloque aussi, parce qu'il est très joueur, et qu'il *ragauche* ainsi des sous aux gamins tout jeunes. Je l'ai vu l'autre jour avec la lèvre pendante, hâve, devant une boîte de cireur. — Cirer Msieu ! Cirer Msieu ! et bien qu'à peu près de mon âge il ne m'a pas

reconnu, et il m'a poursuivi en courant : Cirer ! Cirer ! Je me suis fait cirer consciencieusement, même mon pantalon, même mes bas, parce que le pauvre diable s'est cru obligé de me conter ses souffrances ; lui un bachelier ! — il le croit peut-être — s'en voir réduit là, réduit à râcler la boue, quand on a été chez des crapules d'avoués, d'huissiers, et d'autres, et qu'on en savait plus qu'eux tous, même le latin dont pas un d'eux ne décrocherait un mot...

*Rosa* la rose, quoi ! C'était immanquable.





# LA SOUTANE

Quand on apprit à Baume-les-Dames que le pauvre Antoine Foulon — Toto-Foulon comme on l'appelait en classe — avait quitté la soutane pour rentrer dans le siècle, il y eut un cri d'effroi parmi les gens pieux que sa défection attérait. Foulon, neveu de prêtre, avait suivi une vocation, longuement préparée par six ans de petit séminaire à Ornans, et trois ans de maîtrise à Besançon. Il avait été sagement conseillé doucement conduit, et point du tout forcé dans sa dé-

termination. Six semaines avant qu'il reçût les ordres, son oncle voyant ce caractère un peu *en dessous* tourner à la tristesse et aux préoccupations, l'avait exhorté à réfléchir. Son père, un vieux vigneron, l'avait engagé à tout lâcher, plutôt que de faire un *auquel* en soutane, la pire engeance selon lui. Toto-Foulon n'avait donc point d'excuse.

Au moment de sa désertion l'abbé Foulon habitait à Besançon, dans la rue Poitune, une petite chambre que lui louait au mois la mère Jeanet, moyennant le prix modique de 70 francs, nourriture du soir comprise. Le matin, l'abbé s'arrangeait comme il pouvait, tantôt déjeunant chez l'un, tantôt collationnant chez l'autre, et maigrissant un peu à ce régime inégal. Les méchantes langues de la ville assuraient bien que d'autres motifs faisaient saillir les os du pauvre abbé, mais dans les rues de Besançon, surtout dans cette misérable petite rue Poitune, les cancans ont beau jeu de porte à porte et de *trapon à trapon*. Il s'ensuivait que malgré

des bruits officieux, sournoisement colportés parmi les salons de l'archevêché, l'abbé n'avait point été inquiété, et les donneurs de conseils et d'avis en étaient pour leurs frais. Certaine bigote plus hardie qu'il n'était de raison, avait même reçu de son directeur une semonce si verte, qu'elle n'avait plus ajouté foi à rien, niant l'évidence, puisqu'elle habitait sur le carré de Toto-Foulon.

La vérité est cependant que l'abbé s'était dévoyé subitement, du jour au lendemain, brûlé comme une phalène maladroite aux yeux de la petite Jeanet. Un matin il s'était réveillé homme, et ce réveil l'avait foudroyé net. Quand le samedi de l'Ascension, la vieille loueuse frappa à la porte de l'abbé, il était parti laissant la clé à la serrure, une lettre sur la table et 30 francs sur la cheminée. Comme l'abbé ne lui devait rien plus, et que la lettre expliquait suffisamment son voyage, la bonne dame ne s'en émut point outre mesure; elle n'apprit que longtemps après, avec nous tous, que

Toto-Foulon était à Paris, courant les rues et gourgandinant. La dévote éconduite lui avait raconté le tout un soir, en mettant les points sur les i, ce qui valut à la jeune fille, cause involontaire de tout ceci, une solide réprimande avec beaucoup de menaces.

Toto-Foulon était tombé à Paris en plein Quartier-Latin, cherchant des leçons pour vivre et geignant famine. En attendant que sa tonsure repoussât, il portait une calotte anglaise qui ne le quittait pas plus que son ombre. Il avait enfermé sa soutane dans un petit placard d'hôtel, guettant l'occasion de la vendre ou de la jeter, mais cette occasion ne se présenta point. Un jour l'abbé rencontra quelque bonne âme qui lui procura de l'ouvrage et l'emmena chez lui ; on lui offrait une chambre dans la maison, on l'habillait plus décemment, et on lui donnait une centaine de francs par mois.

Foulon chargea sa soutane dans une serviette, la mit sous son bras, et, comme il était

grand jour, et qu'il ne put la jeter à la Seine en passant, il dut la caser n'importe où dans la chambre qu'on lui donnait.

Au bout d'un an la soutane était toujours dans sa serviette, mangée aux rats et moisissant derrière le lit où il l'avait cachée. Elle devenait d'autant plus encombrante, que l'abbé avait des projets sur la jeune fille de ses protecteurs, et que la vieille défroque l'eut pu trahir et vendre à jamais. Car Foulon n'avait rien avoué, il comptait sur l'avenir pour aplanir la route, et d'ailleurs il n'était point tombé en maison si farouche qu'on eût pu s'effrayer beaucoup de sa situation; il ne craignait que le rire, le rire fou de la jeune fille découvrant un jour la soutane. Son esprit franc-comtois peu endurant se fut mal accommodé de ces plaisanteries; il résolut donc d'en finir une bonne fois, et de *friler* dans sa cheminée la soutane graisseuse et moisie. Il le fit un soir.

C'était en juillet et il dut fermer ses fenêtres

pour commencer l'œuvre. Il se calfeutra, entassa papiers sur papiers dans la cheminée, et sur ce foyer étendit le drap, sans trop le presser, pour que la flamme y mordît plus sûrement. Le papier brûla très vite et sans fumée, mais quand l'étoffe fut touchée elle se vengea du délaissement et de l'ingratitude, en jetant partout des fusées blanches que le malheureux fut impuissant à réprimer. Courant au plafond, rejetées au sol, passant par les fentes de la porte et des fenêtres, les fumées de graisse et de laine brûlée s'échappèrent par les escaliers, les corridors, léchant les murailles et empuantissant tout. Le pis fut bien que le pauvre Toto ne pensait point à ce désastre et continuait son travail, à demi suffoqué, et toussant à outrance. Il fourgonnait stoïquement le drap, le secouait pour qu'il se consumât, et suait à grosses gouttes dans cet atmosphère d'Achéron.

Quand l'odeur eût suffisamment rempli tous les étages, on commença à s'émouvoir, à par-

lementer dans les escaliers, puis l'on sut bientôt d'où sortait la fumée. Les protecteurs de Toto, la jeune fille en tête, accoururent et frappèrent à la porte avec énergie. Surpris dans sa besogne, noir de suie et couvert d'eau, l'abbé demeura pétrifié devant sa cheminée, comme si on l'eut surpris en quelque crime affreux. Il ne répondit point aux appels et se tapit dans l'angle d'une armoire, pour qu'on ne le vît point par le trou de la serrure. Peine perdue, la porte céda sous la pression de vingt personnes effarées et un même cri d'horreur sortit de toutes les bouches béantes :

Il fait cuire quelqu'un !

Il ne faisait cuire personne, il brûlait simplement de vieux papiers et une vieille redingote. Il l'assurait avec un tremblement nerveux qui n'échappa point. Il y a du louche dans l'histoire ! assurait quelqu'un, et comme on reconnut que ladite redingote était bel et bien une soutane salie, on bâtit un drame qui prit consistance. D'ailleurs, Toto-Foulon

se défendait de plus en plus mal ; au lieu d'avouer tout simplement l'aventure, il voulut expliquer, se coupa, se démentit, et finit par pleurer comme une Madeleine.

Je le revis un jour à Baume-les-Dames après son histoire. Il avait fait deux mois de prison préventive, pour n'avoir voulu donner ni son adresse ni son lieu d'origine. Un beau jour il avait fini par avouer tout, et on l'avait renvoyé à Baume où son père était mort de honte en le revoyant. Toto-Foulon qui frisait la trentaine, paraissait alors plus de quarante ans ; il portait longue sa barbe noire, et avait conservé son air *en dessous*. Depuis, il avait tenté de tout sans succès, poursuivi par la haine du clergé et le mépris des gens. Une fois il s'était improvisé farinier, ce qui avait fait bien rire.

— Il est comme les corbeaux, disait-on, il blanchit en devenant vieux.

Un soir de printemps qu'on l'avait remercié de sa maison et de son moulin, le pauvre

diable rentra dans sa petite chambre désespéré.

C'était au premier avril, et l'année s'annonçait toute gaie et chaude, les oiseaux piaillaient sous sa fenêtre ouverte. Tout à coup en ouvrant sa porte il aperçut une soutane rapée, pendue au plafond de sa chambre, et balancée par le courant d'air. C'était la manière des gens de Baume de lui rappeler que tout dans la vie n'est que misère ; c'était un poisson d'avril brutal comme une gifle. Toto ne souffla mot pendant deux jours. On s'en inquièta à la fin et on monta : la porte non fermée laissa entrer tout le monde.

A la poutrelle du plafond la soutane était toujours pendue, seulement il y avait quelqu'un dedans...



# IV

# HISTOIRES DE VIEUX



# LES POMMES DE 93

Le soleil qui luit malgré tout, avait fait cette année-là mûrir les pommes, les grosses pommes de reinette.

Ma grand'mère avait quatre ans, étant née le jour de la prise de la Bastille. Fille de bourgeois paisibles, elle n'avait point connu les terreurs des riches. Ses deux sœurs plus âgées, son frère et elle, avaient été envoyés aux champs, bien que la cloche sonnât les jugements, et que la ville fût toute remuée. Aussi les quatre enfants, armés d'une corbeille,

furent-ils bientôt sous les pommiers du verger, cueillant ou abattant les pommes.

Grand'mère, avec son petit bonnet relevé en pointe sur le front, son beau *devantin* blanc, et sa petite jupe à fleurs, était partie très gaie : malheureusement n'ayant point la taille ni la force, elle ne put ramasser qu'une toute petite pomme chétive, dont son frère et ses sœurs rirent beaucoup, et qu'elle cacha soigneusement dans sa bavette blanche.

Puis, comme le jour tombait, et que la maman avait recommandé d'être de retour de bonne heure, les quatre enfants reprirent le chemin de la ville avec leurs *panières* pleines. Seule grand'maman ne portait rien, rien que sa toute petite pomme de reinette.

Elle ne l'avait point mangée, parce que d'abord la pomme était trop petite, et aussi parce qu'elle était la seule que la mignonne ait pu ramasser dans sa journée. Les sœurs et le frère avaient été moins avares : ils puisaient à belles mains dans le tas.

Et la petite pomme était si près de la figure de grand'maman que son parfum de reinette mûre la tentait ; mais la fillette se contint. La pomme, à la belle tache rose, semblait prête à sourire et prête à parler. Grand'maman de quatre ans eût cru bien mal faire que de la croquer.

Dans la ville où les enfants rentrèrent, il y avait un grand brouhaha. On avait le matin même condamné à mort un célèbre ci-devant. Craignant un coup de main, le tribunal avait mis sur pied toutes les forces ; la grand'rue de la ville regorgeait de monde, de gens cocardés en signe de civisme. Les quatre enfants, traînant leurs pommes, se trouvèrent dans cette mêlée, et, ma foi, les pommes coururent plus d'un danger.

Seule la petite pomme de reinette de grand-mère restait enfouie dans le devantin.

La voiture conduisant les condamnés passa dans la grand'rue. Il se trouva que, par suite d'un recul dans la foule, les quatre petits fu-

rent aux premiers rangs. On avait à cette époque de ces spectacles !

Sur la charrette le ci-devant, tête nue, cheveux longs, chemise large, passa entre deux gendarmes. Ses mains n'étaient point liées. Il souriait à peine.

Il dut se passer de graves choses dans la tête de grand'mère, car elle tendit au condamné, de sa menotte, la petite pomme de reinette. Et le condamné la vit, et il souriait toujours avec tristesse, quand mon grand-oncle, plus adroit que ma grand'mère, prit la pomme et la lança dans la voiture.

Crut-on à un signal, pensa-t-on que la reinette renfermait quelque surprise ? On ne sait. Mais la troupe se rua vers la charrette, les enfants furent pris, et la *panière* de pommes confisquée.

Seulement le ci-devant avait eu le temps de se baisser et de ramasser la pomme, la pauvre petite pomme de reinette !

Il y mordit à belles dents, alors que grand-

mère, plus occupée de sa pomme que de tout, cherchait à la voir une dernière fois à travers la foule épaisse.

Et le condamné envoya de la main un gros baiser à la mignonne.

Le même soir, on ramenait les quatre enfants à leur père. Quelles transes et quels pleurs! Grande sœur assurait que ce n'était pas elle. Tante Henriette sanglotait, oncle Louis de même. Grand'mère seule était calme et songeuse. Elle tenait toujours relevé le coin de son tablier.

Il ne faut pas faire cela, petite malheureuse! dit le père.

Et quand les policiers furent partis, il la prit dans ses bras et l'embrassa en pleurant.

Il lui fit faire un grand signe de croix et dire un *De Profundis*, le *De Profundis* de la petite pomme de reinette.

Depuis ce temps grand'mère ne mangea plus une pomme sans faire un grand signe de croix.



# LA GRAND'MÈRE

Il ne nous semblait pas à nous autres, petits enfants, que l'on pût jamais décrocher le cadre de la belle dame. Nous appelions ainsi le portrait charmant d'une de nos arrière-grand'mères suspendu au mur, dans la chambre verte, près de la porte du corridor. Notre maman l'avait maintenu à une hauteur très ordinaire, pour que nous pussions en tirer facilement les dragées placées derrière, qu'on nous donnait aux grands jours de satisfaction. Il nous

paraissait tout naturellement que la dame du portrait nous les prodiguait elle-même, et nous lui en savions un gré infini, moi surtout.

Et le curieux de l'histoire fut bien que l'âge ne changea rien à mes sentiments d'enfance. A quinze ans, je venais de temps à autre rendre visite à bonne maman, comme nous disions, dans la chambre verte. A cette heure, je ne lui demandais plus ni dragées, ni fruits confits, pas même de l'argent, ce qui eût été plus digne de mon âge, non; je venais simplement causer avec elle du vieux temps, assis en face du cadre, dans un fauteuil qu'elle nous avait laissé, et elle me répondait très bien avec sa belle bouche rose et riante, malgré son petit air de tristesse, de même qu'elle ne cessait de fixer doucement sur moi ses deux grands yeux noirs.

De qui était cette toile? Nous ne nous en souciions point. Un maître connaisseur, c'est-à-dire un âne bâté, la croyait de madame Vigée; mais eût-elle été de Raphaël que nous

n'en eussions tiré ni vanité ni argent. Pour nous, la grand'mère était toujours celle que nous avions aimée dès l'enfance, à cause des bonbons, et, comme je le disais, il ne nous semblait pas qu'on pût la décrocher jamais.

Une fois, je me rappellerai toujours ce fait, un Monsieur décoré vint la voir et nous proposa de l'acheter. Comme de juste, il perdit son temps ; mais il nous en resta quelque chose, un pressentiment vague, que cette tentative réussirait et que nous ne serions point toujours de même courage. Notre mère en fut toute dolente durant plusieurs jours, et nous en conservâmes aussi, nous, les enfants, une tristesse indéfinissable. Ce mois-là, nous fîmes notre visite plus souvent, plus longue, et la causette se prolongea au delà des temps ordinaires.

— Tu vois mère-grand, — nous lui disions ce mot de La Fontaine, — tu vois, mère-grand, que tu ne t'en iras pas... Ah ! tu souris, bonne maman, tu as bien raison, va !

De fait, elle gardait son éternel visage, moitié gai, moitié triste, dans l'ovale de son beau cadre doré.

Il en advint de nous comme de bien d'autres ; la mère veuve, les enfants jeunes devinrent la proie des rongeurs de deniers ; ce fut un notaire qui nous mît sur la paille. Je vous épargnerai sûrement le détail de notre agonie ; les champs vendus, l'argenterie engagée, les meubles disparus les uns après les autres, surtout les beaux. Bonne maman assistait à cette débâcle, mais elle souriait moins, sa bouche se plissait aux coins, et des fois nous croyions qu'elle pleurait avec nous.

Lambeau après lambeau, tout prit l'envolée, et il arriva même un jour où l'on afficha la maison. Quelle journée pour mère-grand ! Je me souviens encore de cette malle à demi faite, dans laquelle notre pauvre mère avait empilé nos hardes, — celles qu'on nous laissait par compassion, — et qui traînait follement dans la chambre verte. Ce devait être fini le

lendemain ; on allait jeter aux enchères tout, tout jusqu'au portrait de mère-grand.

Ah ! nous n'avions pas voulu la donner pour un bon prix autrefois ! Aujourd'hui, il faudrait bien l'abandonner pour rien, et le monsieur décoré s'en forgeait une félicité singulière.

Sur la malle de la chambre verte notre mère vint s'asseoir. Je la vois encore coiffée du vieux bonnet brodé de mère-grand, relique qu'elle tentait de sauver en s'en affublant. La conversation fut longue cette fois, si longue même que nous fûmes obligés d'y mettre fin. Nous en serions tous morts.

Adieu, mère-grand !

Moi, l'homme, — l'homme, hélas ! — je fis bonne contenance, parce que je ne regardai pas le portrait ; mais je sentais bien que mère-grand avait les larmes aux yeux. Quant à ma mère et à ma sœur, elles tombèrent sur un banc et pleurèrent à chaudes larmes.

Nous ne l'avions tout de même pas décrochée de nous mêmes, et nous n'aurons jamais à

nous reprocher cette infamie. Entre les mains de qui passa-t-elle ? Nous n'en sûmes jamais rien ; le pis eût été de le savoir.

Il y a trois jours, je traversais la rue de l'Échelle devant la boutique d'un misérable brocanteur, vendeur de pendules, marchand de gravures, acheteur de tableaux.

Dieu du ciel ! au milieu de ces horreurs entassées, parmi les cadres profanés, les pendules étiquetées, les épaves tirées du Mont de-Piété, mère-grand, mère-grand toujours riante et triste, me regardait là de ses grands yeux noirs ! Ma foi, pourquoi le cacher ? je faillis m'en trouver mal, et ce fut la voix bien tremblante que je m'adressai au marchand.

Misère !

Pour lui, c'était la du Barry, la célèbre comtesse, il l'avait même inscrit sur la toile en grosses lettres à la craie. Il avait imposé cette ignominie à grand'mère, et j'avais le courage de me taire. Enfin, il le fallait : c'eût été mé-

chante querelle, et j'aurais pu perdre à tout jamais la pauvre mère-grand.

Et quelle joie à la maison quand je la rapportai dans un vieux bout de journal, et que sans rien dire je la plaçai sur une chaise! Les conversations d'autrefois reprirent aussitôt. Mère-grand, cette fois, n'avait plus son petit air triste. Je ne sais à quoi cela tenait, mais elle souriait franchement.

Elle est ici maintenant la bonne chère âme, entre les deux portraits de ses petits-enfants, les yeux doux et grands ouverts, comme si elle cherchait à se rappeler les histoires du bon temps. Il n'y paraît plus de son air triste et de sa mine résignée, parce que, grâce à Dieu, les notaires sont loin, et les avoués, et toute la bande. Une fois cependant que, pour une cause futile, nous dûmes faire sortir les meubles de la chambre, il nous sembla que mère-grand reprenait son regard de tristesse...

Non! plus jamais nous ne referons cette mé-

chante plaisanterie ; les cœurs qui ont souffert ne supportent même pas l'apparence de la souffrance ; vis heureuse, mère-grand, et souris à ta famille ; bientôt, je l'espère, tu distribueras des bonbons aux enfants de tes petits-enfants.





# LE CANON DE LIGNY

## I

TABOUROT, voyons, racontez-nous votre canon de Ligny.

Et, pour la centième fois, le bon père Tabourot reprenait son histoire que tout Besançon connaissait, de Battant à Tarragnoz. Le pauvre vieux savait son récit par cœur, à force de l'avoir répété à deux ou trois générations de musiciens au théâtre ; il l'avait même enjolivé au fur et à mesure que l'âge était

venu et que la date de la grande bataille s'éloignait. Le 16 juin 1814, c'était bien loin, si loin que le père Tabourot perdait quelquefois le fil sur certains points, et qu'il ne se souvenait guère que du canon.

Mais, par exemple, le canon avait soutenu le choc des ans. Depuis plus de cinquante années Tabourot ne variait pas d'un soupir dans son récit. A présent que la tête était blanchie et l'oreille un peu dure, le vieux ne tenait plus compte des observations ; il poursuivait sa narration, sans merci, les yeux au-dessus de ses lunettes, les mains sur les cordes du violoncelle dont il venait de jouer, et l'archet à la droite comme un sabre.

Comment Tabourot avait-il pris un canon à Ligny ? il ne le comprenait pas lui-même, car il était sans forfanterie. Il se souvenait d'avoir eu un gros shako avec un aigle et une fourragère, un grand sabre et un petit cheval. C'était avec tout cela que Tabourot, le canonnier Tabourot, protégé du maréchal Moncey, dont il

connaissait l'oncle, avait conquis un canon prussien. Il se rappelait très bien qu'il avait tapé très dur sur *des gens*, comme il disait, et que ces gens s'en étaient *ensauvés*. Disons de suite que le père Tabourot, pour excellent violoncelliste qu'il croyait être, ne se piquait aucunement de grammaire, et qu'il ne considérait pas les savants.

Mais quant à expliquer pourquoi le canon avait fini par rester entre ses mains, le vieux n'en savait pas grand'chose. Son cheval avait été tué, lui-même, blessé à la tête, se soutenait à peine ; le fait est que les Français vinrent le relever vers son canon, dont il tenait les roues avec l'énergie victorieuse d'un grand conquérant.

Un général qui passait avait simplement dit : Ça va ! Ça va !

Tabourot avait trouvé cela bien peu, et il se promettait d'en écrire à son illustre protecteur, Monsieur le Maréchal ; mais son capitaine lui donna tant d'assurances, qu'il

voulut bien attendre. D'ailleurs, où aurait-il envoyé sa lettre ? Les soldats ne savent pas l'adresse des maréchaux en temps de guerre, et Tabourot moins que tout autre. Il apprit le soir que les Français avaient donné une bonne volée aux Prussiens, il dormit content près de son canon.

Dieu sait ce que rêva le petit conscrit pendant cette nuit, mais son beau songe dura peu ; deux jours après, son canon était repris, encloué, cassé, et lui-même aux trois quarts démoli à Waterloo. Pris par des soldats de Blücher, Tabourot dut passer plusieurs nuits à la belle étoile, gardé par des baïonnettes longues comme cela, et des moustaches furibondes.

Et puis, un matin, ses gardiens avaient exigé de lui qu'il chantât la *Marseillaise*. Alors les cris, les rires, les injures avaient plu sur les prisonniers. Tabourot, écœuré, refusa de dire le dernier couplet. On le larda de coups.

Quand le vieux troupier me conta son histoire, il y avait cinquante ans qu'il avait pris

son canon. On était en 1864, et Tabourot occupait à la mairie une petite *plaçotte* qui l'aidait à vivre. Le soir il faisait sa partie de violoncelle au théâtre, et dans les entr'actes il racontait son canon. C'est là que je l'entendis, et que l'entendirent tous les Bisontins, car, étant sourd, Tabourot jetait très haut les notes ouvertes de son accent franc-comtois.

— Voyons, père Tabourot, racontez-nous votre canon de Ligny !

Les jeunes sont sans pitié ; on lui montait une scie ; mais il ne se fâchait jamais, et s'il se doutait de quelque plaisanterie, il souriait d'un air entendu, comme pour dire : Si cela t'ennuie, mon garçon, tant pis pour toi ! Mais tu avaleras tout jusqu'au bout.

Sa bonne tête blanche et ses favoris d'argent émergeaient à la hauteur de la rampe, car il était très grand. Il avait conservé quelque chose de ces têtes de la Restauration, à type uniforme, dont on faisait des généraux ou des colonels. Cela le flattait énormément qu'on le

comparât à son protecteur, le maréchal Moncey. Un dur à cuire ! assurait-il.

Dès l'année 1866, après Sadowa, il avait disparu du théâtre ; un instant on l'avait cru mort. La victoire des Prussiens l'avait atterré. Pandours ! Choucroûtes ! disait-il avec le seul mépris qu'il eût de sa vie. Mais il résista à ce coup, et il alla s'enfermer dans le petit village de Moncey, près de la claire rivière d'Ognon, où il y avait tant de perches et de goujons. Là, le souvenir du vieux maréchal venait le ranimer. Il parlait du *père Jeannot*, comme il appelait familièrement Moncey, avec deux ou trois vieux de la vieille, et il racontait son canon.

Dans la maisonnette qu'il habitait, Tabourot avait transporté ses reliques, son shako, son pistolet à pierre et son grand *coupe-chou.* Le soir, il décrochait le violoncelle, et jouait à ses anciens amis des marches de Napoléon Ier. Pour lui, Napoléon Ier, c'était le *fiston*, on ne savait pas pourquoi, mais il ne le nommait jamais

autrement. Une fois, après avoir raconté son canon, on lui demanda de jouer la *Marseillaise*, « pour voir ».

Tabourot jeta les yeux autour de lui et ferma les volets. On était sous l'*empire nouveau*, et il n'était point prudent de râcler trop fort l'hymne célèbre. Il mit une sourdine aux cordes de son instrument, et subitement, violemment il entama la *Marseillaise*. Tout à coup :

— Choucroûtes ! Potence de bonsoir ! dit-il en jurant familièrement.

Et se reprenant :

— C'est à ce moment qu'ils m'ont massacré les canailles !

Mais Tabourot avait commis là une grande imprudence dont il eut à se repentir plus tard, le pauvre cher homme. Chacun sut à Moncey qu'il avait joué la *Marseillaise*, et tout le monde voulut entendre le chant prohibé. Monsieur le curé lui-même désira se rendre compte. Tabourot racontait d'abord son canon et finissait apr jouer son grand air, avec une fougue et une

maestria étonnante pour ses 78 ans. Il était de 1791.

Mais il ne finissait jamais les couplets : il s'arrêtait tout à coup, se levait, remettait le violoncelle dans le buffet en s'écriant :

— C'est à ce moment qu'ils m'ont massacré !

Et tout le monde était ému, comme aux soirs d'hiver, quand la grand'mère raconte une grosse histoire de *vouivre* ou de gens qui reviennent.



## II

Le 23 octobre 1870, les Prussiens poussaient une pointe sur Besançon par la vallée de l'Ognon. Dans la matinée, ils entraient à Moncey, en grandes bandes noires roulant des canons, et précédées d'un long général, tout sec et tout blanc, avec une casquette de chemin de fer. Les paysans avaient soigneusement barricadé leurs portes, et la maison même de Tabourot ne laissait qu'une lucarne ouverte par laquelle émergeait sa tête de vieux maréchal de France.

— Pandours ! Choucroûtes ! criait-il.

Mais le bruit des canons et des chevaux, les commandements sonores faisaient sa voix se

perdre dans un tourbillon de bruits confus. Rouge, l'œil égaré, écumant et jurant à faire peur, Tabourot vociférait par sa lucarne.

A la fin, la vieille bonne le tira par son habit et l'entraîna. Il était temps, car les Prussiens s'arrêtèrent tout à coup et il se fit un grand silence lugubre.

On entendit la voix d'un paysan qui répondait :

— Oui, Monsieur, c'est Moncey.

Le général à casquette plate se retourna vers ses officiers avec une expression de visage assez respectueuse, et leur baragouina son patois. Tous s'inclinèrent.

Pauvre Tabourot ! L'aspect propret et blanchi de sa petite maison, la vue du courtil bien soigné, attirèrent l'œil de tout ce monde. Un officier d'ordonnance fut envoyé à la porte, qu'un soldat heurta de coups de baïonnette. Quand le vieux violoncelliste ouvrit, et qu'il apparut avec sa tête blanche, triste et grave, son long habit gris, et sa pose noble et résignée, l'officier salua.

— Pardon, Monsieur, dit-il.

Et tous entrèrent. Il allait être midi, et il leur fallait à manger tout de suite ! La pauvre vieille bonne effarée saignait des poulets et courait à la cave. Tabourot, écrasé, laissait faire, et murmurait de temps à autre :

— Choucroûtes ! Choucroûtes !

Les officiers se mirent à table et menèrent grand bruit. Ils occupaient toutes les chambres du petit logis avec leurs ordonnances, leurs plantons, leurs armes. Un d'eux, par mégarde, accrocha sa casquette au clou d'un tableau représentant Moncey, Tabourot la fit rouler à terre et, regardant fixement l'officier ébahi :

— Pas devant celui-là, bonsoir de bonsoir ! jura-t-il.

— Eh ! Eh ! Monsieur, dit l'autre sans se fâcher, en ramassant sa casquette.

Ils sourirent sans plus. Tabourot s'assit devant eux sur une vieille chaise boîteuse, la seule qui ne fût point occupée par ses hôtes.

Ses lèvres marmottaient comme s'il eût raconté son fameux canon, et son œil égaré regardait par-dessus ses lunettes comme autrefois au théâtre. La présence de ce grand vieillard tristement farouche, le portrait noirci du maréchal pendu à la muraille en imposaient aux Prussiens. D'ailleurs, il faut le dire, ils conservaient une certaine bienséance.

Une estafette vint, qui apporta des nouvelles au général.

— Monsieur, dit aussitôt celui-ci, en s'adressant à Tabourot, nous passerons la nuit ici.

Le vieux fit un bond prodigieux. La nuit chez lui ! Peut-être les fils de ceux qui lui avaient fait chanter la *Marseillaise* à Waterloo ! Il se mit les mains derrière le dos, ce qui était pour lui la manière la plus commune de peindre une colère atroce. Ses yeux s'injectèrent et la veine du front se gonfla. Il était temps qu'il sortît, car il eût brisé tout.

Ah ! les bandits ! Ils lui avaient tué un neveu

un mois auparavant ; ils avaient ruiné les trois quarts de la France ; ils s'étaient installés là chez lui, chez Tabourot, comme dans une gargote ; ils commandaient, prenaient, pillaient, salissaient même le *père Jeannot* avec leurs casquettes !

Et leurs chevaux mangeaient les clématites, arrachaient le lierre ; leurs hommes enlevaient les *palis* de la cour, brûlaient les portes et brisaient la vaisselle !

Il arriva à la cuisine vers la vieille bonne qui tenait de son mieux tête aux soldats. Il demanda une lampe et descendit à la cave.

Comme il ne remontait pas, la Josette descendit à son tour, inquiète : elle le trouva perçant la voûte sans bruit.

— Je cache ma bonne eau-de-marc, dit-il tranquillement, remontez vite et ne les laissez pas venir maintenant.

De fait, Tabourot glissait entre deux pierres de la voûte un petit tonnelet. Il suait sang et eau, car il s'agissait de n'être point entendu et

de faire vite. Quand il eut fini, il remonta presque gai, comme s'il eût mis à l'abri un de ses trésors, le shako ou le grand sabre. Puis il rentra dans la salle, où la conversation de ses hôtes s'alanguissait dans la digestion d'un bon repas, au milieu de la fumée des pipes et de l'odeur âcre des eaux-de-vie.

L'un d'eux ayant aperçu le violoncelle l'avait décroché. Assis sur une petite chaise, et l'instrument enserré dans ses énormes bottes, il jouait gauchement un air à porter les morts en terre. Tous ses amis fredonnaient avec lui sur ce ton lugubre particulier aux gens d'outre-Rhin.

Il allait être cinq heures du soir. La bise qui sifflait dans les fenêtres, la pluie qui fouettait les vitres donnait une note plus triste encore à la scène. Le vieux canonnier, debout, regardait le musicien d'un air paterne, avec la superbe d'un connaisseur en face d'un ignare. Parfois il soulignait d'un hochement de tête les notes bizarres échappées au Prussien.

Puis il sortit et s'en vint trouver la Josette, sa vieille bonne.

— Allez chez le curé lui porter ceci, dit-il ; et il lui donna une enveloppe griffonnée à la hâte. Faites le grand tour, la traverse n'est pas sûre.

Il rentra alors, après être encore redescendu à la cave. Et brusquement il arracha le violoncelle des mains de l'officier ébahi.

— Voici ce qu'il faut jouer ! cria-t-il.

Alors il saisit son archet comme s'il eût dégaîné, passa sa vieille jambe amaigrie sur la chaise comme s'il eût enfourché son petit cheval de Ligny, et rageusement, sans accord, sans mesure, il fit hurler la *Marseillaise* aux notes aiguës du violoncelle.

Stupéfaits, les huit Prussiens s'étaient levés et lançaient leurs imprécations dans leur langue.

— Assez ! assez ! disaient-ils en français. Tout à coup, au dernier couplet, une détonation épouvantable retentit, crevant le plancher

et effondrant la table. Par la porte restée ouverte, Tabourot s'était élancé, hagard. Aussitôt les soldats arrivèrent armés et le saisirent. Tenant son violoncelle à bras le corps, le vieux brave se fraya un passage à la faveur de l'obscurité et de la nuit venue. Déjà il était dans la cour, quand il s'empêtra dans des cordes et tomba.

Le bruit avait jeté tout le monde dans la rue. Les paysans eux-mêmes étaient aux portes. — C'est chez Monsieur Tabourot, disait-on ; et de fait une colonne de fumée bleuâtre s'échappait de sa lucarne. Alors les Prussiens coururent à la maison et trouvèrent le vieux arrêté par les cordeaux, mais tenant toujours son violoncelle.

Au dedans la situation était moins grave qu'on ne l'avait cru, personne n'était blessé ; le plancher effondré laissait échapper une odeur de poudre, mais le tonnelet du pauvre Tabourot avait été insuffisant.

On l'entraîna avec son instrument qu'il ne

voulut point lâcher, et on le jeta dans une chambre de ferme momentanément changée en prison. Alors on le laissa seul, sur les ordres du général qui avait bien manqué y rester. Affaissé, la tête tombante, le bras appuyé sur une table, Tabourot plaça son violoncelle entre ses jambes.

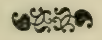
— Voilà ce que je jouais quand ils m'ont massacré ! dit-il.

Et il essaya de faire courir l'archet sur les cordes, mais elles étaient brisées. Deux fois il s'y reprit, et deux fois il fut obligé de laisser retomber son bras inerte. Il eut alors un de ces indéfinissables regards des fous, où revivent d'un seul coup les souvenirs, les amours, les luttes du passé.

C'était à Ligny, le 16 juin 1814, commença-t-il.....

Et sa tête tomba sur sa poitrine.

Tabourot ne devait plus raconter son canon...



# V
# LES MARIAGES PAR LA



# L'ALLÉE DE NOYERS

## I

Il y par là dans les vingt-cinq ans de mon histoire, et Miserey ne songeait pas le moindrement du monde au chemin de fer du jour d'aujourd'hui ; il y avait devant le pays des prés, et, derrière, un rocaillon pointu où l'on récoltait le vin blanc sec, le *vin de garde*, si bon, si bon que les gens de Miserey seuls et l'*Empéreur* en pouvaient boire. Pas loin de là on trouvait la route d'Ecole, avec des

bouquets de bois, et des tas de sentiers conduisant aux Auxons, et au bois même du village. Par en bas, au mitan des près, deux ou trois pauvres mâtins freguillaient le terrain pour y chercher du sel, à cause, disait-on, que la terre était salée, et ils avaient fabriqué des espèces de machins pointus avec quoi ils ne trouvaient rien au monde. Les gens, au fin fond d'eux, se moquaient ferme et raide de ces cuderies là ; ils avaient pour leur boisson de la trop bonne denrée, et pour pitance du trop fin butin, sans avoir besoin de s'aller mettre à fenailler dans les prés, comme des taupes ou des gouris. Toutes ces pensées là, qui en valaient de plus mauvaises, émanaient surtout du père Thouverey, un des plus riches du pays, ayant plus de vin de garde, sur ses mâts de cave, que tous les rois de France, de Navarre ou de Franche-Comté. Le père Thouverey, à la mode des gens de par là, ne manquait pas de chiner « les branguillous », comme il appelait les misérables mécaniques dressées dans

le pacage, et ça lui arrivait encore assez souvent, en passant devant, de crier des affaires aux trois ou quatre rogneux farfouillant l'histoire : — Vous avez voir là une belle cheminée eh ! brelandiers ! On doit y rebouiller les écus dans votre cambriole, messieurs les cambusards ! Vous auriez plus vite fait d'aller racler du sel sur les cornes à Joumard, vous savez les petits ! Un autre aurait été assauté tout dreit pis qu'un galeux, et reconduit à coups de trique, lui pas, le vieux bougre, à cause de ses sous, de son toupet de chien et ses vantardises. Rien de rien ne valait ses marchandises à lui ; il avait des bœufs plus d'une fois en plus de la grosseur des autres ; il avait des champs où le butin truchait à force de druesse ; il avait mêmement des pièces de cent sous plus larges que celles aux gens ordinaires, sans compter une montre d'or qui mettait en bas son heure en trois quarts. Et puis il ne se trompait jamais ; il savait les temps, à regarder les herbes, il prédisait aussi bien qu'un *Messager boiteux*

les chauds ou les froids, les maladies des gens, tout le diable et son train ; seulement vous sentez, il se fourrait les doigts dans l'œil jusqu'au coude, sans vous mentir, et si on ne lui riait pas au nez, il n'en était que cela.

Thouverey était le seul à avoir au milieu du village une bâtisse avec talvane blanche et volets verts. Le vieux mâtin reluisait de loin dans son toit d'ardoises grises, où le soleil donnait à aveugler un régiment. Devant la porte, un petit palis empêchait les gouris et les poules de venir fourrager dans l'enclos, et un arbre planté par un homme politique en l'année 1848 mettait une tache verte sur le blanc éclatant de la maison. Ceci n'était pas d'ailleurs la seule ombre dans la vie de Thouverey, et censément, sur d'autres chapitres, il était plus minable qu'un caillou, suivant son propre dire. Les malins, qui savent tout, racontaient à Pierre et à Paul le fond de ses misères ; c'étaient la fille et la femme là dedans...



L'ALLÉE DES NOYERS

Ils disaient cela ainsi, pour laisser trotter les cervelles et cabrioler les imaginations, mais au plus vrai des choses, il est sûr et certain que le pain béni n'était pas toujours du côté de l'homme. D'abord si la Glaude Thouverey, la femme, était un ramandon de sacristie, une cautaine de goupillon, ce n'était pas pour dire, mais l'autre avait fait tout son possible pour cela. S'il était dru et garni d'écus, il lui devait à peu près le tout, et au lieu de lui en faire bonne figure, il se logeait des quarrils de vin dans le cou, au risque d'en avoir le nez tout sali, et il laissait des nuits entières la Glaude se trémousser à l'attendre entre ses draps. Une fois, il avait même fallu aller le quérir à la *roue-neut* sur un tas de pierres de route, où des gens l'avaient retrouvé à moitié fracassé ayant déroché de sa hauteur, le nez sur le tas.

La Glaude s'était mise à le relâcher d'un cran et à lui manquer sa soupe le plus souvent possible; quand il arrivait en tratelant dans le poèle et en marchant sur tout, vite-

ment elle s'en courait à l'église d'avec la Zénaïde sa fille. Lui ne cassait rien, il avait le vin gai des Comtois, et s'il ne trouvait plus personne au nid, le voilà de se mettre à brailler des affaires, à chanter des chansons contre la bourgeoise, dont les voisins se faisaient des chauveaux de bon sang :

Tous les hommes ça pue
Ça sent la charogne
N'y a que mon doux Jésus
Qui sent l'eau d'Cologne
N'y a qu' ! N'y a qu' ! N'y a qu' !
N'y a qu' ! N'y a qu' !
N'y a qu' mon doux Sauveur
Qu'ait de la bonne odeur !

C'était la Glaude qui était censée débiter la chanson, et il riait en ouvrant les fenêtres, il interpellait les femmes, leur disant des couenneries à les faire rougir du haut en bas, devant et derrière. Et puis ses vanteries le reprenaient, il arrêtait les passants avec sa mine rougeaude, ses yeux pleins de

vin, son nez remué à chaque parole ainsi qu'une truffe, et en bredouillant, 'en sautant des mots. — T'as vendu ta vache, eh ! Corniaux !... l'est bien !... elle avait plus d'os que de... comment donc ?... que de lait, est-ce pas donc ?... Et dans le chemin on venait de loin pour l'entendre raconter le pourquoi du comment il ferait « méchant temps » le lendemain, suffit que les orties baissaient le museau, et les échardons itou. Les extravagances commençaient quasi aussitôt ; il se vantait de se tenir sur un pied, en appuyant son coude sur son autre jambe levée en l'air, et au lieu de cela il s'étendait à plat dans son courtil. La femme revenait alors, et les gens partaient afin de ne pas trop lui faire honte, à elle et à la Zénaïde.

Pourtant, malgré ses brindesingues, Thouverey ne mangeait pas son butin, loin bien loin de là. Il était si tellement arabe, apchard et tondeur de sous, que sûrement il ne s'aurait jamais envinassé sans les autres. De temps à-

autre temps on le voyait sortir avec une bouteille de son *jaunot*, du meilleur, et gagner l'auberge, seulement il n'apportait que son à compte, et, moyennant son litre, il buvait des soirs entiers, il vidait tous les pintets des camarades. En outre il frouillait aux cartes, il gagnait des argents fous sans peine, tandis que les autres se cassaient le portrait, et avaient bien des maux à lui faciliter la besogne.

La Zénaïde, sa fille, allait sur ses vingt-deux ans ; c'était une petite blonde avec des joues roses, et puis des yeux en couleur de vieux saladier de campagne. Elle suivait la maman dans tous les endroits, parce que le papa lui faisait peur. Levée avant le patron-minette elle enfilait vitement sa caule d'indienne, son casavec et son jupon court, mettait ses grandes chausses de coton et des sabots, et au grand galop elle courait aux champs faire la besogne, passer au fessou les pommes de terre, sarcler les haricots et les pois. Elle avait du cœur à ce travail, qui la mettait un moment

loin du vieux, elle arrange à la sarclotte des carrés entiers en une heure, secouant son dos souple et des fois se relevant pour se passer le revers de sa main au front, et regarder le chemin parcouru. Elle chantonnait, sur le ton plaintif des gens du pays, les vieilles mélodies comtoises le front penché sur ces plantes, dont les parfums violents lui montaient au cerveau, et elle récriait les passants, joyeusement, même les beaux garçons, avec sa bonne figure ouverte et rieuse ; Eh là-bas, là où allez-vous ? — Pîrot t'ais mis tai balle bllaude ! Te vais ai lai nouce ! Et on lui répondait sur le même ton, on s'approchait d'elle, on lui faisait la causette, on taillait une bavette, on la taquinait, et puis on reprenait la route.

Malgré tout, la Zénaïde Thouverey n'avait pas d'amoureux, de bon ami comme on dit, on avait la peur du vieux qui racontait partout ce qu'il ferait au premier pris. Mêmement on avait vu souvent des garçons bien tranquilles prendre le grand détour, pour ne pas

parler à la demoiselle au milieu des champs. Elle en avait bien un peu guignon, seulement au fond elle avait trop d'ouvrage pour s'en penser sur les hommes, et elle bûchait, elle piquait, elle rechaussait haricots et bettes-raves :

Paysan donne-moi ta fille
Et voilà tout !
Donne la moi z'en t'y priant
Tu m'y rendras le cœur content...
Et voilà tout !

Ma fille elle est trop jeunette
Et voilà tout !
Elle est trop jeune encô d'un an,
Parle l'y donc en attendant
Et voilà tout !

Et voilà tout ! voilà tout, du moins jusqu'au temps dont nous parlons, quand le père promettait la trique aux galants indiscrets. Seulement, voyez-vous, le *voilà tout* n'a point trop duré, suivant que l'on raconte. Un jour dans la plaine, entre le village et celui d'Ecole, tandis

que la petiote écampourait du matras d'avec ses deux mains sur le champ, voici le Paulin Martenot qui passe portant un trident et son bidon de pitance. — Oh ! Zénaïde ! qu'il lui crie depuis le chemin. — Elle se détourne vitement tenant encore à la main une bonne potée de matras, elle lui dit bonjour en lui montrant ses larges dents blanches.

Alors il arrive, lui, au risque des coups de bâton, et il se met à causer de toutes sortes de choses. C'est un garçon habitant au dessus du village avec la mère Martenot, une pauvre veuve, et il est bon ouvrier, bon fils, et toutes les herbes de la St-Jean. Il s'en va relever par là des murgers de vigne, et il raconte ça avec un petit air drôle. Je ne sais pas pourquoi voilà qu'il prend la main de la Zénaïde et qu'il la regarde ; alors elle aussi le regarde, et puis ils ne se disent plus rien.

— Ah ! Zénaïde, si vous n'étins pas si riche ! qu'il fait tout d'un coup. Si elle n'était pas si riche, eh bien ! ma fi, il lui causerait comme

cela tous les matins, puis il la demanderait au vieux, puis ils se marieraient et ils seraient bien heureux. Le voici parti, patatrac ! et il raconte, il flûte, si bien que la mâtine se prend, se prend ; en moins de deux petits quarts d'heure l'affaire était arrangée, on dit même qu'il lui avait volé une grosse biquette sur sa joue, et il y avait au monde deux bons amis de plus.

Ça a été leur beau temps. Ils travaillaient maintenant dès le jour venu, malgré les pluies de l'automne ; ils trouvaient toujours des murgers à relever, des matras à étendre, des paisceaux de vigne à arracher ou à planter. Pendant ce temps là Thouverey se moquait du monde, ou bien faisait sa *bête ombrée*, ou son *nain-jaune* dans la gargote, et la femme priait tous les saints, cancouinait, allumait des petits cierges pour guérir son homme de sa passion. A présent la Zénaïde travaillait trop pour visiter ainsi les saints chaque matin et chaque soir.

L'hiver courait : il devenait déjà plus difficile de se parler sans être vus. La Zénaïde s'était offerte pour aller au lait à Besançon le matin, à tour de rôle avec la domestique ; quand on aime, on est bête ! Seulement le père n'avait point entendu clair de cette oreille là ; pas de çà, Lisette, avait-il répondu, se méfiant de la bagatelle. Il avait alors ouvert ses deux yeux avait tracassé sa femme, de telle sorte que les deux amoureux n'auraient pas même pu se serser la main après cela. Ils en étaient réduits à se faire des signes par les trous de leurs greniers, et à s'embrasser en pensée.

Paulin fut reçu comme un chien dans un jeu de quilles le jour où il se risqua d'aborder Thouverey en pleine gargote. Il s'était dit : une fois gai je vais l'entreprendre. Gai, cela était facile à dire ; Thouverey gai ! cela valait pis, à cause de ses gouailleries.

— Ah ! c'est toi, tire-la-gaîne qui voudrais de la Zénaïde... Tu as voir là bien raison ma fin ! mon poulot... Seurment vaut mieux tâcher de

te faire raillû tes culottes avant ; tu peux te vanter que tu verras du drôle le jour où tu me diras : bonjour beau-père ! Je ne voudrais mêmement pas de toi pour siffler mes lunottes, coco-merdouillet, sans te commander...

L'autre était devenu rouge, rouge, suffit que tout chacun riait d'entendre la voix de l'ivrognard ; et puis il avait pris son bâton à la grosse poignée pour matraquer un peu le gars, seulement l'idée de la Zénaïde lui avait repris, il avait levé le siège en crachant quasiment sur la table du vieux godailleur, en manière de défi. — Il y a bien pitié aux hommes saoûls, avait-il dit en s'en allant, cuve ton vin, vieille gouape !

La première fois, vous entendez, que Thouverey était traité de cette manière ! Vitement le voilà debout prenant sa chaise d'un coin — Viens y donc, écrignaule ! hurla-t-il, viens y donc ! filou ! Seulement il avait mal regardé Paulin, avec ses yeux tratelant pis que ses jambes ; le garçon, d'une beugne, le jeta entre

les deux tables, et tranquillement il sortit en riant.

Le diable est aux vaches, comme on dit. Thouverey à demi enragé arrive chez lui et assaute la Zénaïde. La pauvre fille tout estomacquée jure ses grands dieux de son innocence; mais au dedans elle donne raison à l'ami, elle pleure pour lui. La mère est suffoquée près de son poèle; elle essaie de parler raison à la brute lâchée, qui casse tout et parle de flanquer des coups de fusil au monde. Dehors, on entend et on se rattroupe, on écoute aux volets; l'histoire a vite fait le tour de Miserey. Paulin mange tristement sa soupe en branlant la tête, et des fois il sort pour savoir...

Tout à l'entrée du bois, à un petit quart d'heure du village, il y a une allée de noyers où le vent siffle l'hiver en les faisant remuer ainsi que des grands bras d'homme. On ne vient pas trop là dans les nuits, à cause du bruit, et des chouettes pleurardes qui regardent en clairant leurs yeux. Le jour que je vais dire, on voyait des fumées blanches cou-

rant autour de la lune, plus vite que le vent, si bien qu'on ne savait pas si c'était la lune ou les nuages qui marchaient de cette manière. Dans le village il n'y avait plus de chandelles aux carreaux, et par instants, la lune, en se montrant tout d'un coup, laissait voir le toit d'ardoises des Thouverey et leur palissade verte. Le vent de pluie venu de Pirey tordait les noyers à les faire pleurer, les buissons avaient de ces secousses brusques qui donnent chair de poule au dos, et dans le loin, le tout loin, des chiens jappaient, en traînant leurs voix sans raison, pour le plaisir.

Il est près de dix heures du soir, l'heure où Paulin Martenot revient de chez le père Gaudot à Pouilley-les-Vignes, où il s'est engagé comme carrier. On entend une voix grave chantant une romance :

Je n'y reverrai plus
Mon amie Madeleine,
C'est là ma grande peine
Et mes amours dessus!...

Il y avait *amours déçus* probablement, seulement vous concevez que le pauvre mâtin avait bien d'autres chiens à étriller que de mettre l'orthographe. Il s'en venait lentement, jetant ses bras l'un après l'autre en avant, pour prendre le ballant de la marche ; sur sa casquette en peau il avait lié son mouchoir, et il arrivait à un bout de l'allée, quand voilà deux femmes arrêtées à l'autre bout à l'attendre. Lui ne voyait pas ses deux doigts devant son œil, à cause qu'il pensait à la Zénaïde et à son malheur de ne la plus du tout épouser jamais. Ensuite il avait appris son mariage décidé avec un gabelou, un homme d'état, suivant le mot du pays, dont le père Thouverey faisait le cent de piquet, quand l'autre venait au village ; et, la tête basse, le nez sur le chemin, comme on dit des fois, Paulin continuait à fredonner les couplets :

Je n'y reverrai plus
Mon amie Madeleine...

Quand les deux femmes s'approchent de lui

et par contenance lui font cou-cou ! au moment où il passe. Vite Paulin prend sa trique, se met en garde, mais dans la lumière de la lune il reconnaît la Zénaïde et la petite Josette Manillon.

— Tiens ! c'est vous, qu'il leur fait d'un air assez emprunté, il y a bien longtemps qu'on ne vous a pas vue, demoiselle...

Ah ! ce n'était pas la faute de la Zénaïde, et Paulin eut été bien cruel de croire autre chose. C'est même pour lui parler qu'elle est venue, seulement il doit comprendre qu'elle n'a pas pu se trouver toute seule d'avec lui, sur un chemin, au milieu de la nuit ; alors elle a amené la petite Josette, qui d'ailleurs sait toute leur histoire, avec bien d'autres gens, malheureusement... depuis le jour où les affaires avaient été comme cela brisées d'un seul coup. Eh bien oui ! ma fi, elle se marie, mais Paulin peut croire combien cela l'amuse, rien qu'à lui regarder la figure rouge, de l'eau que ses yeux y pleurent.

Le garçon continuait à marcher ; il comprenait, il savait bien, seulement il ne voulait pas, lui, nuire à la Zénaïde, elle pouvait rentrer chez elle sans se bouliguer, ce n'est pas lui Paulin Martenot qui lui fera un charivari ou lui plantera des *mai* ; il n'en voulait qu'au père Thouverey, il lui gardait un chien de sa chienne, et *voilà tout.*

La conversation devenait ce que tous deux auraient voulu qu'elle ne fût pas. Ils s'aimaient bien et ils se dirent des duretés ; elle, lui reprochant sa presse ; lui, assurant qu'elle aurait pu mieux l'aider. La Josette Manillon écoutait tout cela en ouvrant les yeux, mais elle ne soufflait pas son saoûl. Il n'y eut pas de beaux serments échangés, on ne pensa même pas à empêcher la noce du gabelou ; on se serra simplement les mains devant la première maison du village, et le garçon se remit à prendre son pas, au clair de la lune qui dessinait sa forme sur les maisons ; dans la rue déserte ses souliers ferrés résonnaient ,les chiens jappaient, en

passant leur nez par dessous les portes mal joignantes, et la Zénaïde sentit que son bonheur s'envolait dans le vent en même temps que le bruit du carrier s'éteignait.

Le gabelou ne quittait plus la maison à ardoises, et ma foi, il n'était point mal, le garnement. Vingt-six ans, guère plus, un peu maigrelin et rabougri, six pouces de jambes et le reste tout de suite, mais une jolie moustache bien frisouillée, des cheveux comme de la laine d'agneau noir. Avec cela pindariseur, pinceur de verbe, racontant des histoires de journaux, et malin pour la peine. La Zénaïde s'y était habituée, un peu par force, un peu différemment même, et elle voyait à ce moment le jour arriver, sans autrement se mettre en patarou. Il est certain que jamais le Paulin n'aurait pu lui dire les mêmes affaires, ni lui tourner des machins de la pareille façon. La seule chose, c'est que Paulin n'aurait jamais bavardé autant, bu de cette manière, et joué sans décesser des nuits entières. Avec cela le gabelou avalait

autant de pitance qu'un curé en pourrait bénir, et il avait un poil dans la main, sauf respect, à étrangler un bedeau. Une chose par exemple rachetait ces petits défauts, c'est qu'il *était bien de chez lui*, c'est à dire qu'il avait des sous, que la Zénaïde n'était point une affaire, et qu'il la prenait pour sa jeunesse tout bonnement.

Il était gabelou à la porte Charmont, et il avait une casquette dont il tirait vanité. Dès les six heures en hiver il freguillait les voitures entrant en ville : N'avez-vous rien à déclarer ? demandait-il, avec son accent traînasseur, et il plongeait son « freguillon » dans les sacs ou les bottes de paille. C'est de cette manière là que son amitié pour Thouverey était survenue, à cause d'un litre bu sur le pouce. Le vieux voyait, dans ce mariage, le meilleur moyen de se détraper de ce vilain gars de Paulin Martenot, auquel il avait juré ses pires malices. A présent, lorsqu'il en disait du mal, la Zénaïde n'allait plus chouigner dans un coin ; elle aussi s'en était détrapée, on aurait dit du moins...

Le jour de la noce fut fixé par là pour le jeudi d'avant la Quinquagésime. A force de regarder le calendrier, un jour qu'il était fin plein, Thouverey avait fini par s'arrêter à cette date. Il n'y avait plus de sicut, il fallait y passer, le plus tôt étant le meilleur en fait de *conjugo*, comme il disait. On eut deux grands mois pour préparer tout le fourbi, tuer les gouris, fabriquer les saucisses, les andouilles, décanter les vins, ourler le trousseau, confectionner les robes. La mère Thouverey revivait au milieu de tout ce bruit qui la changeait un peu de son butor. Maintenant qu'il y avait à faire à la cassine, on ne le revoyait plus ; il s'en allait à dix heures du matin et rentrait douze heures après, sans avoir décrampé du jeu. Il ragonnait alors de trouver les chaises encombrées de linge, les tables garnies de viandes, les fourneaux encore chauds ; comme il avait le gosier égrali, il lui fallait un coup de *revas-y* avant de se fourrer dans la chapelle blanche, où il ne tardait pas à ronfler comme une mécanique à battre le grain.

Le jour arrivé, dès la première heure, les garçons viennent tirer des coups de fusil sous le fameux arbre de 1848, et ils mettent debout la maison éreintée par les préparatifs de la veille. Le temps est à la pluie, la pluie chaude de février, avec un vent qui courbe en deux les peupliers de la route d'Ecole. La Zénaïde a mis le nez à la fenêtre d'un air irrité ; sa robe de mousseline verra beau jeu dans les margouillis du chemin ; seulement le temps change si vite à cette époque. Le branle-bas commence. Thouverey est levé, il crie à travers les escaliers, il réveille les gens venus la veille, qu'on a empilés au hasard dans les greniers, les chambres vides, même le bûcher. Le gabelou arrivera vers les dix heures avec ses gens, ses père et mère, son oncle le gendarme, les Célestins et les Célestines, dans une voiture à planches peinte de neuf. On a vitement couru au milieu de la rue, pour voir si personne n'a rien juché sur le toit pendant la nuit : on craint un mai ou un charivari du pauvre Paulin.

On sait, par les cautaines, qu'il n'est point allé à son ouvrage le matin, alors on s'attend à des bêtises. Thouverey promet des coups de fusil pour un oui pour un non, quand il apprend cela, mais au fond il est très ennuyé ; il redoute le scandale pour ses invités où il y aura un notaire !

Les voitures tombent de tous les côtés à la fois, des Auxons, de Chatillon, de Voray, de Pouilley, de Besançon. Le marié arrive le dernier dans la voiture bleue, secoussé comme un nourrin, avec une bande de filles endimanchées. Il y a les trois Pilottes dans des robes de popeline merdoie, avec des casaquins noirs de jais, et des bonnets blancs à rubans roses ; les vieux Tastu de Château-Farine, dont le père Tastu avec son anglaise marron à boutons jaunes, sa blouse par-dessus et son chapeau de soie ; le curé de Saint-Ferjeux, les Durantin des Montboucons, avec leurs enfants habillés en collégiens ; puis la mère Emonnot du port Rivotte arrangée et gaupée de la belle manière, avec

une chaîne de montre grosse autant qu'une corde de chanvre, et un bonnet jaune. Le carcan traînant tout cela en avait de quoi tirer la langue aux grapilles ; il montait la côte du village en secouant sa tête quasi jusque par terre, et en suant pis qu'un alambic. Arrivés devant la porte du courtil, les cris s'élèvent : Enfin les voici ! Allons ! nous ne perdrons pas tout ! Puis les femmes escaladent les échelles de la voiture en prenant par le cou les conducteurs ; le curé de Saint-Ferjeux s'empature dans sa robe et manque de prendre un billet de parterre.

On se précipite dans le poêle où l'on trouve toute prête la mariée, à qui on met des épingles dans le voile, qu'on n'approche pas, qu'on ne boque pas même, crainte des accidents. La Zénaïde est rougeaude ce matin là ; les frayeurs, les presses, lui ont mis sur les joues des taches plaquées. Elle a les yeux bordés de noir, ses mains tremblent, elle sent une sueur froide partout. Tout le monde vient lui

dire son mot, les garçons et les filles, les hommes et les femmes, les vieux et les vieilles. Puis on n'attend plus que le gabelou qui se rafistole et la Glaude Thouverey, la mère, dont la tête éclate. Dans le poële, où la Zénaïde occupe la place du milieu, on n'entend plus que des rons-rons ; il semblerait qu'on fût déjà à l'église. Les filles envient le blanc de la robe, la fleur d'oranger, les gants de peau, le livre, les boucles d'oreilles en diamant de vitre, qui branguillent et scintillent. Les hommes parlent tout doucement, en tenant leurs mains croisées sur le ventre, et leur chapeau pendant par contenance. Les vieilles se rappellent leur temps et leurs robes, le butin qu'on leur donnait, deux ou trois coquelons, un lit, deux chaises, une table. Il ferait bon voir aujourd'hui qu'on proposât de pareilles mécaniques !

Thouverey se tient dignement près de la Zénaïde ; il a mis une redingote et une cravate noire à vingt-cinq tours qui lui tient la tête au carcan. De temps en temps il va ouvrir la

fenêtre, pour savoir si la pluie va dérocher, et aussi pour guigner le Paulin Martenot du coin de l'œil ; mais la pluie ne vient pas et le garçon est loin.

En route ! mauvaise troupe ! La cloche gringotte dans le clocher, tout le monde est là, même le notaire, même le gendarme ; on s'arrange deux par deux et on sort par où il y a le moins de gouilles. On s'en va un petit peu en troupeau de moutons ; les hommes écambent les trous d'eau, les femmes font des grands pas. Thouverey regarde devant lui, pensant toujours voir le carrier se dresser sur la place, et des fois il parle au gabelou à voix basse, ce qui fait hausser les épaules à l'autre. Enfin on est à l'église, on reprend ses rangées en tapant ses pieds sous le porche, on entre au milieu des chandelles allumées tandis que les chantres entonnent leur cantique à pleines voix. La noce est belle, depuis longtemps Miserey n'en avait vu de pareille, sûrement non ; soixante têtes au moins.

La mère Thouverey n'attend pas la fin, elle

court vitement pour faire mettre le couvert et donner un dernier clignot d'œil. A peine a-t-elle fini, qu'on entend les coups de fusil tirés par les garçons en l'honneur des mariés. Et sur le chemin, tout seul, venant en sens contraire, son fossoir sur le dos et son petit bidon à la main, voici Paulin Martenot marchant paisiblement. Le sang des Thouverey et du gabelou ne fait qu'un tour, ils s'arrêtent bêtement, mais voyant l'air tranquille du gachenot, ils se remettent à triper les gouillats et à filer, en faisant méchante figure. Tout de même la Zénaïde sentit quelque chose là ; elle dévisagea l'honnête homme méprisé, qui souleva sa casquette en passant, par manière de pardon, et le gabelou lui parut bête avec ses histoires, ses cheveux frisés, sa casquette à galons. Il était bien temps !

A table ! C'est là le point important de la cérémonie. Dans la grange on a dressé les tables, on a caché les murs avec des draps ornés de bouquets en papier. Les femmes se sont débarrassées de leurs beaux habits, elles

ont retroussé leurs robes, ne laissant plus voir que leurs jupons blancs et leurs casavecs. Dans leurs cheveux pommadés et reluisants elles ont mis des œillets en papier, même la Zénaïde qui fait sa mine *chose* dans sa mousseline. On s'installe un peu au hasard, les dames à côté des hommes, suivant les sympathies ; mais Jean-Claude de Beurre, le chanteur et le raconteur d'affaires, a choisi le coin où sont alignées les dame-Jeanne de vin blanc. Il y en a des grandes, des petites, des moyennes, des propres et des sales, des maigres et des boulottes, un régiment capable de mettre en ribotte toute la ville de Besançon avec les faubourgs, curés compris. Dernière, viennent en étages les fioulottes de marc, les pichenets de kirsch, les gouttes de toutes les couleurs. Midi sonnait quand le père Thouvercey, après avoir passé en revue une dernière fois, *pour la toute*, comme il disait, les tables chargées d'assiettes et de verres, les bancs en planches, après avoir fait déplacer quelques trop pressés,

se mit lui aussi le ventre devant le plat et commanda :

— Allez-y casquette !

Alors les trois ou quatre filles louées pour la circonstance se précipitent, apportant la soupe grasse, avec des lettres en guise de pain. Les premiers étonnements commencent ; des lettres de l'alphabet comme sur les journaux, il y avait de quoi rire, écoutez donc ! Puis la viande, le bœuf par quartiers de 20 livres entouré de *saveurs*. Thouverey fait bien les choses, il a calculé une livre de bœuf par tête au moins, avec autant de pain, rien que pour le premier plat. Le vin de Pouilley, clair, gratteur, trompeur, déroche dans les verres pis que la pluie dans la rue ; les gosiers égralis se mouillent, on trinque dès le premier coude-levé. Jean-Claude dit déjà des gaudrioles à ses voisines, dont la Justine Crochot, qui se cache le nez dans sa serviette, en retenant un morceau bien aventuré sans cela.

— Tirez de la viande ! tirez de la viande ! crie

formidablement le maître du logis à ses convives, il faut tout manger! Et l'on a beau se défendre, mettre son assiette sens dessus-dessous, les filles ont l'ordre de vous en fourrer plutôt dans votre poche d'habit ou de robe.

Une demi-heure après, la cuisine lance sur la table une soixantaine de livres de viande de cochon rôtie, avec des carottes à la sauce. Les mêmes assiettes sont bonnes, bœuf ou cochon, c'est toujours de la viande : on bourre, on fourre, on avale. Durantin, dit l'*homme heureux*, parie d'absorber trois livres de cochon, trois triques de pain blanc, et deux chauveaux de Pouilley pendant une chanson, la *Chanson du ménage* que va dire le Claude. C'est tenu ! Trois litres de vin de garde au gagnant.

Jean-Claude parie que pas, et il promet de chanter assez doucement; il commence :

Mon père me mairie
Dans ne mâchant saison,

Me beille en mairiaige
Quaitre pies de cresson
Mon paure mairiaige
Vait tout ai lai requ'lons !

Il me beille in chailit
Qu'étât quaitre bôtons.
Et quant ai lai fondrère
C'etât das brequillons
Mon paure mairiaige
Vait tout ai lai requ'lons !

Il me beille das lanciaux
Qu'étînt das pés d'ourson...
Quand y vouillô m'étenre
M' piquant l'dos tout di long
Mon paure mairiaige
Vait tout ai lai requ'lons !

Je ne sais quoi passa par la tête à la Zénaïde pendant la chanson, tandis que ce gargantua de Durantin avalait ses triques de viande, toujours est-il qu'elle pensait en re-

gardant la nappe. Si c'était elle dont le mariage allait marcher à reculons! Aussi les cris poussés par les gens ne purent lui enlever cela de devant les yeux, même quand Durantin parut portant ses trois bouteilles solidement gagnées de près d'un demi-couplet, et qu'il proposa de les boire à la régalade. Malgré le gabelou, fort empressé et jijoulant autour d'elle, malgré même le père qui lui pressait les pieds sous la table, la mariée resta là tout enfantômée, répondant à peine, ayant des fois de grosses larmes prêtes à venir.

— C'est l'émotion! assurait la Glaude Thouverey; elle avait tant travaillé, la pauvre petite, pour préparer tout cela, sans compter les peurs et les craintes de voir le fils Martenot faire des calembredaines; et les robes à coudre, les draps à ourler, les gens à inviter. Pendant ces explications la Zénaïde demeurait aveulée, et les cris se brisaient dans sa tête ainsi que des coups de bâton.

Ce gabelou était bien réellement bête, bête

son père, bête sa mère, bêtes ses frères et sœurs; il lui glissait là dans l'oreille, depuis une heure, des couenneries à rendre jaloux l'idiot de la croisée des routes. De son œil jeté à la hâte du côté de son mari, la Zénaïde découvrait des choses inconnues. D'abord il avait le nez rouge, une barbe sale et clairsemée comme un carré d'asperges montées. Ensuite il buvait à effrayer, il était malappris, il pinçait sa voisine sottement, sans gingance. Vous sentez l'éboulement dans cette tête de créature pour qui l'autre, l'ancien, avait toujours été si délicat, mêmement bête, on peut dire... Ah! non, il valait mieux ne pas penser à cela, sans quoi elle ferait une bêtise le soir, elle refuserait de suivre le gabelou, elle serait dans le cas de courir après Paulin...

Ainsi parlaient les yeux de la mariée, aux plats où ils allaient se percher, aux bouteilles vidées, aux cheveux frisouillés du mari, où ils venaient s'accrocher. Et tantôt ils partaient au galop pour le plafond où plus rien

de matériel ne se trouvait dans la lumière blanche ; là, ils se fixaient des temps infinis, repartaient pour la nappe, et tombaient de leur haut dans les tristesses du présent. C'est que les lettres anonymes étaient venues le matin, confirmant sur le gabelou des choses dont elle avait l'intuition : il jouait, il eut joué ses culottes ; il buvait, il eut bu de l'encre !

Fallait-il avoir été bête, disaient les yeux en clignant, pour s'être laissé effrayer par le premier coup de bec du père Thouverey ! Avec de la patience on l'eut amené à voir le Paulin sans colère. Puis les sourcils froncés rappelaient la nuit où l'on s'était brouillé pour deux mots mal dits, où l'on ne s'était pas compris. Mon Dieu ! Mon Dieu Seigneur ! Dire que ce soir-là on était si bien décidée à casser les carreaux chez soi, s'il avait fallut pour entraîner le père...

Pendant tout ce temps les machoires comtoises ne restaient pas inactives ; les gigots énormes, flanqués de pommes de terre au jus,

faisaient leur entrée salués par les murmures d'admiration. On allait donc entamer les vins de Ragot, ceux de Trôs-chatés, miscoulance, digne des plus fins avale-tout-cru. Les langues étaient crânement dépendues, pour dire le vrai. Par moments on entendait des cris aigus dominant le tumulte, ou des rires dans un coin. Jean-Claude, assez peneux d'avoir perdu contre ce gouffre de Durantin, cherchait une plaisanterie à lui jouer, tout en racontant des affaires à ses voisines. Pioum ! un verre s'aplatissait sur la terre de la grange, entraînant les remarques philosophiques des gens : — C'est comme ça que ça s'use ! Il n'a pas plié ! On vient de tuer le verre ! Puis un monsieur se dressait pour chanter la *sienne*, avec un petit air satisfait et content du meilleur aloi. Tousse, tousse, mon garçon ! braille si tu veux, personne ne t'écoute !

Il y a des filles qui ont leur *quantum sufficit*, mais elles oublient donc où elles sont tombées ? Il y a encore à manger, des haricots verts de

conserve, des culottes de veau aux oignons, un rôti de bœuf, la salade, des poulots, sans compter les ravauderies de rien du tout, du fromage vachelin, des têtes de moine, les gâteaux de tous les goûts, depuis la râclure de la met jusqu'aux gâteaux secs, en passant par les galettes aux amandes, aux cerises confites, aux pommes en marmelade, si bien ma fi que sur le coup des dix heures du soir, à partir de midi, on n'a pas décrampé.

A onze heures environ, les vins blancs ont donné dans le rang, semant la mort. Thouverey l'œil égaré, écrasé sur la table, crie des insanités à son gendre; celui-ci ne répond même plus; affalé entre deux bouteilles il s'est couché pour attendre l'heure du bonheur, suivant ce qu'il a fait savoir au monde. Aux bouts de la table il y a bien encore des braillards, mais les mots sortent à peine; on les crache plus qu'on ne les débite. Le curé de Saint-Ferjeux et le marieur se sont prudemment enfuis, de peur de gêner; quant aux

femmes, les plus raisonnables font les folles avec leurs voisins, suffit que le vin de garde opère ses maléfices.

La Zénaïde s'est levée, difficilement à cause de l'ivrogne vautré sur la table et couché sur ses coudes; elle a pris la petite Josette Manillon et elle est sortie au grand air. Il lui semblait entrer en paradis, après s'être trouvée près de douze heures enfermée dans cet enfer, obligée de sourire, forcée de boire aux santés de Pierre ou de Paul, et de subir les plaisanteries du gabelou. Elle se passait les mains sur le front, où le grand vent de la nuit apportait un peu de calme; elle ne disait rien, revenant dans sa pensée aux jours d'autrefois.

— Si vous étins moins riche !

Un beau venez-y voir que la richesse, comme le disait la chanson de Jean-Claude :

Mon paure mairiaige
Vait tout ai lai requ'lons

Pour quelques sous dont on vous charge le

dos, vous voilà forcée de tenir la maison d'un gouilland, de lui relaver ses écuelles, de lui torcher ses pots. Les parents appellent cela faire votre bonheur, et le curé avec. Merci bien, par exemple, du joli cadeau!

Elle marcha un petit peu dans la rue, et tout en causant à la Josette, elle s'était avancée assez loin. A part la maison d'ardoises, dont le devant paraissait un champ de foire, à cause des voitures arrêtées, il n'y avait plus âme qui veille dans les maisons. Les curieux en avaient eu assez de leur côté, et on ne rencontrait pas un chat. Tout à coup, dans l'air un peu apaisé de la nuit, une voix d'homme chanta par une petite fenêtre :

Je n'y reverrai plus
Mon amie Madeleine...

— Entends-tu, Josette? fit la Zénaïde.

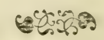
— Pardié, c'est le Paulin, le pauvre mimi, que répondit la petite, il s'en pense là tout seul.

Triste fantôme au milieu de la nuit noire, à

deux pas de l'enfer où parmi la gaieté des autres la Zénaïde venait d'enterrer la sienne à jamais ! Elle ne voulut pas avoir plus longtemps la joie malsaine d'écouter la plainte de l'ami perdu ; follement elle ouvrit au grand large la porte où les derniers combattants s'achevaient dans les brocs, et de sa plus belle voix, de sa voix tranquille elle cria :

— Bonsoir tout le monde !

Puis elle courut à sa chambre, se barricada, se coucha, et, ayant une trique près de son lit elle attendit la fin...



## II

La *Chanson du ménage* avait porté malheur à la Zénaïde, depuis six ou sept ans que la voilà confinée dans une maisonnette en haut des glacis à la porte Charmont, elle n'a guère arrondi que la famille. Le beau gabelou a bien marché six mois, mettons sept, mais par après crac ! les cartes l'ont accroché, arquepincé au point de le retenir des moments jusqu'à des quatre ou cinq heures du matin dans le bouchon des Tournier, au-dessus de la rampe. Avec cela le caractère ne lui est pas devenu doux, comme de bien entendu ; floué, pané, raclé, il se met dans des rages folles en rentrant au ménage.- il bousquignerait le diable à ces instants-là, et la bourgeoise n'en rit

pas toujours devant le berceau de ses enfants.

Mon paure mairiage
Vait tout ai lai requ'lons.

Ah si c'était tout seulement ! Il paraît que Thouverey, le Thouverey, son père, n'est pas non plus dans l'or et la soie. Il a voulu lever la jambe trop haut et la culotte s'est craquée, surtout depuis la mort de la Glaude, il a vraiment perdu la chance.

D'abord il a fallu cracher les 10,000 francs promis en dot à la Zénaïde, en plus des trousseaux et des mobiliers, parce que le gabelou devait. Faute de payer il perdait sa place et c'eût été pis. Ensuite le feu s'en était mêlé ; la belle maison d'ardoises y avait sauté avec toutes les récoltes et les meubles, dont rien n'était en assurances que la bâtisse seulement. Trente mille francs de cuits, de jetés comme si on les eût pris dans sa poche pour les champer au Doubs ! Le gouailleur du vieux temps avait mis de son gros ventre par

terre ; il avait amodié des champs et s'était remis à brelander pour se rempichotter, seulement il n'y avait plus ni Zénaïde ni Glaude : l'intérieur ressemblait — ferez pardon ! — à une soue à gouris ; le manger se faisait au petit bonheur, et de temps à autre le père Thouvercy trouvait des poules à joux sur son lit.

Il avait pris de l'argent au cinq par là chez un homme à cravate blanche dans la rue Moncey, et il lui fallait payer un petit peu plus pour je ne sais pas trop quoi, vous comprenez ; cinq du cent à payer, *un petit peu plus par dessus*, des autres bricoles écrites sur du papier à timbre, d'un côté ; de l'autre des terrains rapportant les bonnes années, de 3 à 4, et une maison ne rapportant rien du tout, il n'y avait pas gras. Depuis deux ans l'homme à cravate blanche poussait par en dessous, comme c'est l'habitude. Thouvercy payait mal, les créanciers criaient ; on finirait par lu vendre son bibelot s'il n'y prenait garde.

L'ancien richard ne levait plus tant le nez pour l'instant, et mêmement en rentrant le soir avec sa charrue, il roulait une vilaine mine. Les machines en bois pouvaient chercher à leur saoul le sel dans les prés, Thouverey ne songeait plus à leur en faire crime ; il allait le dos rond, les yeux bordés de maigre de jambon, la tête pelée, un peu sourd, sans plus rien dire aux gens, sans ouvrir la bouche pour autre chose que pour harceler ses deux carcans.

Il y avait belle lure que le gabelou et lui ne s'étaient rien laissé à dire, et depuis plus de trois ans la Zénaïde se trouvait entre les coups. Ta vieille canaille de père, criait le mandrin après ses orgies ! — Ton rogneux, ton pattier, ton sale gabelou ! assurait le père Thouverey. Une fois même, un matin de foire, le gendre et le beau-père s'étaient pris de bec, parce que le premier inspectait avec trop d'insistance et de maladresse la carriole de l'autre. La Zénaïde était accourue : —

Vas-tu pas rentrer, hurlait le gabelou en brandissant son « freguillon » en fer.

Mon Dieu Seigneur ! pourquoi avait-elle été assez dinde pour dire oui ? pourquoi n'avait-elle pas pris le même soir le Paulin à sa fenêtre, et ne s'était-elle pas en allée au diable, se cacher, loin de ces gens-là ? Elle eut été bien heureuse, à preuve que le pauvre carrier est aujourd'hui un des plus huppés de Miserey, à cause de sa conduite. Voilà de ces choses que la Zénaïde ne se pardonnait pas : elle se demandait cela pendant les soirées du mois de décembre, en attendant son homme, afin de lui ouvrir la porte au premier coup.

Elle n'avait plus osé remettre les pieds au pays depuis la mort de sa mère ; eux qui avaient fait tant d'embarras autrefois avec leurs gros bœufs, leurs énormes chevaux, leurs voitures neuves, leur talvane blanche, leurs volets verts et le toit d'ardoises, eussent fait maigre visage dans la maison salie, der-

rière les volets brisés, sous un toit crevé, sans bœufs même maigrelins, sans voitures peintes, mais tant seulement avec deux vieux chevaux marqués sur les sabots de numéros minables. Et puis ce n'était plus une vie, de s'entendre assauter pour son mari, qu'elle n'avait ni demandé ni voulu, mais seulement subi; alors elle se cantonnait dans la petite maison des gabelous, avec des résédas sur sa fenêtre, et les deux poupons qu'elle élevait tant bien que mal, étant la moitié du temps sans un liard à la maison. Au fond sa seule consolation était de n'être point battue; elle ne l'eut pas souffert, elle eut tué le galonné.

Le jour des morts de sa huitième année de mariage, elle se promit d'aller au pays. Elle attendit le matin que la Josette Manillon, devenue la femme Germain, retournât d'avec sa voiture, puis elle affûta deux bottes de paille, et entraînant ses deux petits elle prit par la route d'École. Le chemin changeait tous les jours; des rafalés du vieux temps,

des pauvres, bâtissaient des maisons blanches, couvertes d'ardoises, les champs devenaient des courtils, les routes se bordaient de guinguettes. — Ma pauvre Josette si j'avais su! disait la Zénaïde au milieu des cahots de la route, en s'essuyant du revers de la main une larme tombée. Elle comprenait que les misères se déplacent, que l'eau quitte parfois la rivière; au contraire d'elle, la Josette, pauvre dans sa jeunesse, avait à présent une grosse ferme, un bon mari, et un petit qui promettait; sur la carriole les bidons de lait sonnaient gaîment le carillon des sous, et la petite en touchant son devantin faisait griller les pièces blanches. Eh bien! elle n'aurait pas pu donner vingt sous à la voiture publique pour la conduire jusqu'à la hauteur de Miserey, son gabelou avait rafflé les derniers liards la veille au soir pour empêcher qu'elle ne parte...

Elle a voulu quitter la Josette avant d'entrer au village; elle veut passer à pied dans l'allée

de noyers où on venait dans le temps. Elle trimballe ses deux gamins sur l'herbe humide, entre les deux rangées d'arbres pleurant leurs feuilles. C'est bien là le jour des morts ; du gris aux quatre quarts du ciel, des feuilles arrachées, sans compter ce qu'elle sent en elle de dévoré, de perdu...

— Tiens ! madame Mourruau ! fait une voix.

La Zénaïde ressaute, elle n'avait entendu venir personne, et sauf de l'autre côté du buisson on aurait pu se croire tout seul.

C'est vous, monsieur Martenot ! s'écria-t-elle.

Il était écrit qu'elle le rencontrerait toujours là ; vitement son orgueil reprit le dessus, et elle se redressa : elle ne voulait pas que lui surtout aperçût ses yeux tirés et son air soucieux. Elle remit droit l'espèce de chapeau-bonnet imposé par le gabelou, et elle attendit.

Le Paulin arrivait sa casquette à la main ; il était venu vers le bois tirer des grives pour la mère ; il fallait bien utiliser son per-

mis ! Depuis le temps qu'on ne s'était vus, madame Mourruau n'avait pas changé ; sauf que les poupons étaient là pour lui donner au moins six ans de plus, on n'aurait rien su trouver de différent.

La Zénaïde était rouge, elle souriait gauchement en tordant la bouche, elle passait la main sur la tête de son petit Louis par contenance. Elle répondait que lui non plus n'avait pas changé.

— Oh! c'est que voyez-vous, madame Mourruau, on s'est un petit peu rebringué, mais avant on n'était pas dru !

— Et la maman, monsieur Martenot ?

— Elle va bien madame Mourruau, merci ! Venez donc ce tantôt lui faire payer un verre de bon ; elle vous réclame souvent la pauvre mémé... Vous verrez que nous avons fait des folies dans notre maison.

Ah ! Paulin ne l'avait point fait exprès, mais il la poignit de ce mot en plein cœur. Au bout de l'allée, l'ancienne maison des Thou-

verey, aux ardoises reluisantes, paraissait tristement avec ses volets arrachés, sa talvane noircie et son toit éventré. Devant la porte, l'arbre de 1848 même avait été coupé le soir du feu, et dans ce tableau minable la Zénaïde retrouvait un rêve, le plus mauvais et le plus terrible, celui de sa nuit de noces, quand elle s'était barricadée contre les ivrognes qui, du reste, ne s'étaient point réveillés. Elle avait alors, en dormant, vu la maison toute noire, au bout de l'allée de noyers, et Paulin qui chantait en lui montrant son château neuf. Et l'on dit que les rêves sont des menteries ! Rien ne manquait au sien, pas même Paulin, pas même le temps gris, pas même les tristesses...

Ils marchaient l'un près de l'autre en réfléchissant, et mourant d'envie de rester là. La Zénaïde eut peur de ce sentiment revenu, et elle hâta le pas.

— Voyez-vous de temps en temps le pépé Thouverey ? hasarda-t-elle.

— Mais oui, madame Mourruau ; pas plus tard qu'hier je lui ai aidé à débrider ses deux chevaux... il se fait vieux le pauvre homme.

Tiens ! mais alors la brouille ne durait plus ! Paulin et le père Thouverey réunis, il fallait que la haine contre le gabelou fut bien terrible. Elle comprit et ne commit pas la faute de s'étonner de cela ; après tout le vieux pouvait lui avoir tout conté. Elle eut peur de se réjouir au fond d'elle-même de l'histoire, parce qu'en somme elle était la mère des deux petiots Mourruau.

Paulin ne voulut pas rentrer avec elle au village, il comprenait si bien, ce carrier du bon Dieu ! Il lui prit tout bonnement la main ainsi qu'autrefois, et sans la lui serrer :

— Eh bien ! à tout à l'heure, hein donc ? qu'il lui fit.

— Au tantôt, Paulin !

L'effet de ce nom d'amitié fut grand sur le carrier ; il se sentit une de ces joies intenses dont il avait depuis longtemps désappris le

goût. C'était un peu pour lui ce qu'il ressentait autrefois, lorsqu'il reprochait à la Zénaïde sa fortune. Ah ! si vous n'étîns pas si riche ! Et il avait un certain orgueil à ne plus dire maintenant cette humble phrase. Il courait les champs à la manière des brioles, lançant des coups de fusil à tous les pic-mouchets ou les verdières des buissons, sans savoir pourquoi ni comment, si bien qu'il se trouvera être très loin, très loin du village avant de s'en être douté peu ou trop. Puis il se mit à rêvasser en revenant au galop afin d'être là quand son ancienne bonne amie viendrait, pour lui montrer son fourbi du haut en bas. La mère Martenot las-moi ! était trop ancienne maintenant, et elle ne pourrait jamais grimper au grenier, descendre à la cave, ouvrir les portes de grange, enlever la *bure* de derrière la porte, pour exposer ses trésors. Mais une idée lui vint ce pourtant au carrier — et sûrement il avait dû être changé en nourrice, tellement il était prévoyant — c'est que ça

serait faire trop de peine à la femme du gabelou que de la trimbaler de la cave au grenier, elle qui n'avait plus ni grenier ni cave. Depuis un beau temps le père Thouverey s'était défait de son fameux vin de garde à ressusciter les morts, et la pluie dérochait dans son solier plus que le vin dans ses tonneaux. Allons! il valait mieux rester tranquille que non pas faire de la peine à la pauvre Zénaïde...

On entendait dans les villages les tintements lugubres des morts, et Paulin n'avait jamais été aussi gai; il oubliait jusqu'à Mourruau, le gabelou qui ne comptait vraiment plus pour lui, malgré les galons de la casquette plate. Il avait retrouvé la Zénaïde comme le jour où il l'avait entendue chanter avec dolence :

Paysan donne moi ta fille
Et voilà tout !
Donne-la-moi, z'en t'y priant,
Tu m'y rendras le cœur content
Et voilà tout !

Il passa devant chez les Thouverey pour se faire récrier, mais ils étaient au cimetière ; il les attendit tranquillement assis sur le banc de devant leur porte, vu qu'il ne voulait pas manquer la « gabeloute ». Clochin-clochant les revoici, le vieux courbé et ridé, l'œil mort, portant la tête plus basse que son âge ne voulait, sa fille ne disant rien et tirant après elle les fils du Mourruau. Quoi raconter d'ailleurs au papa ? Il est aujourd'hui si sourd que tout à l'heure, en passant devant l'église et en entendant les sonneries il a demandé qu'est-ce qui battait une faulx, vous voyez !

Malgré qu'ils se sont raccommodés depuis déjà pas mal de temps, Paulin et le vieux ne sont pas encore des amis ; il y a la scène de la gargotte encore présente entre eux, et la présence de la Zénaïde n'est pas sans gêner l'un et l'autre. Heureusement le père Thouverey est tellement pot, tellement sourdiole, que le Paulin ne lui dit pas un mot ; il adresse sim-

plement un petit salut en portant son premier doigt de la main à la visière de sa casquette, et il entreprend la Zénaïde. — On vous attend, on vous attend, qu'il lui dit. — Moi ? — Oui vous. Puis il entre avec eux dans le poèle où huit ans auparavant reluisaient les casses, les coquelles, les bassinoires, les chenets, les chaudrons, les bassins et les seilles, mais où on ne trouve aujourd'hui que des ramandons sur des assiettes en plat-à-barbe, des toiles d'aragne au coin des galandures, des chenils un peu à droite et à gauche ; le feu a d'ailleurs laissé ses traces partout ; on voit par plaques des larges taches noirâtres, des morceaux de plâtre tombés, des crevasses ouvertes...

Thouverey, par un reste de sa vie d'autrefois, descend à la cave et remonte une bouteille. Il ne sera pas dit qu'on est entré chez lui sans rien prendre ; pendant ce temps, Zénaïde qui ne sait plus où rien pose, cherche des verres édentés dans la crédence.

Couci couça, on avale un peu de cette piquette violette, dont le gosier a peur, on trinque, et tous trois sans parler, baissent la tête sur la table, songeant des vins jaunes d'autrefois, de ces vins si bons, si bons, que seuls Thouverey et l'Empéreur pouvaient en boire à tous leurs repas !

Retour des choses d'ici-bas, suivant le mot du curé ; après cette réception d'amitié la plus chaude malgré sa froideur, que le père Thouverey eut faite depuis longtemps, on s'en va dire bonjour à la mère Martenot, la pauvre veuve dont la vie se trimait il y a dix années à peine, au milieu des champs, du matin au soir et des fois même du soir au matin. Quel changement bon sang de bon Dieu ! On entre dans la cuisine par un escalier balayé, fourbi, frotté, on arrive dans une chambre à papier gris, où flambent les fagots de vigne et la grosse cuche des gens cossus. Sur les murs, au moins autant de casseroles, que jadis chez les Thouverey du temps de la Glaude, avec des ima-

ges encadrées au milieu, *un gros* horloge dans un angle, faisant tic-tac avec une précision endormante. Sur la chaise haute, près du feu, se tient la veuve bien requinquée, avec une caule blanche, un casaquin de droguet et une robe noire, regardant le feu sans penser à chose qui vive autre que le fils. Pour elle les années sont venues, seulement au rebours de son voisin, la gaîté s'est installée au logis.

Il fait bon de se revoir ma fi! Les deux femmes s'embrassent, depuis vingt ans on n'en avait pas tant fait; on se cause tandis que le père, atopi sur une chaise, regarde les gens en croûlant la tête et en examinant les lèvres. Que se dit-on pour lui, le misérable sourd? Il craint tout à présent, il redoute les récriminations, mais à l'expression des visages il se rassure et se redresse. Les gens comme lui ne désarment point du premier coup : jaloux du feu clair, des chaudrons alignés au mur, des meubles cirés, même de la pendule, il fait

des critiques sur la couleur du papier, sur le *parquet* en carrons rouges, sur la cheminée *qui doit* fumer. La Zénaïde ouvre ses gros yeux, mais au milieu des craquements et des crépitements des buchettes, dans le bruit des conversations, la voix du vieux richard ruiné tombe sans plus être écoutée que le tic-tac régulier et monotone de l'horloge enviée, ou que les sonneries pleurardes des cloches.

Ainsi voilà donc ce qu'on a perdu, cet intérieur calme, cette vie reposée, on a lâché ce gigot rôti pour je ne sais quel lambeau de cheval mal grillé et peu encourageant. Il faut être pris pour être appris, dit le proverbe, malheureusement on est appris, un peu tard, et le moyen de se sortir des trous où l'on est tombé est aussi difficile qu'à enseigner le piano ou la flûte au vieux père Thouverey.

Ce n'est pas là l'embarras, mais on fait de fameuses cudes dans la vie !

Après avoir bu à la santé de chacun, la Zénaïde s'est levée; il faut rentrer pour pré-

parer la soupe du gabelou, justement de veillée cette nuit-là. On s'embrasse, on se dit au revoir, tandis que le vieux ragonne sans s'arrêter sur la chaise où le voici tombé. — Allons ! il faut partir pépé ! lui crie-t-on en le secouant. Il comprend à peine, il se lève, et sans interrompre ses grognements, sans dire ni bonjour ni bonsoir, il va vers la porte et sort dans la rue.

La Zénaïde est rentrée le soir dans sa cambuse, une chambre humide et la cuisine, où les résédas eux-mêmes vivent mal ; elle a trouvé le gabelou sombre, assis sur la table et tambourinant le tapis ; ses yeux sont tombés à la vallée comme l'on dit, il a encore les grillots de la veille, et il accueille sa femme d'un air sombre.

Elle entre sans rien dire, dépose dans un coin son cabas chargé de fruits et de légumes par la mère Martenot, elle déshabille les petits, et, tout en se rafistolant, elle allume à grands coups le feu pour la soupe. Elle pres-

sent à l'air de son mari qu'il y a encore du nouveau dans la gargotte, et elle attend patiemment la fin, sans s'inquiéter, avec bonté, ainsi que dans les premiers temps. Au surplus, c'est fini ; non seulement le gabelou est un ivrogne, non seulement il joue, mais il dépense ses sous, les sous de ses deux gamins, à payer des colliers d'or aux demoiselles des cafés ; elle en a de beaux des colliers d'or, elle, la Zénaïde, parlons-en ! Depuis au moins cinq ans, elle rajuste à la mode le même cotillon noir d'année en année, elle fourre le même chapeau, elle traîne la même paire de galoches, et elle est obligée de mettre son aîné à la classe des pauvres tandis que le père roule sa bosse dans les plus méchants endroits, boit toute la nuit et rentre malade. Comme on dit des fois, lorsqu'il n'y a plus de foin au ratelier les ânes se battent ; lui, c'est tout à fait cela ; il cherche rogne sur les moindres choses, et bien qu'il n'apporte pas 30 francs par mois dans la maison, il voudrait

faire des festins, boire des vins cachetés, avoir de l'argenterie.

— Tu y a mis le temps ! dit le drôle en sifflotant, lorsqu'elle eut allumé sa braise.

Elle le regarda avec stupeur. Il osait lui dire cela aujourd'hui, dans l'état d'esprit où elle se trouvait ! il fallait réellement qu'il fut bien jocrisse.

— Si tu n'es pas content, vas trouver Mademoiselle Phrasie, qu'elle lui répondit sèchement.

La Phrasie était la fille de l'auberge où le gabelou engloutissait ses liards : elle portait le fameux collier d'or acheté par Mourruau, et dans le cabaret on ne l'appelait pas autrement que la « Mourruaude ». Le bruit en courait contremont, et l'on riait, oui, on riait de Zénaïde, vous comprenez, on riait en lui faisant des cornes au front. Or, elle ne voulait pas de cela, et elle l'avait carrément assuré à sa brute.

— Eh ben, toi, va retrouver Paulin, toi, en-

tends-tu ! lui cria-t-il, dans la mauvaise colère de l'eau-de-vie, vas-y et ne reviens plus !

La Zénaïde le toisa dédaigneusement :

— Je le ferai, si je veux, dit-elle.

Alors blémie, tremblante elle lui jeta sa soupe sur la table, prit ses deux enfants et sortit.

C'était un coup de tête, elle voulait rentrer au plus tôt ; elle irait chez une voisine passer la soirée avec ses deux gachenots, lesquels se frottaient les yeux de sommeil et pleurnichaient en la suivant et en tenant son devantin. Elle ne voyait plus rien. Sur les glacis on entendait la retraite militaire monter la rampe de Charmont, et on voyait le brouillard s'éclairer, c'étaient les huit heures. Un moment elle erra jusqu'au passage à niveau, redescendit vers la ville toujours suivie de ses enfants, et pensant être guettée par le gabelou. Il était de garde ce soir là, il fallait bien qu'il restât, à moins de se faire chasser ainsi qu'un chien. Mais elle eût tout à coup une idée brusque ; elle allait

tout bonnement retourner à Miserey, en le plantant là avec ses cartes et ses gaupes. Heureusement pour elle un homme d'Ecole vint à passer avec sa voiture à planches, il la recueillit sans savoir qu'elle fuyait ainsi le domicile conjugal, et l'amena jusqu'à l'entrée de l'avenue des noyers de Miserey.

— Je ne fait pas de mal se pensait la Zénaïde, je ne verrai pas le Paulin, je m'en entournerai demain... il aura eu le temps de dégriser l'autre là-bas...

Tout de même elle n'était pas tranquille, et en arrivant chez le vieux son cœur tic-toquait, vous pouvez compter, d'une furieuse manière. Elle le trouva couché, ne put rien lui faire entendre, se fit à manger et bouligua tout pour trouver deux draps. Le lendemain elle était à peine levée que voilà un gabelou à la porte. Madame Mourruau, êtes-vous là? — Oui. — Descendez voir vitement.

Elle descend. C'était un collègue de son mari qui venait lui apprendre la nouvelle de la

nuit. Mourruau saoûl et furieux s'était colleté avec un maquignon sur le coup de minuit ils s'étaient tirevognés de ci de là, si bien que le gabelou avait mordu l'autre ; voilà alors mon maquignon qui vous l'empoigne et le jette par dessus le préserve-fou du pont-levis, en plein dans le fossé du rempart.

Il n'a pas fait pepet !

Le père Thouverey, qui n'a rien entendu au récit, se retourne placidement vers la Zénaïde pâle comme un linge.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? demande-t-il.

Elle laisse là les deux enfants et court à Besançon où la nouvelle est répandue. Le maquignon était en cas de défense, et le gabelou était littéralement enragé. La Zénaïde ne pleura point devant ce corps froid, elle se contenta simplement de faire un bout de prière, et elle revint au grand galop à Miserey quérir les petits.

Elle passa par l'allée des noyers ; dans la longueur de la course, et tout en galopant

quasiment, elle se souvenait de l'entrevue d'hier de ses misères passées, de cette allée où elle avait scellé autrefois son malheur par des paroles pas adroites. Il faut pardonner à la mort, mais défunt Mourruau n'avait pas fait son bonheur sans menterie, au lieu que le Paulin dont elle s'était détachée ce soir-là...

Il était devant-elle, un peu triste, poli comme il convenait, grave. – Bonjour madame Mourruau. — Bonjour monsieur Paulin. — J'ai appris votre malheur, madame Mourruau, mais le pauvre cher homme ne vous a pas rendue bien heureuse, ce n'est pas là l'embarras ! — Ah non Paulin, allez ! seulement c'était mon homme et je l'aimais bien quand même...

Ils marchèrent un petit coup l'un à côté de l'autre, la Zénaïde ayant les larmes aux yeux, sans rien se dire de plus. Là bas au village la maison délabrée du père Thouvercy se voyait au bout de l'allée, et plus haut la batisse neuve du Paulin, clairant l'œil. Tous les deux ils regardaient cela, lui sans orgueil, elle sans envie la pauvre femme...

Tout-à-coup le Paulin s'approcha d'elle, et très bas, comme honteux, il murmura à son oreille :

— Madame Mourruau, vous voyez c'est le même toit que chez vous anciennement, il faudra venir habiter là... les petits ne seront pas de trop, au contraire, et mêmement le papa..

Alors effrayé de son audace il n'attendit point la réponse et passa de l'autre côté des buissons...





# L'ENFANTOMÉE

Le plus beau garçon de la Chaille c'était Jean-Louis, Jean-Louis Gendrot, un peu traînasse, plus braconnier que travailleur et buvant sec hiver comme été. Il avait fait toutes ses études pour être prêtre, suivant le mot employé là-bas et il ne lui en était guère demeuré qu'une bonne conscience de sa supériorité, un mépris damnable envers sa mère et le papa Gendrot, qui faisaient valoir leur butin. Il avait dédaigné la soutane au moment de la revêtir, à ce mo-

ment précis où, dans la classe de philosophie, on ne lui parlait plus qu'en latin, pour le préparer à suivre la bonne voie. *Sic vos non vobis*. Il avait planté là l'histoire, ainsi qu'il disait, et avait cherché une place en priant le bon Dieu de n'en pas trouver.

Nécessairement, il se rencontra une pauvre fille, tout à point pour s'amouracher du sire. Elle se nommait la Glaude-Antoine, elle avait vingt ans, bon pied, bon œil, œil bien doux même quand il s'arrêtait sur monsieur Jean-Louis. Chaque matin, la pauvre *Glaude* se levait devant jour, trayait les vaches, mettait le lait dans ses bidons et casait le tout dans sa charrette, avec les œufs et le fromage blanc. Elle arrivait ainsi gaîment à Besançon, en passant par le bois de Pirey et la fin de St-Fergeux, chantonnant la romance plaintive du *Conscrit fusillé*.

Du moins elle faisait tout cela autrefois, pendant que Jean-Louis étudiait au collège; à présent, la Glaude rêvait. Elle ne chantait

plus guère et marchait bouche ouverte et yeux baissés. Et puis les pratiques du lait se plaignaient. Il y avait des bûches de paille et du *chenil* dans leur crême ; si cela continuait, on menaçait de voir ailleurs.

Or, la Glaude-Antoine n'était point riche ; elle aidait vaillamment sa vieille mère et le père Payen, le second mari de celle-ci. Et il fallait trimer dur pour retourner la terre de la Chaille, où les cailloux poussaient mieux que les grains de blé. Si donc la Glaude s'arrêtait, les vieux crèveraient la misère ; et la Glaude s'arrêtait.

Des fois elle revenait toute rouge et comme éreintée. Les vieux comtois ne sont pas tendres, aussi les Payen ne s'en inquiétaient-ils guère. Ils ne voyaient qu'une chose, c'est que les *faivioules*, les haricots, n'étaient point tresis, qu'on n'avait pas encore arrosé la salade nouvelle.

Il s'agissait bien de salade et de faivioules, de lait ou de culture ! La Glaude n'entendait rien.

Un dimanche, le beau Jean-Louis l'avait rencontrée devant la citerne où elle puisait de l'eau. Ils s'étaient *parlé*, grave chose, qui avait fait bien jaser les filles et rire les garçons. Et comme on les voyait, ils s'étaient appuyés sur la margelle de pierre, regardant l'eau du fond qui mettait leurs deux figures si près l'une de l'autre. Alors l'*enjôleux* avait pindarisé, dit de beaux mots, sans plus de malice d'ailleurs. Il lui avait assuré qu'elle était jolie ainsi, mirée dans la belle eau claire. Et l'idylle avait couru la poste au grandissime galop, tandis que le cœur de la pauvre fille sonnait comme le bourdon de la cathédrale Saint-Jean.

Cela dura environ six mois. Un jour, Jean-Louis l'avait accompagnée à la ville; il avait traîné la charrette et recommencé en tout bien tout honneur, car la Glaude était une brave fille qui eût pris pour insolence le plus discret abandon. Puis, subitement, l'idylle avait eu une fin, tournant court comme un méchant roman où l'histoire se termine mal.

C'est que Jean-Louis épousait une demoiselle, une demoiselle à chapeau et à *crisoline*, riche en vignes et en prés.

Ah ! le pauvre courtil des Payen s'en ressentit terriblement ! Les *ligneuls* couraient dans l'allée, les chardons piquaient le ciel, et le chiendent *truchait*. Les roues de la petite charrette pleuraient comme des Magdeleines en traversant le bois plein de nids de pinsons et de verdières. Et la Glaude-Antoine pleurait aussi de grosses larmes chaudes qui venaient sur ses lèvres et tombaient sur son devantin.

Un soir elle eut une crise de folie. Les *cautaines* qui s'occupèrent d'elle en parlèrent sottement. Elle était *enfantômée*, la tête n'y était plus, de la faute à Jean-Louis. Plusieurs proposèrent des remèdes, tentèrent des consolations. A toutes leurs paroles, la Glaude répondait en patois, les yeux hagards, la bouche serrée :

— L'ait son poultrait dans lai citâgne !

Pauvre folle ! Jean-Louis avait son portrait dans la citerne ! Et les *cautaines*, qui n'y comprenaient miette, remuaient bêtement la tête. Mais elle se souvenait, elle, du jour où, penchées sur la margelle du puits, leurs têtes s'étaient rejointes heureuses et gaies, où il avait murmuré à son oreille des mots qui s'entendent toujours avec ivresse.

Puis sa nature vigoureuse avait repris le dessus. Elle s'était tirée de son lit, avait repris son *trantran*, avec une belle mine de fierté blessée. Elle ne causait plus, ne sortait guère, et travaillait d'arrache-pied du matin au soir.

C'était fini !

Elle disait du moins que cela l'était. De fait il n'y paraissait plus guère.

Quand Jean-Louis fut marié, il demeura là. Tout sembla bien marcher d'abord, mais sa femme s'accommoda mal de sa fainéantise. Il y eut des bisbilles, des querelles, si bien que Jean-Louis déserta un peu le logis. Un soir

il passait devant chez les Payen où la pauvre Glaude avait ramené l'aisance ; il se trouva que, tout ainsi que la première fois, elle tirait avec un seillot de l'eau à la fameuse citerne. Bonsoir, Glaude, qu'il lui dit doucement. — Bonsoir, monsieur. — Oh ! vous êtes dure, la Glaude ! — J'ai bien des raisons de l'être. Et tout en devisant, il s'approcha et s'accouda sur la margelle.

Il faisait une de ces soirées de mars où la bise hulule dans les branches à grand bruit. Leur paroles se perdaient dans le sifflement aigre des noyers.

Alors le vent emporta tout d'un coup un cri comme celui d'une chouette effarée.

Et le lendemain on retrouvait dans la citerne le corps de Jean-Louis qui surnageait. Ce fut la Glaude qui le retira elle-même avec l'aide de deux voisins. Elle n'en fit ni mal ni pire. On pensa communément que les ennemis du ménage avaient enfantômé le beau Jean-Louis à son tour.

Et l'on dit : c'est bien fait !

Mais la Glaude avoua, dans un second accès de folie, que c'était elle qui l'avait poussé dedans pour l'envoyer chercher son *poltrait* où il l'avait placé le premier jour de leurs amours....





# L'AMOUR COMTOIS

PIENNOT Richard avait marié la Lisa Chambelland, des Tilleroyes, en lui fourrant de bonnes rembourades en guise de cour. Toutes les fois qu'il la rencontrait derrière un murger il l'attrapait, la boquait, et comme elle se défendait — mais pas trop — ils finissaient par se battre pour tout de bon ; ils se cognaient alors dessus comme deux sourds, et braillaient comme deux aveugles.

Voilà la manière dont ils se parlaient avant d'entrer en ménage par là vers la St-Jean; mais ils s'aimaient bien quand même, et depuis un bout de temps Tiennot Richard ne mangeait plus guère que deux ou trois poutots de soupe le matin, avant d'aller au lait à Besançon ; il en avait l'estomac égrali comme un vieux cuveau resté au soleil, et pour se remettre il fallait boire, et il buvait, mes bonnes gens ! Puis en revenant sur la route de Gray, en plein soleil, en traînant sa petite charrette poussièreuse où les bidons se toquaient entre eux, il attendait la Lisa à *la Femme sans tête*, l'auberge de la croisée des routes, pour s'en revenir avec. Quand l'autre arrivait un peu en sueur à cause du soleil, on voyait les deux charrettes marcher de conserve un petit moment, puis on les accrochait l'une derrière l'autre pour s'atteler à la même limonière, et on se boquait, on se relichait, on riait, jusqu'à tant que les coups se mettent de la partie. C'était alors le moment où la Lisa Chambelland reprenait sa voi-

ture, remettait sa caule, rafistolait son devantin chiffonné, et continuait sa marche à côté du Tiennot, avec les coups d'épaules des gens tirant une carriole. Pour le coup, le moment d'expansion avait pris sa fin, on se faisait la trogne, on se boudait, et la rage du cœur de Tiennot s'en augmentait. A peine si l'on se disait bonjour au bas du chemin de la côte, avant de grimper la charrière, mais l'amour entrait dans leur peau tous les jours un peu plus, à grands coups de poing, comme un clou poussé par une mailloche

Une fois mariés, pardie! ça a continué ainsi pas mal de temps, et puis gas! les poupons ont tombé en grêle, bien entendu. Il en venait des quatre coins du monde, il en tresissait sous les choux, et Tiennot n'en était pas fâché, suffit qu'il avait du butin de chez lui, et la Lisa idem. Seulement voilà que, à chaque nouveau niau, il prenait des mines de chien, il ne disait rien plus, il ne décrampait pas de rager et de pleurer misère. Vous savez, la Lisa ne s'en

émeillait pas, elle lui disait bonnement qu'elle n'en était pas cause, elle riait, elle jacassait avec les cautaines ah ! ma fi ! il faut les prendre quand ils viennent les poupards, on ne peut cependant pas les jeter dans la citerne !

Tiennot, lui, restait au poèle sans causer, mais aussitôt qu'un des gosselins piaillait, vitement il arrivait sur la pointe de ses pieds pour voir, et ne pas réveiller la mère. Il était même allé chez le confiseur de la grand'rue à Besançon, pour acheter des douceurs à la Lisa, il plantait ça devant le buffet, pour que les femmes le lui donnent ; lui ne l'aurait sûrement pas fait. Il fabriquait aussi des trempuces de bon vin, avec des morceaux de sucre plus gros que des moellons, et il en fourrait au dernier né au risque de l'étrangler tout net, il oubliait ensuite le verre sur une chaise, à côté du lit de la Lisa, qui buvait à son réveil, sans savoir d'où diable ce bon butin lui tombait, et qui marronnait encore contre son homme, un azor plus bête que tout, en s'inquiétant toutefois de

sa mangeaille, et en donnant des ordres aux femmes.

Jamais plus ils ne se boquaient, ils l'avaient assez fait dans le temps, hein donc ? Pourtant si le Tiennot avallait un chauveau de trop, il se risquait, et en écambant sa femme pour se coucher dans la ruelle, il lui disait des affaires à l'oreille qui lui valaient des bourrades. — Dors, mâtin d'ivrogne, criait la Lisa, cuve ton vin, boufre de bêta ! et elle se retournait laissant l'autre bouder pour huit jours au moins. La scène atteignait alors le comble de la comiquerie. Ils se faisaient chacun à manger dans un poutot différent, affectaient de se donner les meilleures affaires, buvaient le meilleur vin, et sans un mot, là au bout de la table, ils demeuraient les coudes sur le bois, regardant en dessous l'air ennuyé de l'autre, et se faisant des grimaces si leurs yeux se rencontraient. S'il fallait se causer malgré tout, la Lisa appelait Tiennot *Monsieur*, et lui la nommait *Mademoiselle*, pour bien lui faire comprendre que leur mariage ne comptait pas.

Cependant il se serait plutôt coupé les deux bras avec une serpe, et il aurait mieux aimé prendre un bain de citerne la tête en bas, que de battre sérieusement la Lisa. Ils se bourriaudaient ferme, se bousquignaient, se bourraient mêmement, mais rien de plus. Et cela ne les empêchait point de ramasser des sous, de bien s'entendre pour les placer, de se mettre les deux, s'il y avait à choser quelque affaire, et de soigner les petiots mieux que des pindariseurs. Leurs bisbilles venaient plutôt sur des machines sans conséquence.

Quand la Lisa plantait des faivioules où il fallait mettre des pois, quand Tiennot restait à la gargotte toute une vesprée de dimanche, ou bien si le chat prenait un bout de lard, si le tonneau se vidait, s'il pleuvait, s'il faisait beau, en cette manière :

— Las nuaiges viniant de Pirey.

— Nenni, ils viniant de Besançon...

— Nenni !

— Sinsi !

Et ces nuages, qui pouvaient en somme venir très bien de deux côtés à la fois, obscurcissaient le ciel bleu des époux Richard, et amenaient un orage. On ne se parlait plus après les gros mots tombés comme des grêlons dans leur bonheur. C'était au moins huit jours de brume !

Ils avaient aussi leurs manières de se guérir de leurs maux, et ceci devenait une source de grogneries. Lui, prenait du vin chaud à la canelle pour tout ; elle, du café au gloria allongé. — Oïe ! le ventre, soupirait Tiennot, avant de faire chauffer son vin ; et vitement il courait à la cave, enlevait le dousil, et tirait une bonne lampée de vin. Mais il ne portait pas pourrir en terre son péché ; la Lisa se dressait devant lui, véritable vengeresse, et sans dire rien, par la façon dont elle fermait les portes, dont elle secouait sa tête d'un petit air crâne, dont elle tarabustait les mioches, et chassait les poulets, Tiennot devinait que son crime allait lui peser ; et lui aussi, sans

ouvrir la bouche, sifflotait en buvant par gorgée, déclarait carrément la guerre par un mot. Il se plaignait de la cambuse, de la saleté de ceci, de la méchante odeur de cela, et se faisait vertement remiser, bien entendu. Encore huit jours de brume pour un vin chaud !

Un jour il en arriva une bonne à Tiennot, vous allez voir. Il était allé à la Gibelotte, un bouchon près du chemin de fer, et il avait bu tout plein de butin. Grand et fort comme il l'était, il lui fallait des temps fous pour se griser, mais ses camarades se brindesinguaient vite. Voilà-t-il pas qu'un horloger, un pouilleux, attablé par là près d'eux, leur cherche des raisons et les traite de pégots. Tiennot se lève bonnassement et lui affûte un coup de bâton qui lui casse le bras raide ! Vous comprenez le patarou ; les amis de l'horloger arrivent, veulent prendre Tiennot, l'arguignent, mais il fait rouler son bâton alentour de sa tête, et on le lâche. Aussitôt d'après, voilà Tiennot bien emprunté ; il se repentait de son

coup, et il aurait voulu pour beaucoup raccommoder le bras. Sans compter d'ailleurs la scène de la Lisa, les menaces, les grogneries. Un matin, un huissier lui apporte du papier timbré, et s'en en va, laissant le pauvre homme abasourdi, anéanti.

La Lisa arrive : — Montre ton papier timbré. — Voilà ! — Il ne songeait plus à pousser aux extrêmes ses bouderies. — Faut nier, mon garçon !

Elle l'appelait mon garçon les jours de bonne humeur, ou les jours où il fallait se tenir les coudes. Aussitôt, les deux lisent le papier, et n'y comprennent rien, comme de juste, sauf qu'il faudra aller à l'audience du vendredi à la correctionnelle. Bigre de bigre ! pensez voir un peu, des gens paisibles !

La Lisa explique ses moyens : elle dirait qu'on buvait un chauveau, pour la chaleur ; que suffit que voilà un voyou de Besançon qui entre, qu'on se parle, qu'on finit par se dire des bêtises ; que suffit que Tiennot se lève et

qu'il prend une ételle, un brequillon, et que poum ! il flanque un coup de l'ételle en l'air, et le coup est ramassé par le voyou sur le bras, et suffit que le bras est cassé...

Et elle accompagna le Tiennot, le conduisit au tribunal, lui fit sa leçon — Ne t'émeille pas Tiennot, mon garçon, dis bien ceci, dis bien cela. Jamais plus elle n'employait le patois dans les affaires sérieuses.

Tiennot eut six jours de prison.

Eh bien ! la Lisa eut vendu son dernier pantet pour payer une amende en place de cela ; elle bresille ce jour là tout ce qui lui passe par les mains, même son beau saladier à fleurs bleues, et deux tasses. Tiennot fourré à Bellevaux avec tous les argonniers de France et de Navarre, ça la mettait hors de ses sens, et la bouliguait toute. Un moment elle rêva de le faire évader en Suisse, de lui envoyer là de quoi vivre, mais elle finissait par comprendre quelle bêtise ce serait pour six jours, six jours à l'ombre!

La condamnation une fois purgée et oubliée, le tran-tran reprit et avec lui les fredaines du ménage ; seulement la Lisa avait maintenant un argument de plus contre *Monsieur*, et elle n'y manquait pas. Casser les bras aux gens dans les gargottes cela n'indiquait pas tout de même un bien bon fond. Elle savait à quoi s'en tenir sur ce sujet, et elle prendrait garde à ses os. Des machines pareilles duraient au moins quinze jours; Tiennot ne se sentait pas le courage de revenir avant ce temps là ; ils trognaient chacun dans leur coin, grognant comme des gouris, ou sifflant pis que des vipères.

Au bout de vingt ans de cette vie commune, il y avait à la maison enfants grandis et écus sonnants, mais l'avarice s'accentuait, et le père refusait tout aux filles, la mère tout aux fils, contrairement aux gens ordinaires. Des fois Tiennot rentrait des champs et trouvait le poèle enfumé de soupe aux choux et de grillades. Son front devenait alors plus raintri qu'une pomme, et il commençait à chanter — Pas éton-

nant qu'on engraisse ici ! Dans tous les cas c'est pas les bourses qui engraissent... Et pis il faudra des casaquins encore pour fourrer sur tous ces cadabres de filles !...

La Lisa ne soufflait pas mot, se mettait à table avec les filles et les garçons, qui tiraient de la soupe sans se plaindre et s'en allaient la manger dans tous les coins, sur leurs genoux en faisant durer le plaisir de cette bonne ingrédience. Tiennot, lui, prenait aussi une assiette, comme si on l'y eut forcé, et il y fourrait cinq ou six pochonnées fumantes, au milieu desquelles sa grosse face rougeaude et barbue disparaissait presque. Ensuite il tranchait une trique de pain énorme, y couchait un bout de lard d'une demi-livre et sur le pouce, avec son gouisot, coupant par petits gousés du pain et du lard, semant le sel par dessus, et portant méthodiquement à sa bouche, il faisait un repas royal, interrompu seulement par le vin qui glougloutait dans son verre. A la fin il se levait, bien rempli, bien

frais, et très froidement il disait : — Enfin ! quand ce sera fini on se brossera le ventre, mes petits.....

Comme c'était bien pour le plaisir de dire ! Il y avait trois nourrins au saloir, trois vaches à l'écurie, du blé en veux-tu en voilà, des pommes partout, des noix pour de l'huile. En plus de ça il fallait compter quatre garçons et deux filles, dont les quatre garçons entre 16 et 20 ans, et rangés, et couênnots ! Jamais un sou de dépense, jamais de bordée ; ils allaient quatre à la fête de Saint-Ferjeux avec vingt sous et revenaient idem. La fortune était donc installée là dans la ferme du haut des Tilleroyes, malgré les rochers des champs et la sécheresse, et franchement Tiennot Richard, dit la *Cancoine*, avait mauvaise grâce de geindre sa vie durant.

Le jour que la Lisa s'est cassé la jambe en descendant la grapille d'École, on avait vitement couru le dire à son mari, qui grevillait des pois dans un champ. Faudra aller cher-

cher une voiture à Besançon, qu'on lui disait, d'à cause vous savez, qu'elle souffre beaucoup. Une voiture à Besançon ! Dix francs au moins et la guibolle démanchée en plus, ah ! bien non par exemple ! Ça n'empêche pas ; le voici arrivé au galop avec sa blaude sur le dos, pour ne pas perdre de temps, et il cherche une voiture dans les alentours, sans trouver mieux qu'un char à planches sans ressorts. Ah foi ! on ne peut pourtant pas fourrer la femme là dessus, qu'il se pense ; il faut voir chercher mieux. Il va en quérir partout, mêmement chez les sœurs ; elles n'ont rien. Tout pour un coup arrive une idée : il prendra la petite charrette du lait, mettra une botte de paille dedans et essaiera d'y fourrer la femme. Une charrette grande comme un mouchoir de poche au carré, vous voyez cela ! Et fregonni-fregonnant, le voilà de courir les chemins où sa charrette danse un rigodon, pensant bien y loger la Lisa.

— Tu as voir fait là un beau coup, lui dit-il

du plus loin qu'il la voit, se casser une jambe à ce moment ici, bêtasse !...

Mais il avait peur de la toucher, elle criait pour un rien, et après avoir mesuré de l'œil sa femme et la carriole, il avait compris les impossibilités. Alors se voyant forcé d'aller à Besançon chercher une voiture, forcé de jeter là au bas mot dix francs tout net, il avait braillé autant ma foi que pouvait faire l'autre, déplorant les mauvaises années où le diable s'en mêle, les bégasses de femmes, toute la boutique, et même les remigeoux, les rebouteurs, à qui il faudra donner aussi près de 20 francs. En voilà encore une de race, ces remigeoux ! Parti sur ce chapitre Tiennot ne tarissait pas, et il était déjà à Besançon que ses objurgations allaient toujours, piquant et mordant le diable et son train.

Désormais il avait trouvé son argument lui aussi, et quand sa femme lui reprochait, après, le bras cassé du voyou, Tiennot ne manquait pas de s'écrier : — En tous cas ce n'est pas le

mien, hein, moi ? Je ne me casse pas pendant les moissons, moi ? — Oui bien ! mais ça coûte plus cher de casser les autres que soi, répliquait la Lisa, pour lui couper le sifflet.

Elle désira se faire guérir du secret, pour dépenser moins. Le guérisseur du secret, c'est un homme qui a hérité d'une recette avec laquelle il remige, il reboute les infirmités, depuis les fièvres, les mouvements de sang, jusqu'aux bras cassés et aux jambes démisloquées. Le plus souvent il ordonne des omelettes où on fourre des patenôtres qui enlèvent les maux, panaris et coups de sang, foulures et typhus. Pour dix francs on en voyait la queue, et on remarchait *après comme devant,* ce qui signifie, bonnes gens, que l'on ne marchait pas du tout. Que voulez-vous, la foi sauverait le diable si le diable voulait, et la Lisa, qui n'était le diable qu'à demi, avait la foi bien ouverte.

On s'en fut donc trouver le remigeoux; on le supplia de voir, de mécaniser la patte, de la retaper. Justement le remigeoux habitait là

tout près, et c'était un cultivateur comme eux autres. Il fit faire des rogommes étonnants, des ingrédiences bleues et vertes, et dedans on mit un petit guenillon de papier donné par lui, où la guérison se trouvait écrite. La Lisa s'endort après avoir avalé consciencieusement le tas, et huit jours après il fallait la porter à l'hôpital pour lui couper la jambe.

Ah ! ah ! je vous assure que le remigeoux fut bien reçu quand il demanda comment ça roulait. Tiennot, qui était très ennuyé au fond de voir souffrir la vieille, mais qui ne se l'avouait pas, menaça le pauvre argonnier de lui faire connaître Bellevaux, s'il ne rendait pas les dix francs, et en plus de lui faire payer les jambes de bois de la femme. Le diable n'est pas pis ! Le remigeoux paya, supplia, et envoya des chauveaux de vin pour qu'on se tût.

On ne coupa rien à la Lisa, mais elle marchait plutôt à pied-gogo qu'autrement. Elle ne pouvait plus aller au marché vendre ses

pois et ses choux, et Tiennot partait de cela pour grogner. Les légumes se perdaient, il faudrait prendre *quéqu'un* ; prendre quéqu'un c'était le cauchemar de la Lisa, et son homme profitait de ce petit avantage. — Vois-tu, qu'il disait des fois avec son air de prince, vaut co mieux casser les autres, la fânne... C'était une allusion au bras de l'horloger ; et la Lisa baissait le nez, vous pensez bien.

Plus de marchés sur la place Labourez, plus de promenades le matin d'été au soleil sur la route, où vingt ans auparavant elle avait eu de bons instants avec le Tiennot, cela tuait la pauvre Lisa. Elle allait sur le chemin en tirant la cuisse, appuyée sur un bâton, et causait aux filles revenant de la ville, avec leurs paniers sur la tête. — Allons couqui s'ost bin vendu, allons ! — Cela s'est bien vendu ! Cela marchait bien, cela courait la poste ; jamais les faivioules n'avaient marché de cette sorte ! Misère des misères ! Pour comble, Tiennot parlait constamment de pren-

dre quéqu'un, de ne pas laisser perdre les affaires, de remener le lait, de retourner au marché. Il y avait bien les enfants, mais ce n'était pas là l'embarras ! ils étaient un peu cudots, sans menterie, ils auraient mal conduit leur charrette, et les filles n'étaient pas assez vieilles pour se faire déjà relicher sur la route, et sur les routes on se reliche ferme. A l'hiver, la Lisa ne marchait quasi plus ; elle banquillait, elle tratelait, et elle n'avait plus d'idée sur rien. Tiennot était tranquille pour l'heure du moment, elle ne marronnait plus, et elle ouvrait des grands yeux bêtes à tout le monde. Les petits avaient peur de ces mécaniques là, ils voulaient voir Gaudot le médecin, ils voulaient faire avaler des purges à la maman, les fils surtout. Tiennot, lui, expliquait la maladie par le sang de la jambe remonté au cou, et étouffant la femme. De fait elle étouffait, elle jaunissait, elle soufflait pour dix pas dans la charrière ; elle était enfantômée comme les fiévreux. Tiennot disait aux gens :— Elle n'a rien

plus, elle fait la malade... Mais il ne dormait pas la nuit d'embêtement, et il se montait, il se montait. Ce qu'il n'avait jamais fait, il lui achetait du bœuf pour la soupe, et des cotelettes, et il les mettait griller en grognant, en jurant, en sacrant et massacrant les diables et les dieux ! Pour elle, la malheureuse Lisa, elle avait fourré des tas de sacs de farine sur une chaise pour faire doux, et elle demeurait plantée là dessus des journées à regarder les feuilles des noyers, et les poulets courir.

Le médecin, lui, branlait la tête en la voyant, mais il ne leur crachait rien de rien ni aux uns ni aux autres ; simplement il leur recommandait de la tenir au lit, de faire des chaudeaux, et puis va comme je te pousse, la mère !

Elle mourut un soir du mois de novembre à moins de cinquante ans, étique, délabrée, débringuée toute. Elle s'en alla en appelant Tiennot qui grognait dans le poèle, *dernier* le fourneau, qui se grattait dans les cheveux, et

faisait du tambour sur le cor, avec la pince à feu. Bonsoir de potence ! geignait-il, la poure créïature !.....

Je ne dis pas qu'alors les matinées d'autrefois ne soient venues lui retrotter par la tête, et qu'il n'ait revu la route où ils s'étaient bien aimés la première fois. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a pleuré plus qu'un homme, de voir la pauvre Lisa étendue sur le dos, le nez serré et les yeux blancs. Après l'enterrement il fit celui qui a reçu un grand coup de mastoc sur la boussole, il virait, il virait comme un trebillot, tout autour de la cambuse, cherchant la femme pour lui causer, et il piaunait en trouvant la place vide. Plus personne à assauter, pas un chat à qui dire des sottises ; les enfants étaient trop gnans-gnans ! Il revenait toujours là, n'ayant plus de goût à la besogne, et jetant ses sous. Jeter ses sous ! voilà un méchant signe pour lui, comprenez-vous.

Un soir, ce que l'on n'avait jamais vu, il

s'est grisé, puis au milieu de la nuit le fils l'a entendu dire. — Lisa, vaut co mieux casser les autres que non pas soi... Le fils lui avait alors conseillé de dormir, et n'avait plus rien saisi. Le vieux gourgoussait toujours, mais sans être compris. Enfin, le matin revenu, on s'est aperçu qu'il était fou, fou à enfermer, à mettre à Dole, et l'on songeait déjà à l'y conduire, quand il a tout bonnement éteint sa lampe, comme on dit, revenu au sens, doucement, en boquant tous ses enfants qui pleuraient, et en leur disant un peu ému. — Gos ! Gos ! lai maman... Il voyait la défunte contre le mur. Alors il voulut l'embrasser elle aussi — pour la première fois depuis sait-on quand ? — et il se retournait vers elle, en lui disant pour n'en pas perdre l'habitude — Oh ! Lisa, combien que valant les faivioules par là bas ?.., et comme elle ne lui répondit pas, il fit hanh ! et ferma les yeux pour toujours.

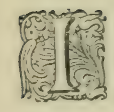


# VI

# AUTOUR DU POÊLE



# DES GENS HEUREUX



L faudrait voir me dire un peu, les amis, pourquoi que les Durantin ont tant de chance ; depuis les vingt-cinq ans que je les sais établis aux Montboucons, près de chez les demoiselles Garnier, je ne leur ai pas vu la moindre arnicroche pour leurs affaires. C'est, comme on dit des fois, des gens coiffés, des sans-souci, qui laissent trotter leur vie sur une route sans grapille. Vous savez, l'un d'eux dérocherait d'un peuplier qu'il se retrouverait en bas sur ses pattes, pas

même émeillé, comme un chat qui se liche un coup le dos et qui regrimpe.

Vous aurez beau me dire que ce n'est pas des raisons ces affustiances là, moi je vous répondrai : ferez-pardon, les gens ! A preuve tenez, que moi qui vous raconte tout cela, j'ai vu Durantin, le père, à jou sous un noyer un jour de tonnerre. Brrran ! Boum ! Boum ! vous savez les coups de ce machin là dans les monts. Ça déchirait le calicot à vous crever les oreilles. Durantin, qu'on lui criait, restez pas là, restez pas là ! venez par qui Durantin ! Rien du tout, il ne bougeait pas plus que le carcan à notre Louise. Tout pour un coup, ça fait boum ! plus fort, on voit l'élude qui dévide sa bobine sur l'arbre où il est ; on le croit fichu avec l'arbre et le reste. Ah ouah ! je t'écoute ! Il se redresse simplement, puis il regarde en l'air, comme dit l'autre, il renifle, il rebeuille, et enfin il s'en en vient vers nous qui étions à moitié crevés de peur, et il nous dit là, tout à la douce : « Ça sent

les allumettes par là bas dessous ! » Oh ! je te crois !

C'est pour tout la même histoire. Quand il a marié, en 1853, dans le mois de mai, la fille au Thouverey de Marnay, il a autant trouvé d'écus que de viande, à cause que la Maria n'était pas mince, en plus des sous du vieux pépé Thouverey. Jeus ! la belle gachotte ! que tout le monde disait. Pas huit mois après elle est tombée du grenier dans la crèche aux vaches, et on pensait, elle n'en reviendra pas ni son petit non plus ; elle doit être éventrée n'est-ce pas donc ? On n'osait pas la toucher ; on la fourre au lit, et le lendemain tout au matin elle s'est accouchée du Louis, barbu, poilu sans comparaison plus qu'un viau de six semaines. Et je te braille pour têter, et je te crie tout le temps ! sans plus de souci que cela.

A huit mois — pas même ! — On craignait le diable et son train. Il va périr Jeus Maria ! disait la mère, qui a toujours eu la vosse de

tout. Pourtant, qu'on lui disait, il a des joues plus pires que la lune au plein, sans menteries, et des cuisses à faire honte au père. Et puis il s'acharnait au bubu à s'en rendre malade son petit estomac. A neuf mois, il avait juste le double d'âge des enfants nés en même temps, et il est devenu le crâne bel homme que vous voyez, avec des mains en fessou et des épaules de taureau.

Des chances à n'en plus finir, voyez-vous. Le père avait une vioule de carcan qui n'en foutait pas un coup, au respect que je vous dois. Très bien ! il le fourrait à toutes les charrues, il lui faisait trimballer des poids affreux. Un jour voilà le carcan qui se flanque le mors aux dents, un peu avant le passage à niveau de Fontaine-Écu, et il arrive se plaquer contre la barrière au moment du train de Dole. La machine le broie, le coupe en vingt-cinq bouts, sous le nez du père Durantin, qui est dans la voiture sans rien ragaucher qu'une petite boucle au doigt. Durantin ne se

plaignait pas, et il ne demandait pas son reste, quand voici une enquête faite ; on voit je ne sais comment ma fi ! que la barrière n'était pas fermée au moment du coup ; on lui paie sa cagne 900 francs, et en plus les réparations de la limonière et des bricoles du carcan.

Sans arrêt, c'est cela à journée faite. L'année de la grèle, en 73, tout le bataclan de la fin a été nettoyé ; on ramassait la paille du blé plus hâchée que de la pitance cuite. Il y avait deux champs qui n'avaient que du trèfle cette année là, eh bien ! ils étaient à lui tous les deux, et il n'en possédait pas un journal d'autre dans le finage. C'est certain, il a fait un pacte pour cela comme pour son vin ; sa vigne des Montboucons ne peut pas geler, elle est piquée au milieu des rochers, à l'abri même du vent de la pluie !

Tenez, c'est encore comme ça ! Quand le Louis a tiré au sort il était le dernier à fourrer sa main dans la tasse. Alors il ne restait que le bidet, et on lui criait Capot ! Capot !

Et pour sûr il l'était capot ; il faisait une trogne à porter un cadabre en terre, sans compter le père Durantin riant jaune. Il tire la bobinette en tremblant la misère, et le préfet la déroule. Il n'y avait rien d'écrit dessus pas même une chiffre !...

Voilà le raffut qui commence; on fait sortir tous les gens, on les bourre à la porte, et on s'arrange pour le délivrer et lui donner quasiment le laurier au lieu du bidet, en déclarant bon le numéro nul. Oh ! vous savez, moi je me suis laissé dire la chose, mais je ne discute pas, je suis trop bourrique. Toujours est-il qu'il n'a pas fait de milice, et que pendant la guerre mêmement il a conduit les charrettes de son père à Bourbaki, avec nous autres.

Moi, je ne suis pas jaloux, mais il y a des fois, bon sang de bon Dioux, que je me bouligue la cervelle à voir ces réussites de gaupe. Vous, ou bien moi, nous causerions à une fille, que nous aurions notre veste à boutons d'or, s'il arrivait des bêtises, est-ce pas ? On nous

agoniserait, on nous assauterait, faudrait payer l'honneur d'avec les mois de nourrice, et le savon pour laver la tache comme on dit. Ah ouiche ! Le Louis en a quatre à la fois, pour toutes les heures de la journée, des fumelles, qui n'ont pas toutes abouti, mais patience ! Eh bien arrangez cela ; il est bien avec les pères, bien avec les frères, les mères, ec-cetera, ec-cetera ! Il mange, il couche, il boit au tas, sans s'émeiller, et sans ennuis ; il a resté des semaines entières sans rentrer chez lui. Puis quand il rentre, il apprend la mort d'un oncle ou d'une tantin dont il hérite. Il ne sort pas une fois sans ramasser des champs, à gouillander.

Mais c'est pour vous dire, enfin ! Une autre affaire. Il passe un soir devant leur maison un monsieur et sa dame, qui avaient très chaud. Durantin leur y paie un chauveau de sa bistrouille, qui ferait dresser les cheveux à notre maire sur son genou. Voilà-t-il pas mes passants qui lui achètent une pièce de cette

vinasse, et qui lui envoient par dessus le marché vingt litres de bourgogne, pour le remercier de leur avoir tordu les boyaux. Pas de risque d'en revoir de ces Zozos là, nous autres !

Pourtant la Maria se met toujours en patarou pour les moindres mécaniques. Elle se croit à tout moment sûre de tomber à l'eau ou de se faire écraser. « Moi, qu'elle dit, je n'ai jamais évu de chance ! » Pardié non, vous l'avez vu, l'ami, pour si peu ! Aussi elle ne sort pas, elle ne respire pas, elle ne souffle pas son saoul, pour ne pas se faire craquer le cœur. Elle se tâte, elle se pèse, elle dort la moitié des temps, crainte de se bouliguer par trop...

Oh tenez ! la dernière preuve de cette chance de mandrin, c'est encore bien celle-ci. L'an dernier Durantin meurt dans un bon dîner — toujours en joie ! — quasi tout à coup. Il avait été pendant sa vie un petit peu faraud, et il aimait bien parader, et faire de l'étonne-

ment aux autres. Donc, il avait toujours dit de lui commander, le jour de sa mort, une belle messe, avec des tas de curés qui chanteraient. Suffit que sa chance a voulu — parce que sa femme et son fils trouvaient ça bien cher — suffit que sa chance a voulu qu'il soit juste mort le même jour de M. le comte de la Bergue, l'ancien parisien. On a enterré le comte devant lui, bien sûr, mais on l'a pris lui tout de suite après, et on l'a logé dans les machins de l'autre, au milieu de ses cierges, de ses draps noirs, de ses fleurs. Moi, je voyais Durantin se redresser au milieu de la chose — il faut l'avoir connu comme je l'ai connu, pour s'en faire une idée ! — je le voyais me nisquer du coin de l'œil, et je l'entendais flouter comme les jours où il était le plus content. Ma fi ! le voilà dans les frusques d'un comte, et c'est toujours un jour de bon, surtout si on ne paie pas un liard franc pour l'affaire. Alors l'histoire devient couenne Le comte avait laissé par testament cinq cents

francs à la veuve du premier paysan qui mourrait après lui ; il n'y avait pas d'erreur, c'était notre Nicodème, et la veuve, la Maria, vous comprenez !

Moi je vous dis que le diable s'en mêle de ces bougres là, sans vous tout dire.....





# LA VEILLÉE

Dans le village plein de neige les hommes ont creusé des chemins pour aller aux maisons ; maintenant que le ciel est clair les rabots des sentiers se sont durcis par la gelée et on tombe. C'est le temps des veillées, que les gens vont passer chez l'un ou chez l'autre, devant les feux des hautes cheminées ou les frelées du fourneau, pendant que dans la chambre du poêle les vieilles femmes tillent le chanvre, cautainent entre elles, que les hommes fument

en faisant des paniers à croc ou des paisceaux pour les vignes, et que les garçons et les filles se disent des amourettes en s'affûtant de larges tapes sur le dos.

La veillée, cela repose des chaleurs de l'été, quand on se lève devant le petit jour pour soyer les foins, quand on est obligé de banqueter jusqu'à huit fois la journée, pour se refaire les sangs pompés par le soleil. Au moment des veillées on se rentre avec les poulets, et on se lève sans chandelle, ce qui montre combien les temps de travail durent peu ; et puis on ne mange plus guère que deux ou trois bonnes fois des potées de choux de crompières et de lard, des fricots de lapin au vin de la côte, on craque des pommes froides comme glaçon, des noix sèches, et l'on boit du vin de paille jaune, des petits vins pelure, des marcs d'eau-de-vie, clairs comme de l'eau, avec un goût de revas-y plein de certainement.

Il y a les mémés qui ont vu le foulletot sur

leurs cheminées, comme la mère Labrousse à qui il est apparu en casavec rouge ; elles racontent longuement l'histoire, avec des exclamations sorties de leurs bouches ratatinées et sans dents, en lissant des fois leurs cheveux sous leur caule, et en piquant leurs aiguilles de bas dans leurs chignons. Il y a les jeunes femmes qui se disent les histoires de leurs petits, lesquels mangent comme quatre, de leurs génisses, de leurs nourrins, pis que des gens ; les hommes levant la voix pour être écoutés et débitant leur politique, où ils ne voient pas le moindrement clair, sans vous mentir. Tout cela un peu perdu dans le ron-ron de la chambre, au milieu des filettes qui trebillent, des chenevrottes cassées et tillées, des coups de serpe donnés aux paisceaux sur les plots pour les pointuser ; dehors la bise chante des chansons mourantes dans les volets, si bien que parfois toutes les oreilles sont dressées, pour entendre si ce n'est pas quelqu'un de perdu qui se récrie.

Chez la mère Millot de Beure ne vient pas qui veut aux veillées, suffit qu'elle remplirait vite son poèle, à cause des diseurs de racontotes, sans parler de Jean-Claude, le plus écouté des racontoux. Il vous fait la chair de poule, et les cheveux se dressent de tout ce qu'il a vu ; seulement il parle en français et un peu trop bas pour les vieux. Quand, après une histoire des autres, on le voit se gratter un petiot peu le front et lever son bonnet de coton en disant : L'est bien ! L'est bien ! mais n'en voici une qui m'est arrivée... Sur le coup les filles et les garçons taisent leurs moulins, les vieilles se mettent des cornets de leurs mains aux oreilles, et les cancouins et les cancouines s'arrêtent de bricoler, les serpes se plantent dans le plot, les filettes dorment béatement, et l'on met des cenises sur le feu pour empêcher les pétarades du foyard. Il court alors un petit ruisseau de sang plus froid dans les membres, parce que Jean-Claude ne s'émeille pas pour faire des frayeurs et des

peurs aux femmes, mêmement aux maris, en parlant tout bas, sans compter son ventre qui grogne à sa volonté, et ses oreilles agitées comme des ailes.

Moi qui vous parle, à ce moment, j'ai vu un gros chat noir une fois regarder Jean-Claude d'une tellement drôle de façon que les gens présents ont mieux aimé le mettre à la porte. Il avait été si bien ensorcelé par le racontoux, dont les yeux miguaient, les oreilles remuaient, l'estomac faisait gron-on-on ! que le pauvre margot commençait à extravagancer dans le poèle. Il sautait prouf ! en l'air en tournaillant sur ses pattes comme pour attraper des machins invisibles. La mère Millot en dressait sa caule de frousse et en fourrait son devantin devant ses yeux.

Le Jean-Claude racontait un soir son histoire d'avec la jument du père Meunier. Le père Meunier, c'était un vieux homme de Larnod, un petit peu cudot, même plus, et il s'était acheté une jument à la foire de Quingey

pour se promener, suffit qu'il avait le moyen. Dans les commencements, il voyait bien que sa jument filait, filait, et puis ne faisait pas de bruit sur les chemins avec ses sabots. Ensuite une autre affaire en plus ; jamais ses fers ne s'usaient, la jument ne se déferrait qu'à l'écurie en cognant les pavés. Bon Dieu ! que se disait le vieux, on la ferre quand je ne suis pas là, pas moyen !... puis il courait les charrières, les rochers, les routes, tout le fourbi sans entendre le bruit de son bidet. Des fois il descendait de voiture, lui regardait sous les pieds ; rien non plus ! Après de cela, lui, il se grevillait les oreilles et se croyait devenu sourdiôle, seulement il se reconsolait en entendant les roues crier. Il vient trouver Jean-Claude un matin, et lui demande de regarder ce que parler veut dire de ce carcan, et de voir pourquoi on ne l'entendait pas sur les cailloux. L'autre va examiner la vioule à l'écurie, il l'entend donner des renfoncements aux pavés, il la flatte, et il remarque qu'elle

marmottait d'avec ses lèvres ! Jean-Claude connaît les choses extraordinaires, il fait semblant de ne pas voir et il dit au vieux de lui laisser grimper dessus la bête. — Grimpe, mon garçon ! que lui dit l'autre.

Le voilà sur la grapille de Larnod en train de galoper à en perdre le souffle, et pas un bruit de sabots. Eh ! eh ! se dit le Jean-Claude, c'est drôle particulièrement, puisque je vois ses jambes trebiller comme des aiguilles de bas quand on tricote... Alors il se penche par en dessous, et il voit que le carcan ne touche pas terre force de vitesse ; il faisait censément ainsi qu'un boulet de canon ! Diable ! qu'il se dit, si ça continue je suis capable de m'en aller un peu trop loin avec ce pas-là, et il saute, au risque de se fendre en deux, sur un des talus de la route, où il demeure un temps fou. Quand il s'est réveillé la vioule de jument était loin, vous comprenez, et il s'en est revenu raconter simplement le cas au vieux.

— Te li ais fâ ne craque ! assura l'un des

auditeurs, peu crédule ; selon l'interrupteur, Jean-Claude avait vendu le cheval pour boire, et il avait raconté ces mécaniques-là au pépé Meunier...

Mais les vieilles femmes ne voulaient pas qu'on rît de ces histoires. Elles en savaient toutes bien d'autres, surtout la mère Simplot, qui voyait le diable tomber en feu les jours d'orage, et la Catherine Bourquelin qui avait entendu causer un renard avec deux poules dans la grange des Pâtez !...

— Moi, reprenait Jean-Claude, si je voulais vous faire des craques je vous les ferais plus drôlement, mais je n'y ai pas goût. Tenez pendant la guerre, là en 70, le soir du 7 janvier, j'étais en train de frigousser pour deux moblots aux trois quarts péris, quand je vois entrer le fils à Etienne Magnin de Besançon, vous savez cet auquel, cette pratique. « Jean-Claude, qu'il me dit, je ne sais pas trop de lavoù je reviens, mais j'ai une saprée faim, tu sais. J'ai une balle là, — et il me faisait voir

son front — qui me grigotte fameusement. « Moi, vous sentez, je me dis, le gars est fou d'avoir eu la vosse, et il déraille solidement ; je le fais asseoir, je le couche sur des copeaux dans mon soulî, et j'attends le lendemain. Le lendemain prrrt ! il s'avait envolé...

On a vu dans ces moments-là tant de choses cocasses que je n'y pensais plus du tout, quand un matin je rencontre des gens de Besançon, on cause, on se demande des nouvelles. Je dis l'affaire de mon auquel.

Voilà des gens de me rire au nez ! Il a été tué avec une balle au front à Villersexel le jour même que vous dites ! Vous avez cru l'avoir vu, mais vous aviez la berlue ! La Mélie Truchot, de la rue Poitune, était d'avec lui quand il a reçu le coup ! Moi, je ne pouvais pas répondre, et pourtant j'étais bien sûr de l'avoir vu ; il était plus blanc qu'un linge...

Les gens se rapprochaient de Jean-Claude, et les yeux clairaient ; dans la rue le vent soufflait encore bien plus follement, et des

auvents battaient contre les murailles. Les filles jetèrent au feu une brassée de chenevrottes, et la flambée éclaira des mines peu rassurées.

— Oui, disait Jean-Claude en cherchant autre chose ; oui, allez ! il y a des affaires pas claires du tout dans tout çà ! Défunt le père Charles, de Fontain, m'a raconté qu'un jour de vendange par là du temps de l'empereur premier, il allait banqueter à un bout de sa vigne avec un gousé de pain et une couenne de lard, quand il se met à dire à son roquet couché là auprès de lui : Coco, vaurait mû mingî di fricot ! Il avait poussé cela comme il aurait poussé autre chose, quand il voit son chien ouvrir le bec et lui répondre : — Paré y te crais prou ! Vous jugez la tête du pauvre Charles ! Il n'a pas demandé le restant de ses écus, il s'est ensauvé, et son chien le courottait... le courottait... Un jour après, le roquet avait sauté vers la cheminée et il s'était enfui par le trou en riant...

— L'ost bon ! L'ost bon ! s'écria la mémé Millot après l'histoire, dites-nous aulq de droûle...

Mais Jean-Glaude ne sait rien d'autre, il chanterait bien, seulement il a de la neige dans la luette, un raboudot dans le cou, et des chats noirs dans l'estomac...

— Et puis dites voir Jean-Claude ! Dites tout de même..... la chanson du Rouge-Poulot !

Ah ouiche ! c'est vieux, plus vieux que Mathieu Salé, la plus ancienne carcasse des temps jadis. Il n'en sait plus de nouvelles, il faudra en rapprendre des autres...

Pourtant il tousse et il commence une vieille farce comtoise :

Y m'en vais dire une chanson
Lanti, lanton, lantorlorigon !
Qu'ost tout de menteries (*bis*)

Se y' ait in mot de verité
Lanti, lanton, lantorlorigon !
Y'en voû pâdhre lai vie ! (*bis*)

C'étât in bon pèr' Coudelie
Lanti, lanton, lantorlorigon !
Qu'ollât ai lai charrue (*bis*)

Il prit lai charrue sus son cou
Lanti, lanton, lantorlorigon !
Et las bûes sus sai tête (*bis*)

Et peus s'en ost aivu
Lanti, lanton, lantorlorigon !
Laivoù on faisât bon manaige (*bis*)

Il vit las fennes ai joux
Lanti, lanton, lantorlorigon !
Et lou poulot que file (*bis*).

Cela débrouille un peu les idées, on en avait assez des revenants et des affaires sérieuses. Les femmes perchées comme les poules, et les poules filant à leur place excitent surtout la joie des jeunes :

— Redites hein donc, Jean-Glaude !

Jean-Claude ne redit jamais ; il chante autre chose ou il invente ; jamais il n'est à court. Il va donc dire l'histoire du maire de Beure et

du père Echenoz, des gens de l'ancien temps mais méchants, méchants. Le maire, c'était un homme dur qui faisait manœuvrer le pauvre monde à coups de trique, qui empêchait même de danser le dimanche à cause des vêpres ; le père Echenoz, lui, le voisinait avec son mur, et lui fourrait des bâtons dans les roues. Ils s'en voulaient au point de se prendre de bec du plus loin qu'ils se voyaient, de se chapeler en paroles et de même se menacer avec des manches de fouet.

Le maire — un grand mâtin plus haut que les peupliers du canal — avait le tort, malgré sa qualité, de prendre un des coins du mur du père Echenoz pour des usages que vous sentez ; tous les matins que le bon Dieu a faits, vitement le maire courait ; Echenoz de l'autre côté en ramassait plus avec le nez qu'avec un râteau, et il gourgoussait, il braillait, il agonisait l'autre sans résultat. On ne choisit pas un endroit tous les jours, et le maire se tenait là où il se plaisait. Bon ! se dit l'autre, tu me

paieras l'histoire, mon bibi ! et le voilà qui concubine un plan dans sa cervelle pour faire endéver le bon maire.

Il fait un trou dans le mur afin de pouvoir passer une pelle juste au bon moment, et il attend après de ça les éventualités, en rebeuillant par son trou. Justement le maire arrivait au triple galop, et il n'est pas longtemps sans faire une nouvelle avanie au nez du père Echenoz. Seulement, vengeance céleste ! la pelle fait son office ; elle enlève prestement le corps du délit, l'affustiance, et à la place elle dépose des andouilles de gouris pas lavées. Vous voyez le coup ! Le maire se relève et non sans malice il veut voir pour combien il va faire enrager le père Echenoz... Ah ! cré coquin, misère à vendre ! quand il voit là sur l'herbe les boyaux, il se met à beugler, sauf respect, pis que l'habillé de soie ! Quelles maladies on a tout de même, hein ? Il rentre chez lui, il dit tout à sa femme, et il explique qu'en effet il est plus léger, plus flasque. Mon Dieu !

mon Dieu ! On court chez Pidancet le docteur, on lui montre l'affaire ; on va quérir le curé, le notaire. Un homme vidé de cette manière-là ne vaut pas un as de carreau dans tous les pays du monde, et il fallait prévoir tout. Les gens sont en patarou, en paquet, se bouliguant, tandis que le maire, plus blanc que ses draps, se confesse, dit des choses au notaire, embrasse tout le monde, et mêmement veut se réconcilier d'avec son ennemi Echenoz. Echenoz arrive en riant par dedans soi, à s'en rendre poussif. Il serre les mains à l'autre, et quand il a vu les boyaux étalés là, comme il savait à quoi s'en tenir, il dit : Ça ? mais c'est des tripes de gouri ! On se regarde, et les gens présents pensent que ce saligot vient insulter le mourant, on lui dégringole dessus, on le roue de coups, tandis que le maire, les yeux dans le ciel de son lit, priait le bon Dieu de pardonner à son bourreau. Au jour d'aujourd'hui, si les deux mâtins vivaient encore, le maire dirait qu'à un certain jour il

s'est débarrassé de ses entrailles au pied du mur, sans s'en être autrement ressenti, dont on concluait tout uniment dans le pays : les boyaux ne sont pas utiles à la vie...

— Oh qué Jean-Glaude, que se sont écriées les femmes, qué Jean-Glaude, qué Tintin-Lamouillotte ! Main vous sâtes plus d'aiffustiances dinlai que tous las autres ai lai fois.

Jean-Glaude, excité par les rires des gens, par le marc et le bon chaud du poèle, voulut bien encore chanter la « sienne », seulement d'après que la petite Annette Bahurot aurait poussé *les Quenouilles*. Que d'arias elle fit en se récriant de ne pas bien savoir ! Et puis sa voix était comme celle des biques à la mère Labrousse. Tant pis tant mieux ! un petit coup de l'eau-de-vie du quarril, et la voilà laissant le Lucien son prétendu, mettant sa tête en l'air, renflant son cou et commençant sur un ton pleurard la chanson des Quenouilles :

A ta quenouille au ruban blanc,
File, file pour ton galant
La chemise à plis, qu'il mettra
Bientôt quand il t'épousera !

A ta quenouille au ruban bleu
File, en priant bien le Bon Dieu,
L'aube du vieux prêtre béni
Qui vous dira : Je vous unis !

A ta quenouille aux rubans verts
File la nappe à cent couverts
Sur laquelle de si bon cœur
Nous boirons pour votre bonheur !

A ta quenouille aux rubans d'or
File toujours, et file encor,
Béguins, langettes et maillots
Pour ton premier gros poupenot !

A ta quenouille au ruban noir
File sans trop le laisser voir
Le linceul, dont, quand tu mourras,
L'un de nous t'enveloppera !...

Allez, vous aurez beau faire, les Comtois aimeront toujours mieux les histoires gaies. Les revenants, les sorciers, les belles chansons, tout cela ne vaut pas pour eux les bonnes grosses racontotes, comme celles de Jean-

Claude. Aussi la petite Annette, malgré sa rougeur et ses efforts, n'a pas eu le moindre succès. Les vieux bâillent parce qu'on se lasse d'avoir la chandelle dans les yeux, le feu à la figure, et la lourde chaleur sur la tête. — Voyons ! dit la mère Millot aux hommes, encore une gouttotte de marc avant de sortir dehors ! Mais ils font la petite bouche, il ne faut pas gavouiller son estomac, seul Jean-Claude fait progeotte dans son verre avec une grosse lèche de pain, et il boit et mange tout à la fois, avec la sûreté que lui donnent ses succès.

Tout le monde se tait ensemble.

En deux heures cela a changé dehors ; ça pioune, il fait du temps, la neige déroche, et les cheminées rabattent la fumée. Tout à l'heure il faudra retourner à l'aveuglotte dans la neige rebaussée par le vent de la pluie ; demain ce sera le dégel. Jean-Claude sent cela à des tirvougnements de son genou ; il est resté à bouchon comme cela toute la veillée,

et il est le moment de revoir la couleur du ciel...

— Attendez donc encore un moment, Jean-Glaude ! Allons, dites-nous-en vitement encore une.

— Faut-il ?

— Pardié bien sûr qu'il faut !

— Eh bien ! c'est celle de ce pauvre bancrochoux de Poupon Maunoury de la Chaille. Après la mort de sa mère il buvait des bons coups et pas des rares, suffit qu'il avait tout le temps le goulot au gosier, du blanc, du rouge, de l'eau-de-vie, des absinthes et toute la boutique. Un matin il était à Avanne, en train de vendre ses coquelons, 'il avait bu deux on trois chauveaux de pichenet blanc et il en avait un peu le gosier égrali, quand voilà que l'idée de prendre un peu de rouge lui passe dans a tête, et il en avale deux ou trois chauveaux également. Allons, c'est bon ! voilà qu'il se promène, qu'il ravate dans le village en criant sa bouticle à treize sous. Au bout de la rue,

fallait passer sur un petit pont de planches, et à ce moment-là il n'y avait pas de barrière pour empêcher de cheoir. Les deux vins, le blanc, le rouge se flanquaient une tatouille dans sa caboule, il commençait lui à n'en plus marcher droit, il tratelait juste au moment de passer sur les planches. Bigre de fichtre ! un rien et il se fourrait dedans le Doubs, au mois de janvier ! Qu'est-ce qui s'embêtait ? C'était mon Poupon. Enfin il se dit « en les menant par la douceur, je ferai sûrement mieux » et il dit en se calant de toutes ses forces sur les planches : « Vin blanc, vin rouge accordez-vous ou nous sons foutus tous les trois ! » Les autres l'entendent, et comme il y a un Dieu pour les ivrognes, il s'a sauvé du pas, mais sans cela.....

On n'en finirait plus si Jean-Claude racontait tout ce qu'il sait, et il en y a là qui accepteraient bien de l'écouter toute la nuit. Seulement les deux Bourgeois, deux jeunes mariés, s'en veulent aller, et puis la femme à Carillon.

— Vous ès bin lou temps! dit la mère Millot.
— Bin lou temps ! çouqui vous ost bin asie ai dire pardî ! — Ollans! restas donc cou în môment...

Non! les deux femmes ne veulent pas rester ; et se lever demain à six heures pour aller à Besançon par ce temps-là ! Des têtes de biques ces drôlesses, ou mieux encore la tête du diable tout simplement.

Moi, dit Jean-Claude, je sais bien pourquo les femmes ont la tête du diable.

Ah ! ah !

— Dites le pardi....

— Eh bien ! c'est un jour d'il y a pas mal de temps, pour dire la vérité, le bon Dieu et saint Pierre faisaient un tour de promenade sur le bord du Doubs dans l'idée de pêcher une meurette, et ils s'étaient assis sur de l'herbe pour faire leurs quatre heures, quand ils voient là tout d'un coup, de l'autre côté, le diable et une femme de Beure qui se flanquaient une bonne taugnée. Le bon Dieu se

pense, je ne peux pourtant pas laisser cet atout-là massacrer une chrétienne ! et il dit à saint Pierre, prends ton couteau d'arètre, cours sur l'eau, comme tu sais faire, et va me les séparer. Ah oui, j' t'en fiche ! Ils se tenaient si bien, et ils se mordaient tant, que ce n'était pas possible. Alors saint Pierre, qui tirait du côté des Comtois pour la colère, tout le monde le sait, prend son coupe-chou et ploum ! il leur fait sauter la tête d'un seul coup à tous les deux. Bougre ! qu'il se dit j'ai fait là voir un beau coup, nom de nom ! – Il jurait pis que moi cet animal-là, faut croire. — Et vivement de peur du vieux, resté de l'autre côté de l'eau, il recolle la première tête qu'il trouve, sur le cou de la femme, et il la rapporte au créateur en lui faisant accroire qu'il avait mis de ces têtes-là aux femmes le jour de la création. Le Bon Dieu n'a pas voulu avoir l'air de s'être trompé, et depuis ce temps là les femmes ont la tête du diable...

— Oh ! couisâs vous, tenis, auquel ! — Qué zuzu que ce Jean-Yaude.

— Allons ! vans nous en, cette fois ici !

Et après les boquades, les bonsoirs donnés, la porte s'ouvre, le froid entre avec les flocons de neige, les lanternes s'allument et les veilleurs s'écoulent lentement, grulant, riant encore, et cherchant leur route dans les neiges rebouillées.

— Pouthâs vous bin ! Peus moi itou !

— Ai revô lai compainie !

— Bonsoi tous las gens !





# TABLE


Dédicace ........................... I

I. RIRES ET PLEURS

Chélidoine........................... 19
La Gustine........................... 49
Rafoillon ........................... 105
La Bâbet........................... 127

II. DES BÊTES

La Roussotte........................... 157
Saute-à-Trois ........................... 166

III. FAUSSES ROUTES

Rosa la Rose ........................... 177
La Soutane ........................... 199

IV. HISTOIRES DE VIEUX

Les Pommes de 93........................... 211
La Grand'Mère ........................... 215
Le Canon de Ligny........................... 227

V. LES MARIAGES PAR LÀ

L'allée de Noyers..................... 245
L'enfantômée........................ 311
L'amour comtois...................... 319

VI. AUTOUR DU POÊLE

Des gens heureux..................... 343
La veillée.......................... 353



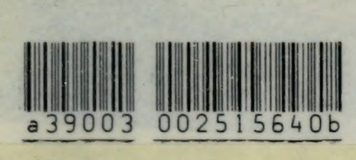
IMPRIMÉ

PAR J. MAYET & Cie

A LONS-LE-SAUNIER (Jura)

45

55 65


a39003 002515640b

